



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









3 vol  
1000

V. 50

Apr 15

George T. ...  
... ..

27707

**LES ŒUVRES  
DE THEATRE**

**DE MONSIEUR  
DE HAUTEROCHE:**

**TOME PREMIER.**

1. The first group of people who are interested in the study of the history of the United States are the people who are interested in the history of the United States.

LES ŒUVRES  
DE  
THEATRE  
DE MONSIEUR  
DE HAUTEROCHE.  
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PIERRE-JACQUES RIBOU, vis-à-  
vis la Comedie Françoise, à l'Image  
Saint Louis.

---

M. DCC. XXXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



# TABLE

*Des Pièces contenues dans le  
second Tome.*

L'AMANT QUI NE FLATTE  
POINT.

LE SOUPE' MAL-APPRETE'.

LES NOBLES DE PROVINCE.

LE DEUIL.



L'AMANT

QUI

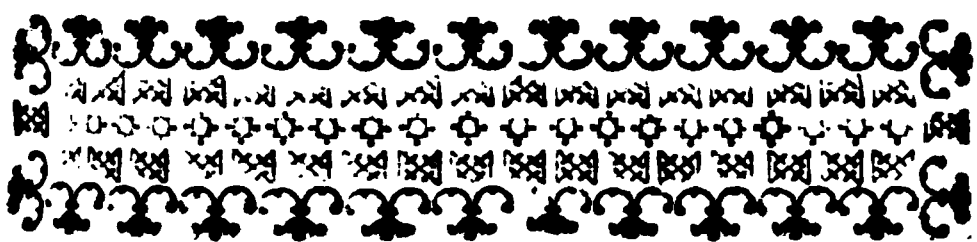
NE FLATTE POINT,

COMEDIE.

*Tome I.*

A





## AU LECTEUR.

**J**E n'aurois jamais fait représenter cette Comedie, sans la sollicitation de mes Camarades. Les raisons que je leur alleguois pour m'en dispenser, étoient que je ne la trouvois pas fort divertissante ; que d'ailleurs je n'y trouvois pas ces agrémens qui d'ordinaire attirent l'approbation de ceux qui aiment les Ouvrages de Théâtre. J'ajoutois encore qu'il y avoit quelque Acte ou je ne voyois pas beaucoup de chaleur, & que l'action y languissoit, par la nécessité d'instruire le Spectateur de quelque circonstance. Bien qu'ils y reconnussent tous ces défauts, ils ne laisserent pas de témoigner de l'empressement pour sa représentation, & de me la demander avec instance,

## 4 AU LECTEUR.

J'avouë que je me laissai facilement persuader, & que je crûs être obligé de répondre aux bontés qu'ils montreroient avoir pour moi. Je l'avois condamnée dès sa naissance à demeurer dans mon cabinet, pour m'en divertir avec mes Amis; car à dire le vrai, j'avois plutôt fait cette Pièce pour me tâter sur ce genre de Poësie, que pour la faire représenter. On trouvera ici plus de cent Vers de satire & de morale, qui n'ont point été récités, à cause qu'ils y sont un peu hors d'œuvre, mais que j'ai jugé assez beaux pour ne pas déplaire à la lecture. Il y en a pour le moins soixante dans la scène des Beaux-freres, au quatriéme Acte, & les autres sont dispersés en divers endroits. J'aurois pû les faire paroître sur le Théâtre aussi-bien que dans l'impression; mais je n'ai pas voulu m'y hasarder, quoique Horace nous dise :

*Interdum speciosa locis, morataque rectè,*



## AU LECTEUR. §

*Fabula, nullius veneris, sine pondere, & a te  
Valdius oblectat populum, meliusque moratur,  
Quàm versus inopes rerum, nugæque canora.*

Quelques-uns ont voulu dire que le principal Personnage ne soutient point son caractère dans toute la Pièce, comme il fait au premier & au second Aête. A cela je réponds seulement qu'ils ne l'ont pas bien examiné, & que par-tout il a le même génie. Il est vrai que les affaires de la Scene s'y trouvant différentes, & que les occurrences n'y étant pas si favorables, cette maniere de ne point flatter n'y regne pas si puissamment que dans les deux premiers; mais il ne se dément point pour cela : au-contraire on y voit toujours paroître son humeur brusque & franche; & quoiqu'il agisse suivant les occasions qui se présentent, c'est toujours dans le même esprit, c'est-à-dire, en Amant libre, & qui ne flatte point.



## ACTEURS.

ANSELME, Pere de Lucrece

LUCRECE, Fille d'Anselme.

FLORENCE, Servante de Lucrece.

GERASTE, promis à Lucrece en mariage.

ARISTE, Amant de Lucrece.

KERLONTE.

FLORAME, Oncle de Lucrece.

LISIDAN.

LICASTE, Valet de Geraste.

PHILIPIN, Valet d'Ariste.

*La Scene est à Paris.*

L'AMANT  
QUI NE FLATTE POINT,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

ACTE I.

~~SCENE PREMIERE.~~  
SCENE PREMIERE.

FLORENCE, PHILIPIN.

*Philipin frappe à la porte d'Anselme.*

FLORENCE *ouvrant la porte.*



EST-CE toi, Philipin ? hé ! qui  
t'amene ici ?

PHILIPIN.

J'y viens pour apposter le billet que voici.

A ilij

**8 L'AM. QUI NE FL. POINT,**

**FLORENCE.**

**A qui s'adresse-t'il ?**

**PHILIPIN.**

**On l'envoye à Lucrece.**

**FLORENCE.**

**D'où vient-il ?**

**PHILIPIN.**

**De mon Maître.**

**FLORENCE.**

**Et c'est ?**

**PHILIPIN.**

**Pour ta Maîtresse.**

**FLORENCE.**

**Je croyois que ce fût un billet de ta part  
Pour moi.**

**PHILIPIN.**

**Je ferois donc comme Monsieur Gaulard ,  
Qui lui-même porta sa lettre au Sieur Al-  
phonse ,**

**Puis fut à son logis attendre la réponse.**

**A ton compte il faudroit que j'en usasse ainsi.**

**Mais fai-moi donc parler . . . .**

**FLORENCE.**

**Elle n'est pas ici.**

**PHILIPIN.**

**Tout de bon ?**

**FLORENCE.**

**Tout de bon.**

# COMEDIE.

9

PHILIPIN.

Tien , rend-lui donc toi-même ;  
Je reviendrai tantôt,

FLORENCE.

Est-ce là comme on aime ?

PHILIPIN.

Va, je t'aime toujours. Adieu.

FLORENCE.

Quoi ! Philipin,

Tu me quittes ainsi ?

PHILIPIN.

C'est que je suis chagrin.

Depuis un tems mon Maître est si peu supportable ,

Qu'enfin dans tout Paris il n'a point son semblable ;

Il me fait enrager , & la nuit , & le jour.

Ma foi , j'ai grand dessein de lui jouer d'un tour.

FLORENCE.

Hé quel tour ?

PHILIPIN.

Le quitter.

FLORENCE.

Le quitter !

PHILIPIN.

Hé qu'importe ?

On quitte sans regret un Maître de la sorte.



## 10 L'AM. QUI NE FL. POINT ,

Un bourru qui toujours veut assommer les gens,  
Qui murmure grimace, & parle entre ses dents,  
Qui prône qu'à son mal il n'est point de remède,  
Qui fait croire, à l'oïr, qu'un diable le possède,  
Qui m'ordonne, en jurant, cent choses à la fois,  
Qui veut , & ne veut point , qui se ronge les  
doigts ,

Qui toujours trouve en moi quelque chose à  
redire ,

Qui peut dans sa fureur m'écharper , ou m'oc-  
cire ,

Ou bien par un transport , quand je n'y songe  
pas ,

Me casser , sans raison, les jambes & les bras.

L'autre jour , le voyant dedans sa frenaisie ,  
J'osai lui demander si c'étoit jalousie ;

Mais il me répondit d'un si grand coup de pié ,  
Que je croyois , parbleu ! qu'il m'eût estropié.

Belle façon d'agir ! Patience , j'espere :

Que dans peu nous verrons son bon homme de  
Pere.

Du gain de son Procès, il revient tout joyeux ;

Nous verrons s'il sera toujours si furieux.

### F L O R E N C E .

Il faut, si tu dis vrai, que ce soit quelque chose.

### P. H I L I P I N .

D'accord , mais jusqu'ici j'en ignore la cause.

# COMEDIE.

II

FLORENCE.

Je devine à peu près d'où peut venir son mal.

PHILIPIN.

N'est-ce point que Lucrece aime quelque Rival ?

FLORENCE.

Non pas tout-à-fait, mais . . . .

PHILIPIN.

Ab ! di-moi, je te prie,

Ce qui peut de mon Maître exciter la furie-  
Mignonne . . . .

FLORENCE.

Une autre fois, car je n'ai pas le tems.

PHILIPIN.

Tu me refuses ?

FLORENCE.

Non.

PHILIPIN.

Parle donc, je t'entens.

FLORENCE.

Apprend qu'un nommé Sbroët, riche Bourgeois  
de Nante,

Qui possède du moins sept mille écus de rente,  
Fut de tout tems d'Anselme un des meilleurs  
amis :

Si bien que se voyant & sans fille & sans fils,  
Il a depuis un mois fait écrire une lettre,  
Qu'entre les mains d'Anselme on a pris soin de  
mettre.

## 12 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Après un long discours sur leur vieille amitié  
Qui contient de la lettre à peu près la moitié ;  
Pour un de ses Neveux il demande Lucrece ,  
Souhaite avec ardeur cet hymen , & le presse ;  
Et pour les voir unis d'un conjugal lien ,  
Il donne à ce Neveu les deux tiers de son bien.  
Anselme satisfait d'un si grand avantage ,  
Sans trop nous consulter, conclut son mariage.

PHILIPIN.

Lucrece, pour mon Maître , à cela ne dit rien ?

FLORENCE.

Comment parler pour lui, puisqu'il n'a point  
de bien ?

PHILIPIN.

Point de bien ? Et le gain du Procès de son  
Pere ?

FLORENCE.

Avant qu'il fût vuïdé, Sbroët a parlé d'affaire ,  
Que pouvoit-elle dire ?

PHILIPIN.

A d'autres, Franchement ,  
Ce n'est que le bien seul qu'elle cherche en ai-  
mant.

FLORENCE.

Son cœur a pour ton Maître une tendresse ex-  
trême ,  
Mais elle craint son Pere.

PHILIPIN.

Hé craint-on quand on aime ?

Mon Maître est-il instruit de tout ?

FLORENCE.

En doutes-tu ?

PHILIPIN.

Je ne m'étonne plus pourquoi je suis battu !

Mais di-moi , ce Neveu charme-t'il ta Maîtresse ?

FLORENCE.

Je ne vois point pour lui qu'aucun soin l'intéresse.

PHILIPIN.

A-t'il quelque mérite ? est-ce un homme d'esprit ?

FLORENCE.

On ne sçait quel il est ; mais quelques-uns m'ont dit

Que sa façon d'agir est assez singulière ;

Que bien souvent aux gens il vient rompre en visière ;

Qu'il leur dit brusquement tous les défauts qu'ils ont ,

Sans trop s'inquiéter de ce qu'ils en diront ;

Et si quelque sujet à ses yeux se présente ,

Qu'il daube également & Parent & Parente.

Il suit le premier feu de son fantasque esprit ;

Selon l'occasion , il blâme , il applaudit.

D'une brusque façon qui n'a point de seconde ,

Il dit franc sa pensée en présence du monde ;

14 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Il passe bien souvent sur la formalité,  
Et ne s'arrête guère à la civilité ;  
En habits , comme en tout , ne fait que la méthode.

PHILIPIN.

Et d'un Gendre pareil ton Vieillard s'accommode ?

Il te fera damner , à ce que je puis voir.

FLORENCE.

Notre Maître est allé pour le bien recevoir ;  
Car il vient d'arriver , à ce qu'il a fait dire.  
Mais je les vois là-bas. Adieu , je me retire.

---

## SCENE II.

ANSELME, GERASTE.

GERASTE.

Votre logis est loin.

ANSELME.

Quittez votre souci ,  
Il n'est pas maintenant à deux cens pas d'ici.  
Allons.

GERASTE.

Souffrez au moins que je reprenne haleine.



ANSELME.

Le chemin , quoique long , ne m'a point fait de  
peine ;

Quant à moi , chaque jour , j'en fais six fois au-  
tant :

Mais venez.

GERASTE.

Hé ! du moins , attendez un instant.  
Je suis tout essoufflé , vous courez comme un  
diable.

Ah ! qu'un Vieillard coureur me semble insup-  
portable !

Vous marchez dans la rue ainsi que fait un fou,  
Ou du moins, comme on doit s'enfuir du Loup-  
garou.

Si je vous suis jamais , je veux bien qu'on m'as-  
somme ;

Vous allez comme un cerf , & non pas comme  
un homme.

ANSELME.

Je me sens la vigueur que j'avois à quinze ans.

GERASTE.

Ah ! trêve de vigueur , quand on n'a plus de  
dents.

Un tel discours sied mal aux gens de votre  
sorte.

Si vous m'y retenez , que Belzebut m'em-  
porte ,

FIN.

**16 L'AM. QUI NE FL. POINT,**

Ou j'aurai le Cheval de défunt Pacolet ;  
Car pour vous suivre à pied, je suis votre valet,  
Je ne me pique point d'une telle vîtesse.

**A N S E L M E.**

A mon âge, on n'est pas si chargé de vieillesse ,  
Que ....

**G É R A S T E.**

Vous avez l'humeur de ces plaisans Vieillards  
Qui, pour cacher leurs ans, font les Escarbil-  
lards ,

Et qui, pour déguiser une vieillesse extrême,  
Ont recours chaque jour à quelque stratagème.

**A N S E L M E.**

Les Vieillards comme nous, à parler franche-  
ment ,

Valent peut-être encor les Jeunes d'à present.

**G E R A S T E.**

Peste ! si la vigueur répondoit au courage ...

**A N S E L M E.**

Ne raillons point, Monsieur, & laissons-là  
mon âge ;

Je suis ce que je suis , & je me porte bien.

**G E R A S T E.**

Mais soixante-quinze ans, bon ! hé cela n'est  
rien !

**A N S E L M E.**

Vous pourriez en laisser quelques-uns en ar-  
rière.

**GERASTE.**

GERASTE.

Si vous ne les avez , il ne s'en faut donc guère.

ANSELM E.

Je pourrois en compter plus de seize au-dessous.

GERASTE.

Parbleu , si la plûpart des Vieillards ne sont  
fous !

L'un , qui pour jeune encor veut passer dans le  
monde ,

Couvre ses cheveux gris d'une perruque blonde ,  
Se fait raser de près , & remettre des dents ,  
Fuit toujours ses pareils , & fuit les jeunes gens ;  
Etprenant un grand soin d'imiter leur grimace ,  
Feint d'être tout de feu , quand il est tout de  
glace ,

Boit , saute , danse , rit , fait l'Amant gogue-  
nard ;

Et cela , pour montrer qu'il n'a rien du Vieil-  
lard .

L'autre , qui sans raison veut passer pour agile ,  
Dit qu'il fait chaque jour tout le tour de la Ville ;  
Qu'à soixante-cinq ans il se trouve encor vert ,  
Et c'est pour mettre enfin la dizaine à couvert.  
Celui qui ne veut plus se piquer de jeunesse ,  
Nous assure qu'il touche à l'extrême vieillesse :  
Il ajoute à ses jours au moins douze ou quinze  
ans ,

A vû ce qui jamais n'arriva de son tems ;

## **18 L'AM. QUI NE FL. POINT,**

Et faisant des récits qu'il tient de feu son Pere ,  
Croit par de tels discours que chacun le révere.

Pourquoi, sans aucun fruit, cacher la vérité ?  
Pour moi , j'agis toujours avec sincérité ;  
Et si j'avois cent ans , je le dirois de même.  
Car enfin n'est-ce pas une folie extrême ,  
D'affecter à toute heure un soin mystérieux ,  
Ou pour paroître jeune, ou pour paroître vieux ?  
Sans doute vous direz, mon prétendu Beaupere,  
Que ma façon d'agir n'est pas fort ordinaire ;  
Que , sans considérer , je parle librement ?  
Pour moi , je dis toujours les choses franche-  
ment ,

Et suis persuadé qu'une telle franchise  
Peut tirer quelquefois les gens de leur sottise.  
Car, comme enfin j'abhorre un-esprit médisant,  
Aussi je n'aime point celui d'un Complaisant.  
Toujours avec douceur , sans médifance au-  
cune ,

Je dis mon sentiment à chacun & chacune.  
C'est ainsi que j'agis ; s'en choque qui voudra ,  
Et malheur sur le chef de qui s'en choquera.

**A N S E L M E.**

Mais, Monsieur, quelquefois un peu de com-  
plaisance.

Oblige plus . . . .

**G E R A S T E.**

Ma foi, c'est pure extravagance ,

De croire , quand les gens nous celent nos défauts ,

Que nous en ayons moins , que nous soyons moins fots.

Si l'on en trouve en moi , loin qu'on me desoblige ,

Quand on m'en avertit , d'abord je m'en corrige ;

Et sans vouloir du mal à qui m'en fait leçon ,  
Je reçois ses avis de la bonne façon.

Voilà comme chacun , à mon sens , devrait faire ,

Nous nous corrigerions comme de frere à frere ;

Et possible , après tout , qu'un pareil entretien

Pourroit contribuer à nous porter au bien.

## A N S E L M E.

Oui , j'approuverois fort cette belle maxime ,

Si tous pour la Vertu nous avions même estime ;

Mais chacun déferant à ses opinions ,

On prête peu l'oreille à des corrections.

A parler franchement , nous souffrons avec  
peine

Qu'on cite nos défauts , & que l'on nous re-  
prenne.

Si quelqu'un prend plaisir de les peindre avec  
soin ,

Nous ne manquons jamais de réponse au be-  
soin ;

## 20 L'AM, QUI NE FL. POINT,

L'ardeur de nous venger aussitôt nous éveille,  
D'un esprit plein d'aigreur on lui rend la pareille ;

Nous censurons en lui toutes ses actions,  
Nous cherchons avec soin ses imperfections,  
Nous chargeons ses défauts, & sans trop de scrupule

Nous le faisons passer pour un vrai ridicule ;  
Et dans ce contretems, le plus souvent je voi  
Blâmer en son prochain ce qu'on approuve en soi.

### GERASTE.

Tant pis ; car c'est montrer une folie extrême,  
De blâmer en autrui ce qu'on souffre en soi-même.

Ce trait ne peut sortir que d'un esprit mal fait.

### ANSELM E.

Mais des corrections c'est l'ordinaire effet.  
Sur ce chapitre-là, l'homme le plus tranquille  
A peine bien souvent à retenir sa bile :  
Quoiqu'il semble approuver les choses qu'on lui dit ,

Il en ressent dans l'ame un chagrinant dépit ;  
Il feint d'être obligé de telles remontrances ,  
Et couvre ce dépit de vaines apparences.  
Mais il n'est rien si vrai , que dès ce même instant

Il cherche les moyens de nous en faire autant.

S'accommoder à tout, est un trait de prudence ;

Ne censurer aucun , est de la bienséance.

Pour dire sa pensée un peu trop librement ,

Quelquefois on s'attire un fâcheux compliment ;

Souvent , sans y songer , on se fait une affaire ,

Et l'on peut d'un brutal ressentir la colere.

## GERASTE.

J'en demeure d'accord ; mais vous pensez , je  
crois ,

Que j'aie à corriger tous les fous que je vois.

C'est pour certaines gens qu'un tel panchant  
m'entraîne ;

Que les autres soient fots , je n'en suis pas en  
peine.

Quand un Fat à mes yeux vient prôner sa vertu ,

Et que sur ce chapitre il n'est point combattu ,

Que ses meilleurs amis , bien-loin de le re-  
prendre ,

Témoignent recevoir du plaisir à l'entendre ;

Alors d'eux, & de lui, je ris de tout mon cœur ,

Et me raille du Fat & de l'Adulateur.

Mais à tous mes amis je dis ce que je pense ,

Je n'ai pour leur folie aucune complaisance ;

Je ne puis auprès d'eux faire le patelin ,

Et mes intentions ont une bonne fin.

S'ils s'en fâchent , tant pis , je n'en suis point  
blâmable ,

Envers moi leur colere est toujours condam-  
nable :

22 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Lorsque j'agis ainsi, ce n'est que pour leur bien ;  
Et qui fait ce qu'il doit , ne se reproche rien.  
Mais quittons ce discours , peut-être il vous  
chagrine ;

Et voyons , s'il vous plaît , celle qu'on me destine.

ANSELME.

Je l'apperçois qui sort , & qui vient droit à nous.

---

## SCENE III.

LUCRECE, FLORENCE,  
ANSELME, GERASTE.

ANSELME, *allant au-devant  
de Lucrece.*

**M**A Fille , saluez Geraste , votre époux ;  
C'est en lui que je mets l'espoir de ma  
Famille.

*à Geraste.*

Monsieur , vous la voyez.

GERASTE.

Quoi ! c'est-là votre Fille ?

ANSELME.

Oui , c'est elle , Monsieur.



# COMEDIE.

23

GERASTE.

Où diable a-t'elle pris  
Ces yeux doux & brillans qui d'abord m'ont  
surpris ?

ANSELME.

En elle vous voyez le portrait de sa Mere.

GERASTE.

On ne diroit jamais que vous fussiez son Pere ;  
Car, à n'en point mentir , je vois peu que ses  
traits

Approchent de votre air, ni de loin, ni de près.

ANSELME.

Elle est pourtant ma Fille , & je puis en ré-  
pondre.

GERASTE.

On doit parler ainsi, de peur de se confondre ,  
Et croire que sa Femme a toujours bien vécu ;  
On peut , en cherchant trop , se trouver con-  
vaincu ;

Et souvent, quand on veut pénétrer ce mystere,  
On se voit des enfans dont on n'est pas le pere-  
Mais ce que je dis là, ne fait rien contre vous ;  
La these est générale , & nous regarde tous.

ANSELME.

Je ne m'en fâche point.

GERASTE.

C'est bien prendre les choses-  
Que son teint a d'éclat! ce n'est que lys & roses.

## 24 L'AM. QUINE FL. POINT,

N'est-elle point fardée ?

ANSELM E.

Ah ! c'est lui faire tort ;

Elle est sans aucun fard.

GERASTE.

Je suis comme la mort

Ces femmes qui voulant avoir un teint d'al-  
bâtre,

Masquent le naturel d'un visage de plâtre.

Ah , le méchant ragoût ! Aimez-vous cela ?

ANSELM E.

Non.

GERASTE.

Je m'en vais lui parler , si vous le trouvez bon.

ANSELM E.

Vous pouvez tout ici. Là , ma Fille . . . .

GERASTE.

Madame ,

Puisque dans peu l'Hymen vous doit rendre  
ma Femme ,

Je veux donc entre nous bannir le sérieux.

Je ne devrois ici parler que de vos yeux ,

De soupirs & d'ardeur, d'amour & de tendresse ;

Mais de ces sots Amans c'est la commune a-  
dresse.

Comme j'agis beaucoup, je parle aussi fort peu,  
Et sçai d'autres moyens de vous prouver mon  
feu.

FLORENCE.

**FLORENCE.**

Ce début me plaît fort.

**LUCRECE.**

Il est incomparable.

**ANSELME.**

Il est assez nouveau.

**LUCRECE.**

Je le trouve admirable.

Monsieur a l'humeur franche, il est sans compliment ;

Et sans rien déguiser, il dit son sentiment.

**GERASTE.**

Mon humeur, je l'avouë, est très-particuliere.

Je ne sçai point flatter, & suis homme sincere.

Trahir ses sentimens, est une lâcheté ;

Je ne puis rien souffrir contre la verité.

A ceux dont je fais cas, je leur dit ma pensée.

La complaisance vient d'une ame interessée,

D'un flatteur qui toujours adoucit nos défauts ,

Qui-trouve sur le champ un remede à nos maux,

Et qui de mots fardés vous dorant la pillule ,

Fait croire qu'il dit vrai, quand il nous dissimule.

Jehais plus que la mort cette sorte de gens :

Et vous ?

**LUCRECE.**

Moi ? je les fuis.

*Tome I.*

**C**

26 L'AM. QUI NE FL. POINT,

GERASTE.

C'est agir de bon sens.  
Ne vous étonnez pas de me voir de la sorte ;  
Je ne suis point un fou qui de rubans s'escorte ,  
Qui charge de galans la manche du pourpoint.  
Pour moi, j'aime un habit qui ne me gêne point.

LUCRECE.

En habit , en amour , chacun a sa méthode.

GERASTE.

Vous avez de l'esprit , & vous êtes commode.  
Dites-moi , s'il vous plaît , quel âge avez-vous  
bien ?

Dites.

LUCRECE.

En verité , Monsieur, je n'en sçai rien.

ANSELM E.

Elle eut vingt & trois ans à la Saint Jean der-  
niere.

GERASTE.

La Fille, à mon avis, n'est pas fort printaniere.  
N'importe, elle me plaît , j'y vois de la santé.  
Aurez-vous des enfans en grande quantité ?  
Parlez.

ANSELM E.

Sur ce sujet , quelle réponse faire ?

GERASTE.

Elle peut se regler sur la défunte Mere.

ANSELM E.

Le Ciel, en dix-huit ans, m'en donna vingt & deux.

GERASTE.

Morbleu ! je n'aime point un tel present des Cieux.

La quantité d'enfans met l'esprit à la gêne.  
C'est un rare tresor, qu'une femme brehaine ;  
Et quand par un bonheur on la rencontre ainsi,  
Que celui qui l'épouse, est exempt de fouci !  
Mais alors qu'on a pris femme un peu trop féconde ,

On doit , comme un Reclus , se retirer du monde ,

Vivre en homme réglé, retrancher ses plaisirs ,  
Ménager sa dépense , & borner ses desirs ;  
Et c'est ce que je crains beaucoup plus que la peste.

ANSELM E.

Mais d'un nombre si grand elle seule me reste.  
Pourquoi se chagriner , & se mettre en courroux ?

Le Ciel pourra répandre un tel bonheur sur vous.

GERASTE.

S'il faut s'en rapporter à Madame Nature ,  
Je puis bien me flatter d'une telle aventure ;

## 28 L'AM. QUI NE FL. POINT ,

Car tous vos enfans morts n'étoient pas des plus sains ,

Et l'on tient fort souvent de Messieurs ses Germains.

A N S E L M E.

Mais , Monsieur , dites-moi , ma Fille vous plaît-elle ?

G E R A S T E.

Oui , mais je ne sçai quoi lui broûille la cervelle ;

Je vois qu'elle est chagrine , & rêve incessamment.

J'ai lieu de présumer que c'est pour quelqu'Amant.

A N S E L M E.

Monsieur, sur ce sujet n'ayez aucun caprice ;  
Car ma Fille en amour est tout-à-fait novice ,  
Elle n'aima jamais.

G E R A S T E.

Hé-bien donc , dès demain  
Il faut que sans façon nous nous donnions la main.

Je suis impatient de la voir mon épouse :

Mais , à vous dire vrai , j'ai l'ame un peu jalouse.

Lucrece , au moins sçachez que je hais l'entretien

De Messieurs les Blondins , ces grands discurs de rien ;

# COMEDIE. 29

Ces Mugnets à perruque , aiguillons de Co-  
quettes ,

Conteurs de fots discours que l'on nomme Fleu-  
rettes.

En un mot je prétends être maître du cœur ,  
Et même aussi du corps unique possesseur.

A N S E L M E.

Mettez-vous en repos , car ma Fille est fort  
sage.

G E R A S T E.

Je le crois , mais sur-tout je hais le Cocuage ;  
L'entretien de ces gens est toujours dangereux ,  
Et souvent la vertu se corrompt avec eux.

Telle qui de tout tems fit gloire d'être prude ,  
En perd , à les ouïr , aisément l'habitude :  
Le plaisir qu'elle prend d'entendre une dou-  
ceur ,

Est un charme secret qui lui gagne le cœur ;  
Et si des soupirans elle écoute la plainte ,  
A l'honneur du Mari c'est sans doute une at-  
teinte.

Bien qu'en un tel projet elle n'ait point de  
part ,

Sa réputation court toujours grand hazard ;  
Puis on dit de l'Epoux , par un commun pro-  
verbe ,

Que s'il n'est pas Cocu , du moins il l'est en  
herbe.

### 30 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Je ne veux point chez moi voir aucun Soupirant ,

Et de son procédé je veux être garant.

Ces Messieurs du bel air, ces blondines Figures  
Font naître chez les gens d'étranges aventures :  
Je craindrois d'avoir lieu de douter de sa foi,  
Et que tous mes enfans ne fussent pas à moi.

#### LUCRECE.

Mais ces sortes de gens ne sont pas tant à craindre.

#### GERASTE.

Ils n'obligent que trop les Maris à se plaindre.  
Ce sont filoux d'honneur , des fourbes en un mot ,

Qui ne songent jamais qu'à faire un homme sot,  
Qu'à surprendre la Blonde , & corrompre la Brune ,

Et se venter après de leur bonne fortune ;  
Conter tout le détail des secrets Rendez-vous ,  
Et de la Belle enfin montrer les billets doux.  
Sont-ils las de la Dame ? ils en disent la peste ;  
De tout ce qu'elle cache ils font un manifeste :  
Voilà le procédé de ces Godelureaux.

Non ; non , point de commerce avec ces Jouvenceaux ;

Ils causent du désordre en toutes les Familles ,  
Et font tort à l'honneur des plus honnêtes Filles.



# COMEDIE.

31

LUCRECE.

Je crains peu ces Messieurs.

GERASTE.

Et pour moi , je les crains ;  
Ils pourroient me causer mille & mille chagrins.

*(Florence rit.)*

Hé quoi ! vous riez donc ?

ANSELM E.

C'est une impertinente ;  
Excusez-la , Monsieur.

GERASTE.

Est-ce votre Servante ?

ANSELM E.

Oui.

GERASTE.

Si je ne me trompe , elle a le minois fin ,  
Et porte la façon d'un esprit fort malin.  
Donc sur ces beaux Messieurs vous blâmez mon  
scrupule ,

Et , selon votre avis , je suis un ridicule ?  
Là , dites en riant ce que vous en pensez.

FLORENCE.

Si je ris . . . .

GERASTE.

Hé-bien ?

FLORENCE.

C'est . . . .

GERASTE.

Quoi ?

### 32 L'AM. QUI NE FL. POINT,

ANSELME.

Vous l'embarrassez.

GERASTE.

Elle a bien l'encolure , en faisant la rieuse ,  
De conduire à sa fin une intrigue amoureuse ;  
Et la mine sur-tout de glisser le poulet ,  
Et de faire un bon tour avec quelque Valet.

ANSELME.

Monsieur , je la connois par dix ans de service ,  
Et puis vous assurer qu'elle est sans artifice.

GERASTE.

Quoi donc ! sans hesiter vous prenez son parti ,  
Tout prêt à me donner pour elle un démenti ?  
Si j'en sçai bien juger, entre nous deux, je gage  
Que vous la mitonnez depuis votre veuvage.

ANSELME , *en souriant.*

Ah ! point.

GERASTE.

Cela vous plaît , & je m'en réjouis.

ANSELME.

Ne croyez pas que . . . .

GERASTE.

Non , mais . . . Entrons au logis.

ANSELME.

Je le veux.

GERASTE.

A propos , j'oubliois une Lettre  
Que mon Oncle en vos mains m'a chargé de  
remettre..

ANSELME.

Voyons ce qu'il m'écrit.

GERASTE.

Faites donc promptement.

ANSELME.

Entrez, je l'aurai luë en un petit moment.

---

---

## SCENE IV.

ANSELME *seul*,  
lisant la Lettre.

*A*NSELME, mon très-cher ami,  
Je vous envoie Geraste mon neveu, pour  
épouser Lucrece votre fille. Vous sçavez assez  
pour ce sujet les avantages que je lui fais, sans  
qu'il soit besoin de vous les réiterer. Mais comme  
vous ne le connoissez point, je vous en dirai deux  
mots en passant. Il a de l'esprit, de la franchise,  
et dit trop librement sa pensée. Il est un peu bi-  
sarre, mais il a un bon fond d'ame. Voilà en peu  
de paroles son véritable portrait. Je ne puis assez  
vous exprimer la joie que j'ai de cette alliance. Il y  
a deux raisons qui m'y obligent : La première, notre  
ancienne amitié ; et la seconde est que mon Neveu  
avait ici quelques engagements dont je n'étois pas

### 34 L'AM. QUI NE FL. POINT

*fort content. Si je n'étois accablé de gouttes aux pieds & aux mains, je n'aurois pas manqué de me rendre à Paris pour être aux noces de ma Nièce, votre Fille; car je l'appelle déjà ainsi. Je vous prie de l'assurer de mes civilités, & de croire que je suis tout à vous. S B R O C T.*

*L'Ecrivain de la Lettre, qui est Compere de Geraſte votre Gendre, vous ſalue humblement, ſans oublier votre Fille, ma com-mere future.*

*A N S E L M E poursuit.*

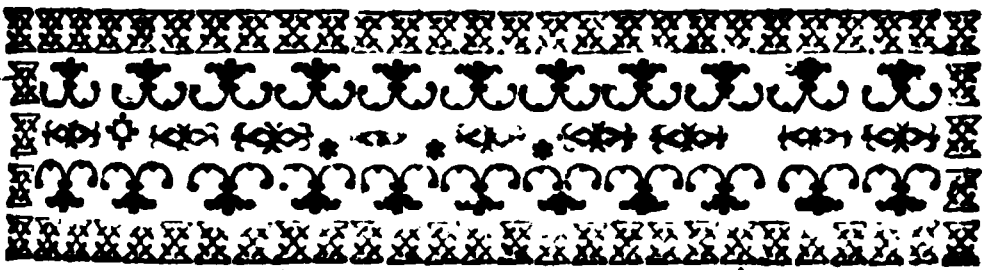
*Cet Ami peut-il mieux témoigner ſa tendreſſe? J'en vais, ſans diſſerer, faire part à Lucrece. Il nous dit cependant l'humeur de ſon Neveu, Et je lui ſçai bon gré d'un ſi loyal aveu.*

*Mais entrons au logis ſans tarder davantage, Et ſur-tout achevons dans peu ce mariage; J'y trouve pour Lucrece un bonheur aſſuré, Cinq mille écus par an ſeront fort à ſon gré. Si dans ce Gendre on voit quelque défaut bi-ſarre,*

*Un revenu ſi bon aſſément le répare.*

*Le bien fait excuſer quantité de défauts, Et nous fait diſtinguer toujours d'avec les ſots. La vertu d'à-preſent conſiſte en la richeſſe. Mais allons faire voir cette Lettre à Lucrece.*

*Fin du premier Acte.*



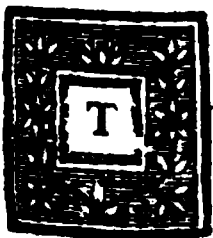
# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ARISTE, PHILIPIN.

*Ariste paroît rêvant dans sa chambre.*

ARISTE.



U rêves, Philipin, & tu ne me dis  
mot ?

PHILIPIN.

De vous parler, Monsieur, je ne  
suis pas si sot.

Je sçai comme il m'en cuit; cent coups sur mes  
épaules,

De pincettes, de pieds, & de poings & de  
gaules,

M'avertissent assez que je ne parle pas.

Il ne vous restoit plus qu'à me casser les bras,

**36 L'AM. QUI NE FL. POINT,**

**Et puis après cela m'envoyer en Galere.**

**Vous verrez ce que c'est que d'être si colere.**

**A R I S T E.**

**Pardonne, Philipin, aux transports d'un Amant  
Qui depuis quelques jours souffre un cruel tour-  
ment.**

**Si tu sçavois mon mal . . . .**

**P H I L I P I N.**

**Hé ! je le sçai de reste ;**

**Dans l'ame, comme vous, j'en murmure, j'en  
peste ,**

**Mais mon fort pour cela n'en devient pas plus  
doux.**

**Si vous perdez , Monsieur , je perds autant que  
vous ;**

**Et c'est-là ce qui fait toute ma rêverie.**

**A R I S T E.**

**Tu railles, Philipin ?**

**P H I L I P I N.**

**Ce n'est point raillerie ;**

**J'ai fçû tout ce détail.**

**A R I S T E.**

**Qui te l'auroit appris ,**

**Puisque Lucrece enfin n'étoit point au logis ?**

**P H I L I P I N.**

**Sa Suivante, qui m'a . . . .**

**A R I S T E.**

**Sa Suivante ?**

**PHILIPIN.****Oui, Florence**

M'a conté le sujet de votre extravagance ;  
Que Lucrece à l'hymen songe à se disposer ,  
Et qu'un certain Nantois venoit pour l'épouser.  
Mais comme sur ce point j'écoutois la Sui-  
vante ,

J'ai vû paroître Anselme , & ce Monsieur de  
Nante.

**ARISTE.**

Il est en cette Ville ! Hé comment l'as-tu sçû ?

**PHILIPIN.**

Hé ne vous dis-je pas, Monsieur, que je l'ai vû ;  
Que le Beaupere étoit avec ce futur Gendre ?

**ARISTE.**

Anselme ?

**PHILIPIN.****Oui.****ARISTE.**

Quel malheur !

**PHILIPIN.**

Sa fureur le va prendre.

Fuyons vite.

**ARISTE.**

Où vas-tu ?

**PHILIPIN.**

Moi ? je ne bouge pas.

**ARISTE.**

Ce malheur est , pour moi , pire que le trépas ;

### 38 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Quoi ! tu fors ?

PHILIPIN.

Non , Monsieur.

ARISTE.

Pourquoi gagner la porte ?

PHILIPIN.

Je crains qu'à m'affommer , ce malheur ne vous  
porte ;

Car pour bien moins cent fois j'ai ressenti vos  
coups.

ARISTE.

Va , mon cher Philipin , ne crain plus mon  
courroux ,

Et pense bien plutôt à quelque prompt remède,  
Pour tâcher à guérir le mal qui me possède.

PHILIPIN.

Ma foi , vous abusez de mon trop de bonté.

ARISTE.

Je suis au desespoir de t'avoir maltraité.

PHILIPIN.

Pourquoi m'avoir caché votre douleur ex-  
trême ?

ARISTE.

Sçait-on bien ce qu'on fait , quand on perd ce  
qu'on aime ?

Ah ! l'on est guère à soi dans un tel desespoir ,

Et la raison alors a bien peu de pouvoir.



PHILIPIN.

Mais pourtant aujourd'hui je vous trouvois  
moins triste ,

Et je croyois en vous revoir un autre Ariste.

ARISTE.

Le retour de mon Pere & le gain d'un Procès  
Sembloient flatter mes feux de quelqu'heureux  
succès ;

Cependant , tu le vois , je perds toute es-  
perance ,

Geraсте est arrivé.

PHILIPIN.

Monseigneur , voici Florence.

---

## SCENE II.

FLORENCE, ARISTE,

PHILIPIN.

ARISTE.

**H**E'-bien viens-tu , Florence , augmenter  
mon ennui ?

Me dire que Geraсте est avec Anselme ?

FLORENCE.

Oui.

## 40 L'AM. QUI NE FL. POINT

ARISTE.

Que Lucrece aussi . . . .

FLORENCE.

Non; mais lisez cette lettre :  
Vous verrez quel espoir elle peut vous permettre.

ARISTE lit.

*V*ous me mandez que votre Pere doit arriver dans peu ; & moi , je vous avertis que Geraſte eſt arrivé : qu'il preſſe fort notre mariage, & veut, dit-il, qu'il ſe faſſe demain. C'eſt à vous à chercher quelqu'obſtacle pour le reculer. En voici un , que Florence & moi avons imaginé , & dont vous pourrez aiſément vous ſervir. Vous ſçavez que mon Pere n'a nulle connoiſſance de votre amour , & qu'il ne vous a jamais vû ; ainſi je vous conſeille de venir au logis ſous le nom de Geraſte , & de ſoutenir que c'eſt un impoſteur , qui prend votre nom pour nous abuſer. Comme mon Pere ne l'a vû de ſa vie qu'aujourd'hui , il me ſemble qu'il vous ſera facile de réuſſir ; & par-là vous aurez aiſément les huit jours que vous me demandez encore. Je vous envoie la lettre que Geraſte a apportée à mon Pere , avec trois autres de Stroët , afin que ſi vous vous reſolvez de paſſer pour lui , vous preniez plus ſûrement vos meſures , & que vous ayiez quelque connoiſſance de ſa famille. LUCRECE.

FLO-

# COMEDIE.

41

FLORENCE.

Votre esprit à present est-il un peu remis ?  
Ce conseil vous plaît-il ?

ARISTE.

Ah dieu ! l'heureux avis !  
Que je suis redevable à ta belle Maitresse !

FLORENCE.

Auriez-vous pû trouver une meilleure adresse ?

ARISTE.

Je n'eusse jamais pû. Va, di-lui de ma part  
Que je serai chez vous dans une heure au plus  
tard ;

Que quand Anselme aussi devroit me recon-  
noître ,

Sous le nom de Gerasse il me verra paroître ;

Que j'espere par-là si bien l'embarasser ,

Qu'à presser son hymen il n'osera penser.

Montre-moi cette lettre ; elle pourra m'ins-  
truire.

Il faut bien concerter tout ce que je dois dire.

FLORENCE.

Je dois la reporter ; copiez-la.

ARISTE.

D'accord,

Je l'aurai fait dans peu.

FLORENCE.

Rien ne presse si fort.

## 42 L'AM. QUI NE FL. POINT,

ARISTE.

Les autres . . . .

FLORENCE.

Gardez-les.

ARISTE à Philipin , après  
avoir lu bas la lettre de  
Sbroët à Anselme.

La fin de cette lettre ,  
Dans ce que j'entreprends , semble tout me pro-  
mettre.

*Si je n'étois accablé de gouttes aux pieds &  
aux mains , je n'aurois pas manqué de me rendre  
à Paris , pour être aux noces de ma Niece , voire  
Fille.*

*L'Ecrivain de la Lettre , qui est Compere de  
Geraсте votre Gendre , vous salue humblement,  
sans oublier votre Fille , ma Commere future.*

Qu'en dis-tu , Philipin ?

PHILIPIN.

Que vous avez raison.

ARISTE.

Par ce moyen Geraсте est pris comme un oison ;  
Car Sbroët n'écrivant point , ainsi son caractère  
N'aidera pas Anselme à percer le mystere.

PHILIPIN.

Mais s'il en a plusieurs de cette même main ,  
Comment vous en parer ?

FLORENCE.

-Tu t'alarmes en vain.

Depuis qu'il est goutteux , ses lettres , je vous  
jure ,

Se trouve rarement de la même écriture.

ARISTE.

Je vais prendre le soin d'imiter celle-ci.

FLORENCE.

C'est en vain là-dessus vous donner du souci.

ARISTE *s'en allant dans  
son cabinet.*

La chose en ira mieux.

---

---

## SCENE III.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

ET sera plus faisable.

Pour contrefaire un seing , il est adroit en  
diable.

Cent fois pour son plaisir il a fait de tels tours ,  
Et par-là bien souvent a servi ses amours.

Mais raisonnons ensemble. Or ça , di - moi ,  
Florence ,

De pouvoir réussir vois-tu quelque apparence ?

D ij

## 44 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Crois-tu qu'Anselme ainsi donne dans le panneau ?

Qu'il se laisse attraper comme un jeune étourneau ?

FLORENCE.

Il ne connoît pas plus Geraсте que ton Maître.

PHILIPIN.

Mais s'il découvroit tout , & nous envoyoit paître ,

Que ferions-nous alors ?

FLORENCE.

Ah ! tu raisonnes trop.

PHILIPIN.

L'homme sage en amour ne va point le galop ;  
Car il doit en tout tems prévoir la fin des choses ,  
Y raisonner à fond , en connoître les causes ,  
Consulter son esprit sur ce qu'il entreprend ,  
Avoir en ce qu'il fait la raison pour garand ,  
Se défier de tout , craindre que la Fortune  
Ne nous fasse beau jeu , pour nous en donner  
d'une.

FLORENCE.

Hé qui diantre , di-moi , t'en a tant inspiré ?

PHILIPIN.

A raisonner pourtant je suis peu préparé ;  
Mais lorsqu'en raisonnant , un esprit raisonnable . . . .

# COMEDIE.

45

FLORENCE *en riant.*

Ta raison est fort bonne.

PHILIPIN.

Et même profitable.

Crain que nous ne perdions notre tems & nos pas.

FLORENCE.

Il arrive souvent ce qu'on ne pense pas.

Quand on aime, l'on doit braver tous les obstacles,

Et croire que l'Amour est prodigue en miracles.

PHILIPIN.

Mais s'il nous prodiguoit quelques coups de bâton?

Hem!

FLORENCE.

Tu n'as rien à craindre.

PHILIPIN.

Hé morbleu ! que sçait-on ?

Sice Monsieur Geraсте a l'humeur un peu fiere,

Et nous frotte d'abord d'une brusque maniere ;

Plait-il ?

FLORENCE.

Hé quoi ! toujours dans le raisonnement ?

En cette occasion est-ce agir en Amant ?

Je vois trop qu'à present Philipin m'abandonne :

Loin de me câjoler, je l'entends qui raisonne.

## 46 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Patience , à mon tour je sçaurai raisonner ;  
Nous verrons . . . .

PHILIPIN.

Mais de quoi te vas-tu chagriner ?

FLORENCE.

De rien.

PHILIPIN.

Tu n'as pas lieu de douter de ma flâme.

FLORENCE.

Non . . .

PHILIPIN *la voulant car-*  
*resser.*

Tu me fais tort , car . . .

FLORENCE.

Ah ! tu fais la bonne ame.

Pourquoi tant de raisons qu'on ne demande pas ?

PHILIPIN.

C'est que je veux sur-tout éviter l'embarras ,  
Et rendre par mes soins la chose plus croyable ;  
Car je t'aime toujours, ou je me donne au diable.

FLORENCE.

Sans mentir ?

PHILIPIN.

Sans mentir.

FLORENCE.

Le dis-tu de bon cœur ?

PHILIPIN.

En veux-tu quelque preuve ?



# COMEDIE.

47

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN.

*(Il la prend par la main , elle le repousse.)*

Vien. Te fais-je peur ?

FLORENCE.

Que veux-tu ?

PHILIPIN.

Te baiser.

FLORENCE.

La preuve est un peu forte.

PHILIPIN.

Dans les occasions , ventrebleu ! je m'emporte.

FLORENCE.

Trêve d'emportemens ; il suffit , je te croi.

PHILIPIN.

Dans toute cette intrigue , hé que ferai-je , moi ?

Car j'y dois , ce me semble , avoir un personnage.

FLORENCE.

Le Valet de Geraсте.

PHILIPIN.

Est-ce là mon partage ?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN.

Mais en a-t'il un ?

FLORENCE.

Oui , vraiment.

48 L'AM. QUI NE FL. POINT,

PHILIPIN.

L'as-tu vu ?

ELORENCE.

Non.

PHILIPIN.

Tu ments.

FLORENCE.

Point du tout.

PHILIPIN.

Comment donc le sçais-tu ?

FLORENCE.

En parlant d'autre-chose, il l'a dit à Lucrece.

PHILIPIN.

En parlant il l'a dit ! Ah tu m'en fais finesse !

Déjà je ne sçai quoi me broûille le cerveau,

Et je pourrois frotter ce-Monsieur l'Aubereau.

FLORENCE *le caressant.*

Que rien, cher Philipin, ne trouble ta cervelle ;

Croi que jusqu'au tombeau je te serai fidelle ,

Que d'être ta moitié je fais tous mes souhaits.

PHILIPIN.

Dois-je bien me fier à ce que tu promets ?

Quand ton sexe avec soin nous baise , nous  
caresse ,

C'est pour mieux préparer quelque tour de  
souplesse ,

Et prévenir alors par de fausses douceurs

Le soupçon qui pourroit s'emparer de nos cœurs.

Vois-tu

Vois-tu bien ? Entre nous, je sçai beaucoup de  
femmes

Qui sur certains sujets sont de méchantes lames ;  
Elles donnent toujours le dehors au Mari ,  
Et le dedans , bon-soir , c'est pour le Favori.  
Celle qui veut tromper a toujours sa défaite.

---

## SCENE IV.

ARISTE, FLORENCE,  
PHILIPIN.

ARISTE *revenant.*

**F**lorence ?

FLORENCE.

Monsieur.

ARISTE.

Tien , voi , ma copie est faite.  
Que t'en semble ? di-moi.

FLORENCE.

Rien ne ressemble mieux ;  
Et pour les distinguer, il faudroit de bons yeux.

PHILIPIN *regardant aussi  
la lettre.*

Le Maître qui cet art sçut si bien vous ap-  
prendre ,

*Tome I.*

E

50 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Vous apprend le secret....

ARISTE.

Quel ?

PHILIPIN.

De vous faire pendre.

FLORENCE.

N'oubliez rien d'ailleurs.

ARISTE.

Va, j'y sçaurai pourvoir;

Prépare ta Maîtresse à nous bien recevoir.

Il faut, pour être mieux ce Monsieur de Bre-  
tagne,

Me vêtir, ce me semble, en habit de campagne.

FLORENCE.

C'est fort bien aviser.

ARISTE.

Vien, sui-moi, Philipin.

PHILIPIN.

Ciel, à ce grand projet donne une heureuse fin.

*Ils s'en vont.*

FLORENCE.

Va, ne crain rien, & croi qu'il nous fera pro-  
pice.

Mais pourtant si quelqu'un découvroit l'arti-  
fice,

Cela nous causeroit un étrange embarras ;

Geraсте.... Il vient, fuyons ; qu'il ne nous voie  
pas,

---

---

## SCENE V.

GERASTE, ANSELME  
*reconduisant Geraste, & lui  
faisant des civilités.*

GERASTE.

**D**emeurez.

ANSELME.

Je sçai trop . . . .

GERASTE.

Hé ! sans cérémonie.

Morbleu ! que la contrainte entre nous soit  
bannie ;

Laissons les compliments.

ANSELME.

Mais la civilité . . . .

GERASTE.

De ces sottes façons être encore infecté

A votre âge ! & les ans . . . .

ANSELME.

Quoi donc ! toujours mon âge ?

GERASTE.

Mais aussi là-dessus vous devez être sage ,

E ij

## 52 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Quitter tous ces discours : Je ne vous quitte  
point ;

Je sçai trop mon devoir , pour manquer à ce  
point ;

J'aurai perdu le sens , avant que j'y renonce.  
A ces beaux complimens on veut faire réponse,  
Puis de ces grands propos se forme un entre-

Qui fatigue les gens , & qui ne sert à rien.

A N S E L M E.

J'approuve vos raisons ; mais au siècle où nous  
sommes ,

On doit faire , je crois , comme les autres  
hommes ;

Pour être trop sincère , on est souvent blâmé ;  
Et celui qui reprend , n'est pas le plus aimé.

G E R A S T E.

Je vous ai déjà dit que les censures nôtres  
Sont pour tous mes amis , & non pas pour les  
autres ;

Que je me ris de ceux qui s'estiment au point ,  
Que les plus beaux esprits ne les égalent point ;

Que loin de leur ôter cette folle croyance ,  
Je les laisse croupir dans leur impertinence ;

Que je me diverte de tous ces beaux Messieurs,  
Et qu'enfin je me mets du côté des railleurs.

Mais souffrir ses amis dans leurs extravagances,  
C'est les rendre achevés par trop de complai-  
sances ;

Et pour les applaudir toujours dans leurs défauts ,

Ils deviennent souvent ridicules & fots.

Les louer fausement jusqu'en la moindre chose,

Des sottises qu'ils font n'est-ce pas être cause?

Et n'est-ce pas en nous peu de sincérité ,

Que d'agir , en louant , contre la verité?

ANSELME.

La verité souvent nous attire leur haine.

GERASTE.

De leurs inimitiés je ne suis guère en peine.

Quand on fait ce qu'on doit en véritable ami ,

L'on ne reprend jamais leurs défauts à demi ;

Je les vois se fâcher sans que je m'en soucie :

Après il vient un tems où l'on me justifie ;

Et loin d'avoir pour moi l'esprit envenimé ,

On se blâme à la fin de m'avoir trop blâmé.

Mais laissons tout cela, parlons de nos affaires ;

Songez à donner ordre aux choses nécessaires ,

Et je prendrai le soin d'y travailler aussi.

ANSELME.

J'en me charge de tout , n'ayez aucun souci.

GERASTE.

Mais je dois , ce me semble . . . .

ANSELME.

Ah ! que rien ne vous gêne ;

Je ferai ce qu'il faut, n'en foyez point en peine.

Mais que veut ce Garçon ?

SCENE VI.

LICASTE, ANSELME,  
GERASTE.

LICASTE.

**J**E vous cherche , Monsieur.  
GERASTE.

Pourquoi , di donc ?

LICASTE.

Ma foi , je suis tout en sueur ;  
Un homme un peu fantasque , & de taille assez  
grande ,

Dans notreHôtellerie avec soin vous demande.

GERASTE.

Que dis-tu ?

LICASTE.

C'est un homme.

GERASTE.

Hé comment a-t'il nom ?

LICASTE.

Quand j'ai voulu l'apprendre , il a changé de  
ton ,

Et m'a dit brusquement d'un air un peu colere ,



# COMEDIE. 15

Qu'il vouloit voir Geraſte, & Monſieur ſon  
Beaupere.

GERASTE.

Ne le connois-tu point ?

LICASTE.

Non.

GERASTE.

Non ?

LICASTE.

Non, par ma foi.

GERASTE.

Te connoît-il ?

LICASTE.

Non plus.

GERASTE.

Pour ſ'adreſſer à toi ;

Comment a-t'il donc fait ?

LICASTE.

J'étois dans la Cuiſine ;

Où déjà je vuidois la cinquième chopine ,

Quand il a demandé, d'un ton fort peu cour-  
tois ,

Si l'on connoiſſoit bien un Geraſte Nantois.

Le Maître a dit que non. Auſſitôt la Servante

A dit que je ſervois un brave homme de Nante

Arrivé d'aujourd'hui. Voilà comme il a ſçu

Ce que vous demandez.

GERASTE.

Comment eſt-il vêtu ?

E iiij

## 38 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Pour attendre celui qui veut parler à moi.

ANSELME.

C'est un de vos amis, sans doute.

GERASTE.

Je le crois.

LICASTE,

S'il n'est pas revenu, Monsieur ?

GERASTE,

Il ne m'importe ;

Il reviendra, possible, avant que l'on en sorte.

Sans adieu.

ANSELME.

Mais au moins tenez-vous assuré  
Que votre appartement chez nous est préparé.

GERASTE.

Je vous suis obligé ; mais souffrez, je vous prie,  
Qu'aujourd'hui je demeure en mon Hôtellerie.

ANSELME.

Mais vous ne songez pas que c'est me faire tort.

GERASTE.

Ce n'est que cette nuit.

ANSELME.

Pour cette nuit, d'accord ;

Sur-tout, gardez-vous bien d'y rester davan-  
tage.

GERASTE.

Non, demain je prends jour pour notre mariage.  
Adieu.

LICASTE.

Que ce jour-là je boirai comme il faut !

ANSELME.

Veux-tu boire à présent ?

LICASTE.

Remettons à tantôt.

---

---

## SCENE VII.

ANSELME *seul*,

**M** On Gendre a de l'esprit ; mais il est  
trop critique ,

Et croit que ce qu'il dit doit être sans réplique.

A le combattre aussi je dois peu m'arrêter ,

Et le meilleur sera de ne point contester.

Son Oncle, en son jeune âge, avoit tant de franchise ,

Qu'en son Père il n'eût pu souffrir une sottise ;

Mais il crut mes conseils , &amp; je vois qu'il prétend

Que pour son cher Neveu nous en fassions autant.

Sçachons adroitement ce que Lucrece en pense.

Ho , ma Fille ?

SCENE VIII.  
LUCRECE, FLORENCE,  
ANSELME.

LUCRECE.

**M**On Pere ?

ANSELME.

Approchez, & Florence.

FLORENCE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

ANSELME.

C.a, parlons entre nous.

Quant à moi, franchement j'aime assez votre  
Epoux.

Il est un peu censeur, & sçait peu se con-  
traindre ;

Mais ce sont des chaleurs qui se pourront  
éteindre,

Le tems appaisera cette démangeaison,

Et pourra doucement le mettre à la raison.

Quand vous serez la Femme, il vous croira :  
peut-être ;

Il le faut jusques-là laisser agir en Maître.

Combattre son humeur , c'est mal prendre son  
tems.

Outre que sa critique est assez de bon sens ,  
En Province ils ont tous cette maudite mode :  
Mais chacun à Paris veut suivre sa méthode.  
Le meilleur est, je crois, de ne point critiquer,  
Et c'est ce que toujours on m'a vû pratiquer.  
A ce point il faudra tâcher de le réduire.  
Or sus , qu'en dites-vous ?

LUCRECE.

Moi ? je n'ai rien à dire.  
Il vous plaît , il me plaît.

ANSELME.

Mais , me dites-vous vrai ?

LUCRECE.

Sans doute.

ANSELME.

L'aimez-vous ?

LUCRECE.

Je ne l'aime , ni hai.

ANSELME.

Mais vous pourrez l'aimer ?

LUCRECE.

Soyez en assurance ,

Je ferai mon devoir.

ANSELME.

Toi , qu'en dis-tu , Florence ?

## 62 L'AM. QUI NE FL. POINT,

### FLORENCE.

Ma foi, Monsieur Geraſte eſt un homme d'eſprit ;

Quand il parle , pour moi j'admire ce qu'il dit.  
Je ne hai pas en lui cette grande franchise ;  
Mais encore à l'aimer , ce qui plus autorife ,  
C'eſt ce grand revenu de quinze mille francs.  
Dont Lucrece fera maîtrefſe tous les ans.

### ANSELMÉ.

Elle a le goût fort bon , & ſa raiſon eſt forte ;  
Et j'aime beaucoup mieux un homme de ſa  
forte ,

Que tous ces fanfarons qui font les yeux mou-  
rans ,

Qui près de chaque objet ſont toujours ſoupi-  
rans ,

Qui montrent dans leurs mœurs beaucoup d'ex-  
travagance ,

Qui plus haut que leur bien font monter la  
dépense ,

Et qui pour une Iris , ou dans quelque Berlan ,  
Difſipent en huit jours le revenu d'un an.

Ma Fille , celui-ci n'en fera pas de même :

En lui l'on voit regner une candeur extrême ;  
Il n'affecte en ſes mœurs aucun déguifement ,  
Et dans tout ce qu'il fait il agit franchement.

### FLORENCE.

Avec un tel Epoux , que vous ſerez heureuſe !

Vous pourrez bien jurer de n'être jamais  
gueuse.

ANSELME.

Je m'en vais voir ton Oncle , afin de l'avertir  
Que Geraſte eſt ici. Toi , va te divertir.

## SCENE IX.

LUCRECE, FLORENCE.

FLORENCE.

**H**E'-bien ! qu'en dites-vous ? N'êtes-vous  
pas contente ?

Tout ſemble apparemment répondre à notre  
attente.

Anſelme eſt fort content de notre procédé ;  
De votre obéiſſance il eſt perſuadé ;  
Il croit que cet Epoux , par ſa grande richeſſe ,  
Pourra facilement gagner votre tendreſſe.  
Mais je l'ai ſatisfait encor bien mieux que vous ,  
Par le ſoin que j'ai pris de venter cet Epoux.  
A louer ce Magot , je me ſuis ſurpaſſée ;  
Ainſi , peut-il jamais concevoir la penſée  
Que nous ſoyons d'accord avecque votre  
Amant ,  
Et que nous ayons part à ſon déguiſement.

## 64 L'AM. QUI NE FL. POINT,

LUCRECE.

Non pas; mais cependant je suis peu satisfaite,  
Je tremble, je frémis, & suis toute inquiète;  
J'ai peur de me jeter dans un grand embarras,  
Et crains qu'Ariste enfin ne réussisse pas.

FLORENCE.

Madame, sur ce point, que rien ne vous chagrine :

Songez à vous ôter l'Epoux qu'on vous destine;  
Et pour vous épargner un éternel ennui,  
Faites tous vos efforts pour n'être point à lui.

LUCRECE.

Cet avis à mon mal peut être salutaire;  
Mais j'aime mon devoir, & j'honore mon Pere:  
A les trahir enfin, rien ne peut m'émouvoir.

FLORENCE.

Je ne prétends en rien choquer votre devoir.  
Quand je parle d'efforts, ce sont efforts d'adresse,

Où le devoir s'accorde avec quelque finesse.  
Il est plusieurs moyens, sans blesser la raison,  
D'éviter un hymen plus dur qu'une prison:  
Car épouser Geraсте, est, puisqu'il faut tout dire,

Epouser un Fantastique, un Jaloux, un Satyre,  
Un Critique, un Fâcheux, enfin un Campagnard,

Près de qui vos beaux jours courent bien du hazard.



# COMEDIE.

65

Il vous enfermera dans quelque chaumiere ;  
Car de ces Campagnards c'est assez la maniere.  
Souvent quand ils ont pris une Femme à Paris ,  
Mille soupçons jaloux occupent leurs esprits ;  
Ils pensent qu'en ce lieu tout est plein d'artifice ,

Que les Femmes y sont fécondes en malice ,  
Qu'elles ont cent détours pour tromper un  
Mari ,

Et que Monsieur l'Epoux n'est pas le plus cheri.

LUCRECE.

Laißons tous ces discours , voyons comment  
Ariste . . . .

FLORENCE.

L'Amour , sans qu'on y pense , au besoin nous  
assiste ;

Il fait naître souvent ce qu'on ne prévoit pas ,  
Et tire quelquefois les Amans d'embarras.

LUCRECE.

Mais si Geraсте aussi presse notre hymenée ,  
Et qu'Ariste . . . .

FLORENCE.

Esperons une autre destinée ;  
Le Ciel peut vous donner un sort moins rigou-  
reux.

Mais rentrons pour rêver aux moyens . . .

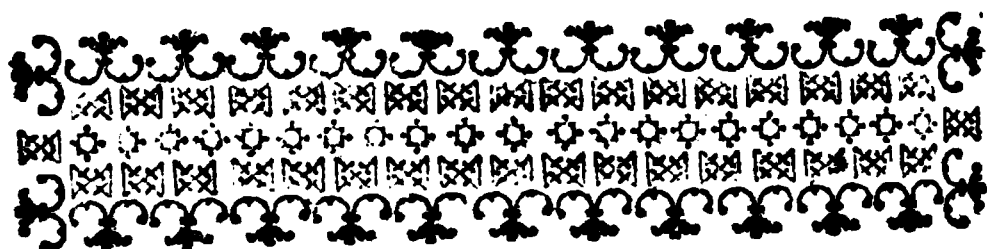
LUCRECE.

Je le veux.

*Fin du second Acte.*

*Tome I.*

*F*



## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

GERASTE, LICASTE.

GERASTE.



A , retourne à l'Auberge , & surtout qu'on attende

Cet homme qui, dis-tu, me cherche  
& me demande.

Mais di-lui de ma part , avec civilité ,  
Qu'exprès là pour le voir je m'étois transporté ;  
Que ne le trouvant point , & que las de l'attendre ,

Il peut te dire un mot de ce qu'il veut m'apprendre ;

Ou si de me parler il a démangeaison ,  
Tu pourras l'amener dedans cette maison.  
C'est où demeure Anselme.

LICASTE.

Ah ! j'aime ce Beupere ;  
Il a bien la façon de n'être point severe,  
D'être un vieillard aisé, de boire un petit coup,  
Et de ne point chez lui faire le loup-garou.

GERASTE.

C'est assez son humeur.

LICASTE.

La meilleure méthode  
Est de laisser , ma foi , chacun vivre à sa mode.  
Je veux boire avec lui , n'en dût-il coûter pot,  
Et trinquer tête à tête en tire-larigot.

GERASTE.

On ne fait pas ici comme en notre Province.

LICASTE.

En Bretagne un Valet boïroit avec un Prince,  
Et cela bien souvent sans se faire prier.

GERASTE.

Il est vrai , mais ici l'on est moins familier.  
Va donc vite au logis , j'apperçois mon Beu-  
pere ;

Mais n'en fors point sur-tout.

LICASTE.

Monlieur , laissez-moi faire.



## SCENE II.

ANSELME, GERASTE.

ANSELME.

**H**E-bien, avez-vous vû cet homme ?

GERASTE.

Non.

ANSELME.

D'où vient ?

GERASTE.

Il n'est point revenu. Mais Licaste revient ;  
Qu'est-ce ?



---

---

## SCENE III.

GERASTE, ANSELME,  
LICASTE.

LICASTE.

**S**I ce Monsieur ne me vouloit rien dire,  
Ni venir en ce lieu ?

GERASTE.

Di-lui qu'il peut m'écrire.

LICASTE.

Mais s'il n'écrivoit point ? Cela peut arriver.

GERASTE.

Tu diras qu'il m'attende, & je l'irai trouver.

LICASTE.

S'il ne veut point attendre ?

GERASTE.

Hé-bien, qu'il aille au diable.

LICASTE.

Bon, c'est assez, j'y cours.

ANSELME.

Il sera plus traitable.

Licaste, prend le soin de l'amener ici.

LICASTE.

J'y ferai mon pouvoir ; n'ayez aucun souci ;

70 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Je vais par mes raisons l'obliger à s'y rendre.

A N S E L M E.

En attendant qu'il vienne, allez chez moi l'attendre.

G E R A S T E.

J'y vais.

---

## SCENE IV.

A R I S T E , P H I L I P I N ,

A N S E L M E.

A R I S T E *bas.*

V Ois-tu bien l'homme ?

P H I L I P I N.

Oui , Monsieur , je le voi.

A R I S T E *haut.*

Cherche Anselme en ce lieu.

A N S E L M E *à Philipin.*

Que lui veux-tu ? C'est moi-

P H I L I P I N.

Bon : on veut lui parler.

A N S E L M E.

Et qui ?

# COMEDIE.

71

PHILIPIN.

Ce Gentilhomme.

ARISTE *saluant Anselme.*

Monsieur . . . .

ANSELME.

Que vous plaît-il ?

ARISTE.

Sçachez que l'on me nomme

Gerafte.

ANSELME.

Votre nom est ?

ARISTE.

Gerafte.

ANSELME.

Comment ?

ARISTE.

Gerafte.

ANSELME.

Gerafte !

ARISTE.

Oui, Gerafte.

ANSELME.

Affurément ?

ARISTE.

Affurément.

ANSELME.

Votre Oncle est ?

ARISTE.

Sbroct.

72. L'AM. QUI NE FL. POINT,

ANSELME.

Et d'où ?

ARISTE.

De Nante,

D'où j'arrive à present.

ANSELME.

La chose est surprenante !

Quoi ! votre nom seroit ?...

ARISTE.

Gerafte.

ANSELME.

Est-il bien sûr ?

ARISTE.

Oui, Gerafte est mon nom, votre Gendre futur.

ANSELME.

Plait-il ?

PHILIPIN.

Criez bien fort ; Monsieur est sourd ;  
sans doute.

ANSELME.

Hé ! je ne suis pas sourd, puisque je vous écoute.

PHILIPIN.

Oui-da, vous écoutez, mais vous n'entendez  
pas.

ANSELME.

Hem,

ARISTE.

Tai-toi.

PHILIPIN...



PHILIPIN.

Mais aussi , pourquoi tous ces débats ?  
Faut-il tant répéter, pour lui faire comprendre  
Que vous êtes Geraſte , ainſi ſon futur Gendre ,  
Et que votre Oncle eſt Sbroët ?

ARISTE *donne une lettre à*  
*Anſelme.*

Monſieur , il vous écrit ;  
Tenez.

ANSELME.

Voici de quoi m'embarrasser l'esprit;

ARISTE.

Lisez.

ANSELME , *après avoir lu*  
*bas.*

Cette lettre eſt toute ſemblable à l'autre.  
L'un de ces deux Meſſieurs eſt un malin apôtre ;  
Il eſt fourbe , trompeur , & me veut affronter.  
Ho, Florence ?

FLORENCE.

Monſieur ?

ANSELME.

Qu'on me faſſe apporter  
La lettre que tantôt j'ai donnée à ma Fille ;  
( *à part.* )

Rien n'y manque , & j'y vois juſques à l'apo-  
ſtille.

74 L'AM. QUI NE FL. POINT,

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

Nous avons, ce me semble, assez bien commencé.

ARISTE.

Oui, fort bien.

PHILIPIN.

Le bon-homme est fort embarrassé.

FLORENCE.

La voilà.

ANSELME.

C.a, voyons. Ah ! rien n'est si semblable ;  
Il faut, pour cette fourbe, être faussaire en diable.

Monsieur, pour m'expliquer avec vous sans façon,

Un autre en mon logis prend votre même nom,  
Ou vous prenez le sien.

ARISTE.

Vous me faites injure.

ANSELME.

L'autre en peut dire autant.

ARISTE.

Oui, mais fausseté pure,  
C'est un fourbe.

ANSELME.

Je vais l'amener devant vous,  
Mettez-vous à l'écart.

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

Monsieur, point de courroux ;

Car ....

ARISTE.

Tai-toi ; les voici.

---

---

## SCENE V.

ANSELME , GERASTE ,  
ARISTE , PHILIPIN.

GERASTE.

Q U'est-ce ?

ANSELME.

Etes-vous Geraste ?

GERASTE.

Oui.

ANSELME.

Le Neveu ? ...

GERASTE.

De Sbroët.

ANSELME.

Et le Fils ? ...

GERASTE.

De Kerguaste.

ANSELME.

Un autre , comme vous , se dit Geraste aussi,

G ij

76 L'AM. QUI NE FL. POINT,

GERASTE.

Qu'il le dise, s'il veut, j'en prends peu de souci.

ANSELMÉ.

Cependant un des deux fait une fourberie.

GERASTE.

Est-ce à dessein, bon-homme, ou bien par rail-  
lerie,

Que vous me demandez & ma race & mon  
nom ?

ANSELMÉ.

Non, ce n'est point un jeu ; je parle tout de bon.

GERASTE.

Vous voulez me donner ici d'un stratagème.

ANSELMÉ.

Je dis ce qu'il m'a dit, & le voici lui-même.

GERASTE à *Ariste*.

Quoi ! vous êtes Geraсте ?

ARISTE.

Oui, Monsieur, je le suis.

GERASTE.

Et moi, qui suis-je donc, Monsieur, à votre  
avis ?

Hé ?

ARISTE.

Je ne sçai.

GERASTE.

Non ?

ARISTE.

Non.

GERASTE.

Hé-bien, allez l'apprendre.

ARISTE.

Cela m'importe peu.

ANSELME.

Qui des deux est mon Gendre ?

Est-ce vous ? est-ce vous ?

GERASTE.

C'est Geraſte.

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Fort bien :

Mais qui de vous deux l'est ? Pour moi , je n'en ſçai rien.

GERASTE.

Vous ne le ſçavez pas ?

ANSELME.

Je l'ignore , ou je meure.

GERASTE.

Hé-bien , il vous en faut éclaircir tout-à-l'heure.

*(à Ariste.)*

Monsieur , expliquons-nous , & parlons tout de bon.

Vous nomme-t'on Geraſte ?

ARISTE.

Oui, Geraſte eſt mon nom ;

78 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Je suis Neveu de Sbroët , & Kerguaste est mon  
Pere.

GERASTE.

Mais encor, comme quoi cela se peut-il faire ?  
Votre Pere vit-il ?

ARISTE.

Pourquoi ? Non , il est mort.

PHILIPIN *bas à Ariste.*

Que d'âble sçavez-vous ? Vous vous hazardez  
fort.

ARISTE *bas.*

Oui , mais il faut répondre.

ANSELM E.

Hé , pour nous satisfaire ,  
Apprenez-nous encor le nom de votre Mere.

ARISTE.

Et croyez-vous par là me désorienter ?

ANSELM E.

Oh ! non.

PHILIPIN *à part.*

Non.

ARISTE.

Sur ce point je veux vous contenter.  
Son furnom est la Roche , & son nom propre  
Hortense.

PHILIPIN *bas à Ariste.*

De qui le tenez-vous ?

ARISTE *bas.*

Des lettres que Florence . . .

PHILIPIN *bas.*

J'entends, suffit.

ANSELME à Geraste.

Hé-bien ?

GERASTE à Ariste, après  
avoir un peu rêvé.

Quel est votre Parrain ?

ARISTE.

Il en faudroit ainsi nommer jusqu'à demain.

ANSELME.

Il a raison.

PHILIPIN *bas.*

Bon, bon.

GERASTE.

Vous arrivez de Nantes ?

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Ses réponses sont tout-à-fait convaincantes !

GERASTE.

Quoi ! bon-homme, déjà vous prenez son parti ?

ANSELME.

Non pas ; mais je vois bien qu'un de vous a  
menti.

GERASTE.

Ce n'est point moi.

ARISTE.

Ni moi.

ANSELME.

Soit. Mais dans cette cause

G. liij.

## 80 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Vous dites justement tous deux la même chose.  
Les Lettres, & le lieu, les noms, & les Parens,  
Causent mon embarras, & font vos differens.

GERASTE.

Comment, les Lettres ?

ANSELME *lui donnant les  
deux Lettres.*

Oui, tenez.

GERASTE *ouvrant celle  
d'Ariste.*

Voici la mienne.

ANSELME *regardant la  
Lettre.*

La vôtre ?

GERASTE.

Affurément.

ANSELME.

Point du tout, c'est la sienne.

GERASTE.

La sienne ?

ANSELME.

Oui, la sienne, oui, j'en suis fort assuré ;  
Et je la reconnois par le papier doré.

Mais voyez l'autre. Hé-bien ?

GERASTE.

Je n'y puis rien comprendre.

ANSELME.

Si vous vous méprenez, je puis bien me mé-  
prendre.



Jugez si j'ai sujet d'être dans l'embarras.

Entendez-vous ceci ?

GERASTE. *considérant les  
deux Lettres.*

Non, je ne l'entends pas,  
Je ne me vis jamais surpris de telle sorte.

ARISTE.

Mais à prendre mon nom, quel intérêt vous  
porte ?

Vous êtes quelque fourbe, ou bien de ces filoux  
Qui pour tromper les gens ...

GERASTE.

Monsieur, allons tout doux;  
Car ....

ARISTE.

Plait-il ?

GERASTE.

Rien ; le temps.

ARISTE.

Quoi ?

ANSELME.

Messieurs, sans colere,  
Un peu de tems pourra débrouïller ce mystere,  
Et rendre aux yeux de tous l'un des deux con-  
fondus.

GERASTE.

Oui, mais pour l'imposteur il faut qu'il soit  
pendu.

82 L'AM. QUINE FL. POINT,

ARISTE.

J'en demeure d'accord.

PHILIPIN.

Ah! trêve de potence,  
Monsieur, au moins, car . . .

ARISTE.

Paix.

ANSELME *appellant sa Fille  
& sa Servante.*

Ho, Lucrece & Florence,  
Venez.

---

---

## SCENE VI.

LUCRECE, FLORENCE,  
ANSELME, ARISTE,  
GERASTE, PHILIPIN.

LUCRECE.

**Q**ue vous plaît-il ?

ANSELME.

Ma Fille, croirez-vous  
Que j'aye trop d'un Gendre, & vous trop d'un  
Epoux ?

Vous les donner tous deux, j'y vois peu d'ap-  
parence.

*Anselme parle bas à Lucrece.*

PHILIPIN *à part.*

Elle en pourroit par-là faire la difference ,  
Et sçavoir qui des deux seroit mieux à son point.

LUCRECE *riottant.*

Vous vous raillez de nous.

ANSELME.

Non, je ne raille point ;

Ce Monsieur que tu vois , se dit aussi Geraсте.

LUCRECE.

Ah! c'en est trop de deux; encore pour un, baste.

ANSELME.

Lequel , à ton avis , choisirois-tu des deux ?

LUCRECE.

Celui que vous voudrez, est celui que je veux.

J'en'ai point à choisir où vous êtes , mon Pere ;

Celui qui vous plaira , sera sûr de me plaire.

ARISTE.

Mais de ces deux Messieurs , Geraсте seul me  
plaît.

LUCRECE.

Et moi, pour l'autre aussi je sens peu d'interêt.

ANSELME.

Messieurs , vous voyez bien que je n'ai qu'une  
Fille ,

Que je ne puis donner qu'un Gendre à ma fa-  
mille.

Otez-moi de souci , car tous vos differends

84 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Pourront être éclaircis avant qu'il soit long-  
tems.

GERASTE.

Je suis Geraſte.

ARISTE.

Et moi, c'eſt ainſi qu'on me nomme.

ANSELME.

Moi, je crois qu'un de vous eſt un très-mé-  
chant homme ;

Car il n'eſt qu'un Geraſte.

ARISTE.

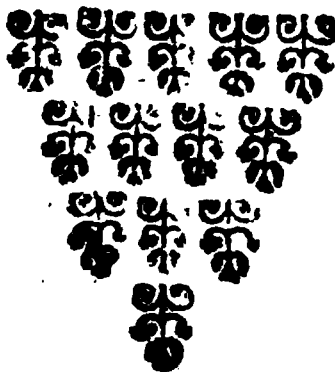
Oui, c'eſt la vérité.

GERASTE.

Il eſt vrai.

ANSELME.

Maugrébleu de la duplicité.



## SCENE VII.

KERLONTE, LICASTE,  
ANSELME, GERASTE,  
ARISTE, LUCRECE,  
FLORENCE, PHILIPIN.

LICASTE à Kerlonte.

**M**onsieur, voici mon Maître & Monsieur  
son Beaupere.

KERLONTE à Anselme, après  
avoir salué négligemment.

Monsieur, en peu de mots, une importante  
affaire

Me fait venir ici.

ANSELME.

Pour l'apprendre de vous,  
Dois-je dans ce moment les faire éloigner tous?

KERLONTE.

Il n'en est pas besoin. Pour vous ôter de peine,  
Sçachez auparavant que Geraste m'amene,  
Que j'arrive de Nante, & qu'enfin aujourd'hui  
Je prétends me couper la gorge avecque lui.

## 86 L'AM. QUI NE FL. POINT,

ANSELME.

Hé par quelle raison ?

KERLONTE.

Je m'en vais vous l'apprendre ;  
Car exprès en ce lieu j'ai pris soin de me rendre,  
Pour vous parler, Monsieur, comme un homme  
d'honneur.

Apprenez que Geraсте est un franc suborneur.

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

• Tout est perdu , Monsieur.

ANSELME.

Hé ! Monsieur , sans offense ;  
Car ...

KERLONTE.

Je veux devant tous le dire en sa présence ;  
Oui , je le dis encor , c'est un franc suborneur.

ANSELME.

Mais la raison ?

KERLONTE.

Sçachez qu'il a trompé ma Sœur ;  
Que sous l'appas trompeur d'un flatteur ma-  
riage ,

Il en a des enfans. En faut-il davantage  
Pour montrer qu'il est fourbe ?

ANSELME.

Ah ! non ; cela suffit ,  
Au moins si l'on en veut croire votre récit.

Mais , Monsieur , là-dessus c'est à lui de répondre.

KERLONTE.

Sur ce chapitre-là j'ai de quoi le confondre ;  
Qu'il parle.

ANSELME *à tous deux.*

Là , parlez.

KERLONTE.

Que peut-il m'objecter.

PHILIPIN , *bas à Ariste.*

Répondez donc , Monsieur.

ARISTE *bas.*

Non , je veux écouter.

ANSELME.

Quoi ! sans rien repliquer , souffrir qu'on vous opprime ?

KERLONTE.

Vous voyez, son silence est l'aveu de son crime !  
Il ne répondra point , il est trop interdit ,  
Et ce silence enfin prouve ce que j'ai dit.

ANSELME.

Ce que vous nous contez est une étrange affaire ;  
Mais , Monsieur , aidez-nous à percer un mystère.

Vous êtes de Nantes ?

KERLONTE.

Oui.

ANSELME.

Sbrôct vous est-il connu ?

**88 L'AM. QUI NE FL. POINT,  
KERLONTE.**

Oui.

**A N S E L M E.**

Geraſte auſſi ?

**K E R L O N T E.**

Non , je ne l'ai jamais vû  
Qu'à preſent.

**A N S E L M E.**

Cependant vous faites une hiſtoire  
Qui le regarde fort. Et comment donc la  
croire ?

**K E R L O N T E.**

Ne prenez point ceci pour un conte rêvé.  
Œachez, depuis ſix jours qu'à Nantes j'arrivai  
D'un voyage ſur mer de plus de vingt années.  
Après avoir bravé diverſes deſtinées,  
Couru bien des perils , & ſouffert bien des  
maux ,

Je revenois chez moi pour prendre du repos :  
En arrivant , je ſçus cette triſte nouvelle.  
Ce qui me la rendit encore plus cruelle ,  
Et qui fit tout mon mal , ce fut lorsque j'appris  
Que Geraſte pouvoit être près de Paris ,  
Qu'il y venoit expreſ épouſer votre Fille.  
Lors ne pouvant ſouffrir ce tort à ma Famille ;  
Je pris la poſte après m'être informé de tout ,  
Et ſuis ici venu pour le pouſſer à bout.

**A N S E L M E.**



ANSELME.

Ce que vous nous contez est assez vrai-semblable ,

Soit qu'il soit faux , ou vrai.

KERLONTE.

Ce n'est point une fable.

ANSELME à tous deux ,

*l'un après l'autre.*

Or sus, Monsieur Geraсте, & vous Geraсте aussi,

Vous pouvez là-dessus nous ôter de souci ;

Il nous faut maintenant expliquer face à face.

KERLONTE.

Quoi ! deux Gerastes ?

ANSELME.

Oui , c'est ce qui m'embarrasse.

Vous cherchez un Geraсте , & vous en trouvez deux.

Pour moi , ce que j'y trouve encor de plus fâcheux ,

Est que tous leurs discours ont tant de vraisemblance ,

Que je ne sçai pour qui montrer plus de croyance.

KERLONTE.

Il faut s'en éclaircir.

ANSELME *parlant à eux.*

Quoi ! vous êtes muets ?

Soutenez pour le moins ici vos intérêts ;

90 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Répondez à Monsieur.

GERASTE.

C'est un pur stratagème,  
Que tout ce qu'il vous conte.

ANSELME.

Et vous ?

ARISTE.

J'en dis de même :  
Tout ce qu'a dit Monsieur , n'est qu'un conte  
inventé.

KERLONTE.

Et moi, je vous soutiens que c'est la vérité.  
Lorsque je connoîtrai le traître qui m'amene ;  
Nous verrons s'il voudra mettre fin à ma peine ;  
Ou s'il veut soutenir sa noire trahison ,  
Je sçaurai le forcer à m'en faire raison.

ANSELME.

Vous aurez, comme nous, un peu de patience.

KERLONTE.

Je ne dois point en l'air hazarder ma ven-  
geance.

Je veux apprendre au vrai lequel est l'impos-  
teur ,

Afin qu'en sûreté je venge mon honneur.

J'en veux au vrai Geraсте.

ANSELME.

Et moi, j'en veux à l'autre.

# COMEDIE.

91

PHILIPIN *bas.*

Monsieur , songez à vous , cette affaire est la  
vôtre.

KERLONTE , *après avoir  
parlé bas à Anselme.*

Adieu. Pour le connoître , appliquez tous vos  
soins ;

Et moi , de mon côté , je n'en ferai pas moins.

ANSELME à Kerlonte , *qui  
s'en va.*

Le tems nous en pourra donner quelque lu-  
miere.

---

---

## SCENE VIII.

ANSELME , LUCRECE ,  
FLORENCE , GERASTE ,  
ARISTE , LICASTE ,  
PHILIPIN.

PHILIPIN , *bas à Ariste.*

**J**E vous vois engagé dans une étrange af-  
faire.

ARISTE.

J'en sçaurai bien sortir.

H ij

## 92. L'AM. QUI NE FL. POINT,

ANSELME à tous deux.

C.a. par'ons franchement.

Ce que cet homme a dit , a bien du fondement ;  
Par vos Lettres j'y vois beaucoup de certitude.

( Il lit : )

*-Je ne puis vous exprimer la joie que je ressens  
de cette alliance. Il y a deux raisons qui m'y  
obligent : La première est notre ancienne amitié ;  
& la seconde est , que mon Neveu avoit ici quel-  
ques engagements dont je n'étois pas fort content.*

ANSELME continué.

Hé ?

GERASTE.

Cela ne me cause aucune inquiétude.

ARISTE.

Pour moi , je ne crains rien : le tems vous l'ap-  
prendra.

ANSELME,

Nous verrons à la fin comment la chose ira ;  
Cependant l'un de vous me fait une imposture.

GERASTE.

Pour moi , je suis Geraste , & je vous en assure.  
Il suffit.

ARISTE.

Je soutiens que ce nom est à moi ,  
Et que rien n'est plus vrai.

LICASTE à Geraste.

Qu'est-ce donc que je voi,

Monfieur ?

GERASTE.

N'entens-tu pas ? Monfieur fe dit Gerafte.

LICASTE.

Et Monfieur fon Valet ?

GERASTE.

Il faut qu'il foit Licaste.

LICASTE.

Il a morbleu menti ; Licaste c'eft mon nom ,  
Et qui me le prendroit , feroit un franc larron.

ANSELM E.

Meflieurs , en attendant que le tout s'éclair-  
ciffe ,

Et que nous connoiffions d'où provient l'artij-  
fice ,

Vous pouvez au logis venir avec douceur ,

C'eft au Neveu de Sbroët que je fais cet hon-  
neur ,

C'eft à Gerafte enfin ; mais ne pouvant com-  
prendre

Qui de vous eft le fourbe , & vient pour me  
surprendre ,

Je vous donne à tous deux la même liberté ,  
Pourvû qu'on ne s'emporte à nulle extrémité.

GERASTE.

Par là je me ferois un trop grand préjudice ,  
Et le tems feul , Monfieur , doit me rendre  
juftice.

## 94 L'AM. QUI NE FL. POINT,

A R I S T E.

Et le tems seul auffi fera voir clairement,  
Qui de nous deux encor mérite un châtiment.

A N S E L M E.

Vous pourrez donc venir chez moi l'un après  
l'autre ;

Je recherche en cela mon repos & le vôtre.  
Je devrois du logis vous éloigner tous deux ,  
Mais Geraſte mérite un deſtin moins fâcheux ;  
Il eſt Neveu de Sbroët, & doit être mon Gendre.  
Je vous reçois tous deux , de peur de me mé-  
prendre.

En faveur de Geraſte & de Sbroët mon ami,  
Je devrois pour ces noms ne rien faire à demi ;  
Mais j'agis autrement , faute de le connoître :  
Je n'en demande qu'un , vous voulez tous deux  
l'être.

Ainſi donc trouvez bon en cette extrémité ,  
Que j'obſerve du moins quelque formalité.

A R I S T E.

Votre façon d'agir n'eſt que trop raifonnable.

G E R A S T E.

Pour ne pas l'approuver, je ſuis trop équitable.

A N S E L M E.

Mais ſur-tout entre vous aucun emportement ;  
Sinon . . . .

G E R A S T E.

De mon côté , n'en craignez riennent.

# COMEDIE.

93

ARISTE.

Moi, je ferai toujours ce que Monsieur m'impose.

ANSELME.

Fort bien. Pour faire aussi par ordre chaque chose, (à Ariste.)

Venez vous reposer quelque moment chez nous.

ARISTE *prenant Lucrece.*

Je le veux.

ANSELME à Gerasse, lui  
*touchant dans la main.*

Serviteur, une autre fois pour vous  
J'en sçaurai bien user.

---

---

## SCENE IX.

LICASTE, PHILIPIN.

LICASTE *tirant Philipin  
qui veut entrer chez Anselme.*

Q Uoi! ton Maître est Gerasse?

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Ton nom?

# 96 L'AM. QU'NE FL POINT,

PHILIPIN.

Et pourquoi ?

LICASTE.

C'est que je suis Licaſte.

PHILIPIN.

Hé-bien, Licaſte ſoit, j'en demeure d'accord,  
Laiſſe mon Maître là, ſans t'emporter ſi fort.

LICASTE.

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on le nomme Geraſte.

PHILIPIN.

Et moi je ſouffre bien qu'on te nomme Licaſte ?

LICASTE.

Oui mais c'eſt malgré toi.

PHILIPIN.

Malgré-moi ? je t'en pons.

LICASTE.

Et je t'en pons auſſi.

PHILIPIN.

Je ſouffre peu d'affrons

Sans me venger. Tai-toi.

LICASTE.

Peſte ! Il a l'humeur prompte.

Moi, je ne puis ſouffrir qu'ainſi l'on nous af-  
fronte.

PHILIPIN.

Hé qui t'affronte ? Di.

Voyez ! ton Maître & toi.

Vois-tu ? ce procédé n'eſt pas fort bon, ma foi ;

Et



Et l'on peut à la fin , par cette manigance ,  
S'attirer mille coups , ou bien une potence.

PHILIPIN.

Aux fourbes comme toi, cela ne peut manquer.

LICASTE.

Moi, fourbe.

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Là-deffus, pour nous mieux expliquer  
Qui connois-tu dans Nante ?

PHILIPIN.

Hé... J'y connois du monde.

LICASTE.

Et quel monde? Voyons, il faut que je le sonde;  
Là, nomme donc les gens.

PHILIPIN.

Mais toi, qui connois-tu ?

LICASTE.

De le dire avant toi, je ne suis pas tenu.

PHILIPIN.

Ni moi.

LICASTE.

Ni moi, morbleu.

PHILIPIN.

Bien donc, disons-le ensemble.

LICASTE.

Tu te railles de moi.

98 L'AM. QUINE FL. POINT,

PHILIPIN.

Point du tout.

LICASTE.

Il me semble

Que de parler ainsi , c'est vouloir me railler.

PHILIPIN.

Les gens faits comme toi, ne font que babiller.

Possible que jamais tu n'as entré dans Nante.

LICASTE.

Moi ?

PHILIPIN.

Toi.

LICASTE.

Mon Pere....

PHILIPIN.

Bon!

LICASTE.

Ma Mere....

PHILIPIN.

Zest.

LICASTE.

Ma Tante,

Mon Oncle Jean, ma Sœur, mon Parrain...

PHILIPIN.

Que de noms?

LICASTE.

Mon Frere...

PHILIPIN.

Encor ?

# COMEDIE.

99

L I C A S T E.

Morbleu , si plus tu m'interroms  
Je pourrois à la fin te donner sur la moufle.

P H I L I P I N.

A moi ?

L I C A S T E.

Pourquoi nom ? hem !

P H I L I P I N.

Ah ! tu me . . .

L I C A S T E.

Quoi ?

P H I L I P I N.

Maroufle !

Tt te ferras frotter , tu fais trop l'entendu.

L I C A S T E.

Morbleu , si le duel n'étoit point deffendu ,  
Tu verrois de quel air . . . .

P H I L I P I N.

Que verrois-je ? Ah ! jarnie !  
Je t'en coulerois là , mais fans cérémonie.

*Il porte une botte à Licaste.*

L I C A S T E.

Ouf , la peste de toi ! Tu m'as estropié.

P H I L I P I N.

Allons vite , qu'on gile , & que l'on gagne au pié :

L I C A S T E.

Si je pouvois un jour te tenir en Bretagne ,  
Ou bien hors de Paris . . .

ROZ L'AM. QUI NE FL. POINT,

A R I S T E.

Il est juste ; & pour moi, j'en ſçaurai bien uſer,  
Et puis la verité fera voir le fauxſaire.  
Sans adieu.

A N S E L M E.

Soit, le tems nous tirera d'affaire.

---

## SCENE II.

A N S E L M E *ſeul*,

**J**E ſuis ſeul à preſent; çà raiſonnons ici,  
Et cherchons ce qui peut me tirer de ſouci.  
Un de ces deux Meſſieurs me croyant Hape-  
lourde,

Me vient impunément débiter une bourde,  
Me dit qu'il eſt Geraſte, & le prouve à tel  
point,

Qu'on ne voit pas par où douter qu'il ne l'eſt  
point.

D'ailleurs un homme vient me conter une hiſ-  
toire

Qui paroît véritable, & que j'ai peine à croire,  
Me jure que Geraſte eſt un franc ſuborneur,  
Qu'il a ſans contredit, des enfans de ſa Sœur;

Et cependant tous deux , sans avoir nulle  
honte ,

Soutiennent devant lui que cela n'est qu'un  
conte.

Cet homme toutefois répond en effronté ,  
Que tout ce qu'il a dit est une vérité :

Que quand il connoitra celui qui l'inquiète ,  
Il lui fera bien voir de quel air il se traite.

Que diable présumer en ce fâcheux état ?

Dans ce fait ambigu , mon jugement s'abbat.

Si cet homme a dit vrai , Geraſte est un perfide

L'autre est un fourbe , ainsi pour nous rien n'est  
solide.

Mais si cet homme étoit par le fourbe porté ,

Pour nous dire du vrai ce qui n'a point été

Quel est ce faux Geraſte , & que pretend-il  
faire ?

Si ma Fille avoit part dans tout ce beau myſ-  
tere ?

Non , son cœur est trop bon . pour s'être dé-  
menti ;

Et puis d'ailleurs Geraſte est un trop bon parti.

Si je le connoſſois , sans tarder davantage ,

Je pourrois soudement faire ce mariage ;

Et l'hymen achevé , je laisserois au tems

A remettre l'esprit de tous les mécontents.

Il me faut là-dessus consulter mon Beaufrere.

Mais son raisonnement ne me satisfait guere ,

104 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Son esprit turbulent est mal propre au conseil,  
Et pour en bien parler , on voit peu son pareil.  
Mais que vois-je ? c'est lui que le hazard m'a-  
meine.

De vous aller chercher vous m'épargnez la  
peine.

---

## SCENE III.

F L O R A M E , A N S E L M E .

F L O R A M E .

**Q**ue voulez-vous de moi ?

A N S E L M E .

J'ai bien à vous conter ;

Au moins préparez-vous à me bien écouter,  
Car la chose . . . .

F L O R A M E .

Ah ! j'ai hâte ; une affaire me presse.

A N S E L M E .

Ce que je vous dirai regarde votre Nièce.

F L O R A M E *grondant*.

Son honneur . . .

A N S E L M E .

Son honneur s'est fort bien conservé.  
Je vous ai tantôt dit que Geraсте arrivé

Prétendoit dès demain l'épouser sans remise.

F L O R A M E.

Hé-bien, à vos desirs est-elle pas soumise ?

A N S E L M E.

Oui ; mais un autre aussi qui prend le même  
nom , . . .

Est venu s'opposer à notre intention.

F L O R A M E.

Un second Geraсте ?

A N S E L M E.

Oui.

F L O R A M E.

Mais d'où vient-il ?

A N S E L M E.

De Nante ,

A ce qu'il dit.

F L O R A M E.

Parbleu , la chose est étonnante !

A N S E L M E.

Un autre homme d'ailleurs causé un autre em-  
barras.

Il vient chercher Geraсте, & ne le connoît pas ;  
Nous dit que ce Geraсте est un perfide , un  
traître ,

Et qu'au même moment qu'il le pourra con-  
noître ,

Il sçaura le forcer à lui rendre l'honneur ;

Bref , il dit hautement qu'il a trompé sa Sœur.

106 L'AM. QUI NE FL. POINT,

F L O R A M E.

Il vient ?

A N S E L M E.

De Nante aussi.

F L O R A M E.

Bon , j'entends ; autre pièce !  
Mais que dit là-dessus Madame notre Nièce ?

A N S E L M E.

Rien ; elle voit cela d'un œil indifférent.

F L O R A M E.

Tant pis.

A N S E L M E.

Pourquoi ?

F L O R A M E.

Pour rien. Seriez-vous bien garant  
Qu'elle n'eût point de part à cette fourberie ?

A N S E L M E.

Ah ! vous lui faites tort , & . . .

F L O R A M E.

Tout doux , je vous prie.  
Votre Fille pourtant est un esprit malin ,  
Qui sans trop s'é mouvoir , tend toujours à sa fin.

A N S E L M E.

Ma Fille assurément n'est pas une stupide ;  
Mais dans son procédé je la trouve candide ,  
Et jamais son esprit n'a panché vers le mal.

F L O R A M E.

Pour gâter un enfant , vous n'avez point d'égal ;



Car si l'on vous en croit, elle est toute accomplie.

Ne peut-on là-dessus guérir votre folie ,  
Et remettre en son point votre esprit déréglé ?  
Avouëz que le sang vous a trop aveuglé.

A N S E L M E.

Mais quel aveuglement ai-je tant pour ma  
Fille ?

F L O R A M E.

Vous lui prônez qu'elle est l'honneur de sa Famille :

Vous souffrez qu'elle jase avec les Gens de Cour ;

C'est-là que l'on apprend le tour & le détour,  
Que l'on sçait employer les fourbes & les ruses,  
Que l'on trouve au besoin sur le champ des excuses ,

Que l'homme le plus fin est quelquefois duppé ,  
Et que qui trompe mieux , se voit souvent trompé.

C'est possible de-là que, sans aucun scrupule ,  
Un soupirant vous fait avaler la pillule ,  
Que votre bonne Fille aide à vous abuser.

A N S E L M E.

Là, n'avez-vous plus rien contr'elle à dégoïser ?

F L O R A M E.

Vous l'avez élevée en Fille non commune ;  
Et sans considerer quelle étoit sa fortune ,

108 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Elle a pris le grand air , & le porte fort haut.

A N S E L M E.

Tant mieux , j'en suis ravi ; ce n'est pas un défaut ,

Qu'une Fille ait le cœur placé de bonne sorte.

F L O R A M E.

Non ; mais la vanité quelquefois nous emporte,  
L'ambition après cause un étrange effet.

A N S E L M E.

Ma Fille est raisonnable, & sçait ce qu'elle fait.

F L O R A M E.

De vous guérir l'esprit , il est fort difficile ;  
Mais cependant tâchez d'être un peu moins facile.

Je veux croire avec vous qu'elle a de la raison ,  
Mais tout ce qu'elle fait n'est pas trop de saison.  
Ne manquer en Esté, ni Cours, ni promenade,  
Durant tout un Hyver courir la Mascarade ,  
Passer la nuit au Bal avec mille Galans  
Qui pour corrompre un cœur ont les plus beaux talens ;

Voilà le bel emploi qui sans cesse l'occupe ,  
Et vous, durant ce tems, vous en êtes la duppe :  
L'un admire , en raillant , votre trop de bonté ,  
Et l'autre blâme aussi votre facilité.

Sont-ce là les effets d'une sage conduite ?

A N S E L M E.

Quant à moi, je n'en crains nulle fâcheuse suite.

Je laisse là-dessus dire & faire les gens.

F L O R A M E.

Mais un tel procédé choque un peu le bon sens.

A N S E L M E.

Si ma façon d'agir vous semble fort blâmable ;  
La vôtre , mon Beaufrere , est bien plus con-  
damnable.

Comment en usez-vous avecque votre Fils ?

F L O R A M E.

J'en use prudemment.

A N S E L M E.

Non pas , à mon avis.

F L O R A M E.

Voyons donc là-dessus quelle est votre pensée.

A N S E L M E.

Non , non , vous avez hâte.

F L O R A M E.

Hé point , l'heure est passée.

A N S E L M E.

Votre Fils à vos soins n'est pas trop obligé ;  
Car enfin de tout tems vous l'avez négligé ,  
Vous l'avez élevé comme un vrai milerable.  
Un enfant à son Pere est bien peu redevable ,  
Quand il l'a pû laisser sans éducation ?

F L O R A M E.

Je n'attends pas ici votre approbation :

Mais puisqu'à ce reproche il faut que je ré-  
ponde ,

**110 L'AM. QUI NE FL. POINT,**

Ne comptez-vous pour rien de l'avoir mis au monde ?

A votre avis, mon Frere, est-il un plus grand bien ?

**A N S E L M E.**

Pour un Pere , à mon sens , cela n'est presque rien.

Qu'est-ce pour les enfans , de les avoir fait naître ,

Sans l'éducation qu'on ajoute à leur être ?

C'est par là qu'un vrai Pere exprime au naturel

Les tendres sentimens de l'amour paternel.

Qu'avons-nous donc tant fait en leur donnant la vie ?

En avions-nous alors le dessein , ou l'envie ?

Vouloir le soutenir , c'est se venter en vain ;

C'est un coup du hazard, qui se fait sans dessein.

Notre seul intérêt au plaisir nous excite ,

Sans en considérer les effets , ni la suite ;

Et les enfans ainsi , lorsqu'ils viennent au jour ,

Doivent plus au hazard qu'aux soins de notre amour :

Mais l'éducation qu'on joint à leur naissance ,

Les oblige sans cesse à la reconnoissance ;

Beaucoup mieux que le sang elle sait émouvoir ,

Et forcer la nature à faire son devoir.

**F L O R A M E.**

La nature & le sang , selon votre maxime ,

Ne méritent de tous qu'une legere estime ?

# COMEDIE.

111

ANSELME.

Point, j'ai beaucoup pour eux de vénération ;  
Mais j'en ai plus encor pour l'éducation ,  
Et je tiens pour certain que bonne nourriture  
Souvent , comme l'on dit , surpasse la nature.

FLORAME.

Un proverbe au besoin . . . .

ANSELME.

Et de plus bien placé :

Mais parlons du présent , & laissons le passé.  
Peut-on avec raison faire ce que vous faites ?  
Laisser un Fils sans Charge , étant ce que vous  
êtes ?

Posséder de grands biens , & n'avoir qu'un enfant ,

Et le voir tous les jours croupir dans le néant ?  
Empêcher qu'il ne voye aucune compagnie ,  
N'écouter là-dessus rien que votre manie ?  
Pensez-vous qu'en secret il ne murmure pas ?  
Qu'il n'ait point souhaité cent fois votre trépas ?

FLORAME.

Pourquoi le souhaiter ?

ANSELME.

Pour se voir en puissance  
De faire dans le monde une honnête dépense ,  
D'imiter ses pareils.

FLORAME.

Qu'il attende , s'il veut :

# 112 L'AM. QUI NE FL. POINT

ANSELME.,

On doit pour ses enfans faire ce que l'on peut.  
Fuyons l'occasion de forcer la jeunesse  
A pester chaque jour contre notre vieillesse ;  
A demander au Ciel la fin de notre sort ,  
Et lui faire des vœux pour hâter notre mort.  
Prévenons de bonne heure une chose si dure ;  
Otons à nos enfans ce sujet de murmure ;  
Faisons, sans trop tarder, leur joie & leur bonheur ,  
Et par-là forçons-les à nous porter honneur.  
Des biens que nous avons hérités de nos Peres ;  
Nous n'en sommes quasi que les dépositaires ;  
Nous devons les transmettre à nos posterités ,  
Et travailler encor pour leurs prosperités.  
C'est ainsi que l'on est un véritable Pere ,  
C'est par-là qu'un enfant nous'aime & nous révere ;  
Ce sont les sentimens que l'homme doit avoir ;  
Et qui ne les a pas, ne fait point son devoir.  
Possible qu'on verra votre Fils dans un âge  
Devenir libertin lorsqu'on doit être sage ,  
Et faire . . . .

FLORAME.

Pour trancher vos propos superflus ,  
Il aura tout mon bien , quand je ne serai plus.  
Qu'il le gouverne alors , & qu'il s'en divertisse.

ANSELME.

ANSELME.

Quoi ! vous pourrez souffrir qu'alors il en  
jouisse ?

Point ; il faut enterrer votre bien avec vous.

FLORAME *se mettant en  
colere.*

C'est donc pour me railler . . . .

ANSELME.

Vous entrez en courroux ,  
Et votre ame pour rien est de fureur saisie !

FLORAME.

Gouvernez votre Fille à votre fantaisie.  
J'agis comme il me plaît , & je le veux ainsi ;  
Du reste , serviteur , j'en prends peu de souci.

ANSELME.

Adieu donc.

FLORAME *s'en allant.*

Adieu donc.

ANSELME *seul.*

Qu'il a l'humeur étrange !  
Si vous ne l'approuvez , quand vous seriez un  
Ange ,  
Vous êtes à son sens un homme sans esprit ,  
Et rien n'égale enfin ce qu'il fait , ce qu'il dit.  
Mais rentrons.



## SCENE IV.

ANSELME, LUCRECE,  
FLORENCE.

ANSELME *rencontrant Lu-*

**O**U vas-tu ? *- crece.*

LUCRECE.

Je vais rendre visite

A mon Oncle.

ANSELME.

A quoi bon ? tout-à-l'heure il me quitte.

LUCRECE.

A present ?

ANSELME.

A present.

LUCRECE.

Je ne le sçavois pas.

ANSELME.

Je voulois son avis dessus notre embarras.

J'en ai fait le récit ; mais d'un ton plein de bile

Il m'a dît brusquement que j'étois trop facile ;

Que c'en étoit l'effet , & que ma Fille enfin

Avoit , pour me dupper , l'esprit assez malin ;



COMEDIE. 115

Que sans doute elle avoit quelque part au mystere.

LUCRECE.

Quoi ! mon Oncle me croit . . .

ANSELME.

Tout doux, & sans colere.

FLORENCE.

Votre Oncle, de malice ose vous soupçonner ?

Ah ! que n'étois-je là pour l'otir raisonner !

Je l'aurois entrepris.

ANSELME.

Il n'est pas raisonnable.

FLORENCE.

Quand on est ce qu'il est, on n'est pas supportable.

Il a l'esprit méchant, mal fait, capricieux ?

Et le temperament chagrin & bilieux ;

Il est peu de momens qu'il ne soit en furie ;

Il gronde sans sujet, & sans raison il crie.

C'est un homme en un mot qui fatigue les gens,

Qui souvent fait divorce avecque le bon sens ;

Un bourru, qui ne veut jamais qu'on le réprime,

Qui de ses sentimens veut faire une maxime ;

Un fâcheux, qui toujours trouve à redire à

tout,

Et qui met de chacun la patience à bout.

Ses inégalités vont jusques à l'extrême,

Jamais on ne le voit d'accord avec lui-même ;

116 L'AM. QUI NE EL. POINT,

Il veut & ne veut pas , enfin incessamment  
Il est persécuté de son temperament.

A N S E L M E.

C'est assez son portrait.

F L O R E N C E.

De plus il est avare . . . .

L U C R E C E.

Tai-toi. L'on sçait qu'en tout il est assez bizarre ;  
Mais c'est toujours mon Oncle, il le faut excuser,  
Et nous ne devons point nous en formaliser.

F L O R E N C E.

Quoi ! vouloir l'épargner alors qu'il vous of-  
fense ?

L U C R E C E.

Tu sçais qu'à tort souvent l'on blâme l'inno-  
cence.

A N S E L M E.

Ne t'inquiète point , laisse agir son esprit ;  
Je te connois à fond , & cela me suffit.

L U C R E C E.

Il est pourtant fâcheux de voir qu'on me soup-  
çonne

A tort & sans raison.

A N S E L M E.

Va , que rien ne t'étonne ;  
J'ai sçu prendre le soin de te justifier.

L U C R E C E.

Qui me connoîtroit moins, pourroit s'en défier,

ANSELME.

Il le faut laisser là.

FLORENCE.

C'est bien dit ; qu'il se grate.

A mal parler des gens il s'ébaudit la rate.  
Sur sa vieille Servante il falloit le bourer,  
Et sur Monsieur son Fils chapitrer, déchirer ;  
Pour se venger de lui, c'est un champ assez vaste.

ANSELME.

Di-moi , lequel des deux crois-tu le vrai Geraste ?

LUCRECE.

Je ne sçai.

ANSELME.

Mais encor , di-nous ton sentiment.

LUCRECE.

Je ne puis sur aucun porter mon jugement ;  
Plus ma raison le cherche , & plus elle s'of-  
fusque.

FLORENCE.

Pour moi , sans balancer , je serois pour le  
brusque ;

Car la Lettre , en un mot , le peint de cette  
humeur ,

Et l'autre, à mon avis, montre trop de douceur.

ANSELME.

Il est vrai ; mais d'abord on peut bien se con-  
traindre ,

Nous cacher ses défauts , & pour quelque tems  
seindre.

**118 L'AM. QUI NE FL. POINT,**

Le vrai ne peut-il pas se déguiser un peu ?

Le faux , prendre un autre air pour mieux  
couvrir son jeu ?

Rien ne m'a tant surpris dans cette conjoncture,  
Que ces Lettres qui sont d'une même écriture ,  
Et qui d'ailleurs aussi se ressemblent en tout.

**F L O R E N C E .**

Il faut bien de l'esprit pour en venir à bout.

Mais ne seroient-ils point tous deux d'intelli-  
gence ?

De ces Lettres, ma foi, la grande ressemblance ,  
Entre ces beaux Messieurs marque un jeu con-  
certé.

**L U C R E C E .**

Ces Lettres nous font voir un soin trop affecté.

**F L O R E N C E .**

Aucun d'eux n'est Geraсте, ou je suis fort trom-  
pée ;

Ce sont gens qui voudroient nous prendre à la  
pipée ,

Qui pour quelque dessein ont inventé ce jeu.

Non , Sbro& n'y trempe en rien , ni Monsieur  
son Neveu ;

Je le crois tout de bon.

**L U C R E C E .**

Je le croirois de même.

**F L O R E N C E .**

Je voudrois de bon cœur qu'il en vint un troi-  
sième ,

Qui fût le vrai Geraſte.

ANSELME.

Ah ! qu'il n'en vienne plus.

FLORENCE.

Que ces Meſſieurs alors ſe trouveroient camus.

ANSELME.

Cela nous cauſeroit une nouvelle peine.

FLORENCE.

Plût à Dieu qu'il en vînt juſques à la douzaine,

Nous nous divertirions . . . .

ANSELME.

Nous en ſçavons aſſez ,

Nous ne ſommes de deux que trop embarrasſez ;

Mais il faut avant peu , que notre embarras  
ceſſe.

Je veux de mes amis ſolliciter l'adreſſe ,

Pour trouver quelque jour en cette obſcurité.

Je reviendrai dans peu.

---

## SCENE V.

LUCRECE, FLORENCE.

LUCRECE.

**F**lorence , en verité

Je me trouve à ce coup aſſez embarrasſée.

# 120 L'AM. QUINE FL. POINT,

FLORENCE.

L'Amour vous fournira quelque bonne pensée ;  
Il doit seul aujourd'hui régler votre destin :  
La chose est commencée , il en faut voir la fin.

LUCRECE.

Vraiment , il le faut bien : mais que dira mon  
Pere ?

FLORENCE.

Hé-bien ! que dira-t'il ? Voyez le grand mystere ,

Pour aimer un brave homme , & montrer quelque soin !

Si vous aviez poussé les affaires plus loin ,  
A ce qu'il en viendrait il faudroit se résoudre.

LUCRECE.

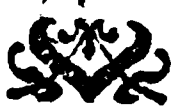
Ah ! plutôt que du Ciel je sois réduite en poudre ,  
Que contre mon honneur rien me puisse émouvoir.

J'aime Ariste , il est vrai ; mais j'aime mon  
devoir.

FLORENCE.

Vraiment , je le sçai bien , je n'en suis pas en  
doute ,

Et toujours . . . Mais voyez , Philipin nous  
écoute.



SCENE

---

---

## SCENE VI.

PHILIPIN, LUCRECE,  
FLORENCE.

PHILIPIN.

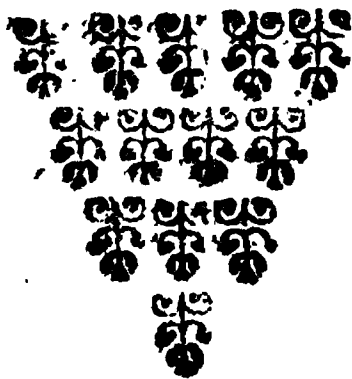
**M** On Maître est près d'ici, qui brule de  
vous voir,  
Et m'envoyoit exprès. . . .

FLORENCE.

Il en a le pouvoir,  
Qu'il vienne promptement.

PHILIPIN.

Le voilà qui s'avance.



## SCENE VII.

ARISTE, LUCRECE,  
FLORENCE, PHILIPIN.

LUCRECE.

**N**ous pouvons nous parler avec toute  
assurance,  
Car mon Pere est en Ville.

ARISTE.

Ah ! quel bonheur pour moi.  
Souffrez que de nouveau je vous donne ma foi.  
Que je vous jure encor que mon ardeur ex-  
trême. . . .

LUCRECE.

Laissons tous ces discours , vous m'aimez , je  
vous aime :

Il suffit , mais songeons. . . .

ARISTE.

Ah Ciel ! qu'un tel aveu  
Augmente ma tendresse & redouble mon feu !  
Permettez qu'un moment je me livre à la joie,  
Que sur ces belles mains mon amour se déploie.  
*Il lui baise la main.*



COMEDIE. I.

FLORENCE *tirant Lucr*  
*& lui montrant Gera*

Ah Madame !

---

---

## SCENE VIII.

GERASTE , LUCRECE  
ARISTE, FLORENCE  
PHILIPIN, LICASTE.

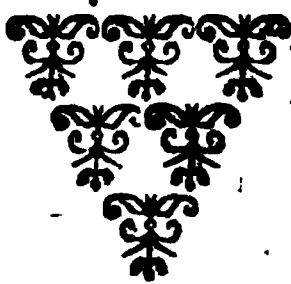
GERASTE.

**A** Votre aise.

FLORENCE *bas à Arist*

*Allez-vous-en , Adie*

*Lucrece rentre , & Ariste s'en va d'un au*  
*côté.*



## SCENE IX.

GERASTE, LICASTE.

GERASTE.

**P**ourquoi si promptement s'en aller de ce lieu ,

Et nous quitter ainsi ?

LICASTE.

Bon, ce trait me fait rire.

GERASTE.

Licaste , qu'en dis-tu ?

LICASTE.

Moi ! qu'en pourrois-je dire ?

Monsieur , le cocuage est frequent dans ces lieux ,

Et qui peut s'en sauver, est bien cheri des Cieux.

Laisser baiser sa main, écouter la fleurette ,

C'est tout le procédé d'une franche coquette ,

Qui souffre à soutenir un reste de vertu ,

Et qui veut un Mari pour le faire cocu.

Monsieur , quittons Lucrece , & retournons à Nante

Epouser. . . .

GERASTE.

Je perdrois cinq mille écus de rente ,

Si je ne l'épousois.

L I C A S T E.

Si bien que les écus  
Vous feront enrôler au nombre des cocus ?  
Par eux, vous n'avez point horreur du cocuage ?

G E R A S T E.

Chacun court ce hazard dedans le mariage ;  
Païsan, grand Seigneur, Campagnard, Citoyen :  
Mais un homme d'honneur ni doit tremper en  
rien ;

Il faut qu'il fasse tout, pour s'empêcher de l'être,  
Ou qu'il feigne du moins de ne le pas connoître.

L I C A S T E.

Il vaut mieux toujours l'être avec beaucoup  
d'argent ,

Que de l'être à crédit , & se voir indigent.  
Mais parlons , s'il vous plaît, de ce diable de  
Frere ,

Qui prétend avec vous exercer sa rapiere :  
Comment esperez-vous vous tirer de ses mains ?  
Ce Frere , ou je me trompe , est des plus in-  
humains :

D'ailleurs , il a raison ; car sa Sœur Irenée ,  
Qui par vous a souffert les trois quarts d'une  
année ,

C'est-à-dire neuf mois, &.... Vous m'entendez ?

G E R A S T E.

Oui.

126 L'AM. QUINE FL. POINT,

L I C A S T E.

Quel secret avez-vous pour sortir d'avec lui?

G E R A S T E.

L'argent à de tels maux est un puissant remède.

L I C A S T E.

Quand on a de l'argent, à bien tout nous succède :

Avec un tel metal, fussiez-vous un voleur ,  
Le crime le plus grand n'est qu'un petit malheur.  
On adoucit par-là tout ce qu'il a d'énorme ,  
Et du reste, bon-soir, attendez-moi sous l'orme.  
Ayez pour Irenée un peu plus de bonté.  
Où diable avez-vous mis cette moralité,  
Dont chez nous pour chacun vous vous servez  
sans cesse ?

Quoi ! l'argent vous fait faire. . . .

G E R A S T E.

Achevé.

L I C A S T E.

Une bassesse.

Pour moi, j'aime toujours la Servante Fanchon,  
Bien que je n'aye pû lui baïer le téton.  
Si j'avois comme vous touché la grosse corde,  
On verroit si. . . .

G E R A S T E.

Mon Oncle est sans miséricorde

Là-dessus.

LICASTE.

Il est vrai ; que diable n'est-il mort ?

GERASTE.

Est-ce ma faute ? dis.

LICASTE.

Ah ! non , mais il a tort.

Car il devoit mourir pour nous tirer d'affaire ;

Lucrece , après cela. . .

GERASTE.

Va-t-en , voicifon Pere.

LICASTE *haut.*

Monsieur , contez-lui tout.

GERASTE.

J'y suis bien préparé.

LICASTE.

A force de parler je me suis alteré ;

Je vais me rafraichir un peu la gargamele.

## SCENE X.

ANSELME, GERASTE.

ANSELME.

**Q**U'est-il donc arrivé ?

GERASTE.

C'est une bagatelle ;

L iij

## 128. L'AM, QUI NE FL. POINT,

— Je venois avec vous m'expliquer tout de bon,  
Quand j'ai surpris ici celui qui prend mon nom,  
Parlant à votre Fille.

A N S E L M E.

Et quel mal ? ...

G E R A S T E.

Patience.

Il étoit avec elle en bonne intelligence ;  
Car voulant m'approcher pour sçavoir leur  
dessein,

J'ai vû qu'avec transport il lui baisoit la main.  
Elle, voyant qu'ainsi je l'avois rencontrée,  
Sans me dire aucun mot, est aussi-tôt rentrée ;  
Puis, Monsieur l'imposteur a pris l'autre côté.  
Qu'en dites-vous ?

A N S E L M E.

J'en veux sçavoir la verité ;  
Sur un cas si malin, il faut qu'elle s'explique.

G E R A S T E.

A quoi bon ?

A N S E L M E.

Pour sçavoir. ...

G E R A S T E.

La chose est sans réplique.

A N S E L M E. *appelant Lucrece.*  
Lucrece ? Devant vous je la veux confronter.

G E R A S T E.

Ne me croyez-vous pas ?

A N S E L M E.

Il la faut écouter.

---

---

## SCENE XI.

LUCRECE , ANSELME,  
GERASTE.

ANSELME.

**M**A Fille, à ce qu'on dit dois-je donner  
créance ?

Monsieur t'accuse ici de grande intelligence  
Avec l'autre Geraste.

LUCRECE.

Ah ! Monsieur se méprend :  
Cette accusation sans doute me surprend ;  
A me traiter ainsi , je ne sçai qui le porte.  
Quelle preuve en a-t'il pour parler de la sorte ?

GERASTE.

Ce que je viens de voir.

LUCRECE.

Et qu'avez-vous donc vu ?

GERASTE.

Vous baiser une main sans vous avoir déplû ;  
Ainsi. . . .

ANSELME *en colere.*

Quoi ! dit-il vrai ?

GERASTE,

Pensez-vous que j'impose

# 130 L'AM. QUI NE FL. POINT,

LUCRECE.

Si l'on veut m'écouter, je vais dire la chose.

ANSELME.

Volontiers.

LUCRECE.

Vous sortiez d'ici, voyez un peu,  
Quand cet autre Geraſte eſt venu dans ce lieu.  
D'abord il m'a parlé de ſoupir & de flâme,  
M'a juré que j'étois maîtrefſe de ſon ame,  
Et qu'enfin il étoit mon Mari prétendu.  
Mais à tous ces diſcours je n'ai point répondu,  
Sinon qu'au vrai Geraſte à qui j'étois promiſe,  
Je conſervoïs toujours mon cœur & ma fran-  
chiſe.

Lors il m'a répliqué: Ciel, que je ſuis heureux !  
Ce Geraſte eſt, Madame, au comble de ſes  
vœux.

Souffrez qu'en ce moment il exprime ſa joye,  
Que ſur ces belles mains ſon amour ſe déploie.  
Il a baiſé mon gand, le grand mal que voilà !  
J'ai crû ne devoir point me fâcher pour cela.

*à Geraſte.*

Dites ſ'il n'eſt pas vrai? c'eſt ce que je demande.

ANSELME.

Si la choſe eſt ainſi, la faute n'eſt pas grande.

GERASTE.

Non, mais vous la croyez un peu facilement :  
Ah ! Beaupere, avouéz qu'on vous trompe ai-  
ſément.



ANSELME.

Moi ?

GERASTE.

Vous: Sans regarder si l'excuse est bien vraie,  
D'un *le mal n'est pas grand*, le bon homme nous  
paye.

ANSELME.

Mais je connois ma Fille & sa sincerité.

GERASTE.

Elle connoît auffi votre crédulité ;  
Et si je ne me trompe , elle n'est pas niaise.

ANSELME.

Je ne suis pas un homme à souffrir la fadaïse.

GERASTE.

Non; mais vous n'êtes pas de ces Peres fâcheux,  
Qui ne veulent jamais qu'un homme entre chez  
eux ;

Vous êtes bon, humain, facile, & debonnaire.

ANSELME.

Oui , mais. . .

GERASTE.

Mais achevons d'éclaircir cette affaire.  
La Belle, répondez; pourquoi donc me quitter?

LUCRECE.

J'ai jugé que d'abord vous alliez éclater ;  
Et j'ai crû que de vous la chose étant connue ,  
Il n'étoit pas faison de rester dans la rue ;  
Que si j'entrois chez nous, vous suivriez tous  
deux ,

132 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Et là qu'en liberté je m'expliquerois mieux ;  
Que d'un tel entretien je devois rendre compte,  
Et vous montrer que rien ne tournoit à ma  
honte.

Voilà ce qui m'a fait rentrer si brusquement.

ANSELME.

Êtes-vous satisfait ? parlez-nous nettement.

GERASTE.

Oui, mais ce faux Geraſte a cauſé tout le crime.

LUCRECE.

J'ai pour l'un & pour l'autre une pareille eſ-  
time ,

Je regarde en cela Geraſte , & rien de plus.

ANSELME.

Avouéz maintenant que vous êtes confus ,  
Que ma Fille, en un mot , n'a pas peu de con-  
duite.

GERASTE.

, D'accord, laissons cela, faites qu'ellenous quitte  
Pour pouvoir en ſecret vous dire quatre mots.

ANSELME.

Rentre, pour un moment, laiſſe-nous en repos.



---

---

## SCENE XII.

ANSELME, GERASTE.

GERASTE.

**C**omme j'agis toujours avec grande franchise,

Ou pour ou contre moi , jamais je ne déguise.

Oui ! j'avouë entre nous avec sincerité

Que cet homme tantôt a dit la verité,

Touchant sa Sœur & moi.

ANSELME.

Quoi ! tout est véritable ?

GERASTE.

Oui , mais Sbroët sur ce point ne fut jamais traitable ;

Et je viens vous prier de faire quelque effort  
Pour appaiser cet homme , & lui parler d'accord.

ANSELME.

Hé-bien , quand on aura découvert qui vous êtes ,

Nous trouverons alors cent honnêtes défaites.

GERASTE *se mettant en colere.*

C'est moi qui suis Geraste.

134 L'AM. QUI NE FL.POINT,

ANSELME.

Hé, Monsieur, sans courroux,  
L'autre viendra peut-être en dire autant que  
vous.

Quand nous sçaurons au vrai d'où vient la  
fourberie,

Nous pourrons de cet homme appaîser la furie.  
Pourvû que ce Monsieur ne soit point trop  
brutal.

GERASTE.

L'argent pourra servir de remède à ce mal.

ANSELME.

C'est par où nous pourrons en tirer quelque  
chose.

C'est tout ?

GERASTE.

Oui.

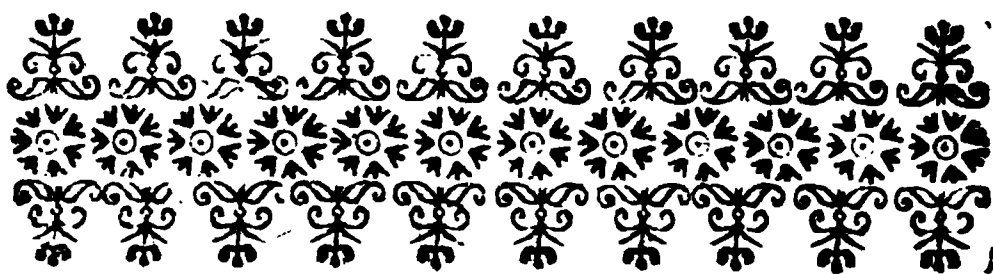
ANSELME *s'en allant.*

Serviteur.

GERASTE.

Sur vous je me repose.

*Fin du quatrième Acte.*



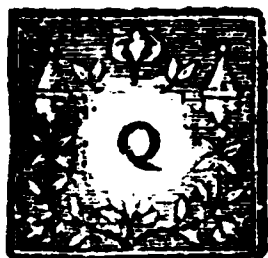
## ACTE V.

---

---

SCENE PREMIERE.

FLORAME, LISIDAN.

FLORAME *sortant d'un côté  
du Théâtre.*

U E vois-je , Lisidan ?

L I S I D A N *sortant de  
l'autre côté.*

Ah , Florame ! c'est vous ?

F L O R A M E .

Ma foi , je suis ravi d'un rencontre si doux :  
Depuis quand arrivé ?

L I S I D A N .

Je descends de carrosse !

136 L'AM. QUINE FL. POINT,

FLORAME.

On diroit , à vous voir , que vous venez de  
nôce ,

Tant vous avez le teint rougeaut , & l'œil  
ferain.

LISIDAN.

Le gain d'un grand procès ne rend jamais  
chagrin ,

J'en ai trouvé la fin , après bien des menées.

FLORAME.

Il a duré long-tems.

LISIDAN.

Plus de quatorze années.

FLORAME.

Quatorze ans ?

LISIDAN.

Quatorze ans.

FLORAME.

O Ciel , quelle longueur !

LISIDAN.

Un plaideur cependant ne doit point perdre  
cœur ,

Bien qu'un terme si long soit souvent incom-  
mode.

FLORAME.

Qu'on a bien eu raison de faire un nouveau  
Code !

LISIDAN.

Oui , bien assurément ,

Les

Les plaideurs sont par-là tirés d'un grand  
tourment :

Les maudits chicaneurs perdant leur tramon-  
tane ,

Ne trouvent plus leur compte à suivre la chi-  
cane.

FLORAME.

Il est vrai qu'on les a réduits au petit-pié ,  
Ils voloient diablement.

LISIDAN.

Que trop de la moitié.

Je le sçai par ma bourse , & combien il m'en  
coute.

FLORAME.

Mais vous avez gagné pleinement ?

LISIDAN.

Oh , sans doute ,

Graces à mon bon droit, mon argent, & mon  
soin ,

Sur tout à mes amis.

FLORAME.

C'est dont on a besoin ,

Et des Femmes aussi.

LISIDAN.

Diable ! c'est le mobile

Qui fait tout remuer , & qui rend tout facile.

Peste ! une femme aimée a de puissans appas,

Et cause en un procès un horrible fracas.

Soit à droit, soit à tort, on écoute la Belle ,

## 138 L'AM. QUI NE FL. POINT,

Et sans réflexion on fait le tout pour elle.  
Enfin sur une affaire on est fort en repos,  
Quand la Dame prend soin d'en dire quatre  
mots.

FLORAME.

Ainsi les Femmes font le destin des affaires.

LISIDAN.

Ma foi, par ce chemin on n'en échappe guères.  
Si vous voulez d'un Juge obtenir la faveur,  
Gagnez celle sur-tout qui regne dans son cœur ;  
A nous favoriser, c'est par-là qu'on l'engage,  
Et c'est un sûr moyen de gagner son suffrage.

FLORAME.

Cela n'est pas trop bien, & s'il lisoit Pybrac,  
Il sçauroit qu'en Justice on doit fuir tout  
micmac ;

Il verroit un Quatrain qui le pourroit instruire,  
Comment le Juge doit, en jugeant se conduire,  
Comme il doit mépriser les presens, la faveur,  
Et comme il doit en tout montrer de la candeur.

LISIDAN.

Oui, vous avez raison ; mais au tems où nous  
sommes,

On est forcé d'agir comme les autres hommes.

FLORAME.

Oh, sans doute. On vous a causé bien des  
tourmens,

Car vous avez plaidé dans plusieurs Parlema



LISIDAN.

Ma foi, jamais procès n'a donné plus de peines.  
De Grenoble à Paris, & de Paris à Rennes :  
Mais ç'en est fait.

FLORAME.

Oui, mais je vous tiens fort heureux  
D'avoir pû rencontrer des amis en ces lieux.

LISIDAN,

J'en dois une partie au soin d'un galant  
homme  
De Nante.

FLORAME.

De Nante ?

LISIDAN.

Oui, de Nante.

FLORAME.

Et l'on le nomme ?

LISIDAN.

Sbroët.

FLORAME.

Sbroët ?

LISIDAN.

Oui, pourquoi donc,

FLORAME.

Est-il de vos amis ?

LISIDAN.

Au moins, de m'en flatter, je crois qu'il m'est  
permis ;

140 L'AM. QUINE FL. POINT,

Il me l'a témoigné de toutes les manières ;

Sa bourse , sa faveur , ses amis , ses prières ,

Ne m'ont jamais manqué quand j'en ai . . .

FLORAME.

C'est assez.

Est-ce depuis long-tems que vous le connoissez ?

LISIDAN.

Depuis cinq ou six mois, un Frere d'alliance

Que j'ai dans ce Païs m'en donna connoissance.

FLORAME.

Connoissez-vous Geraсте ?

LISIDAN.

Oui ; c'est son Neveu.

FLORAME.

Bon.

LISIDAN.

Mais pourquoi ?

FLORAME.

Sçavez-vous qu'il se marie ?

LISIDAN.

Non.

FLORAME.

Sçachez que ce Geraсте épouse enfin ma Nièce.

LISIDAN.

En quel lieu ?

FLORAME.

Dans Paris.

LISIDAN.

Quelle est-elle ?

FLORAME.

Lucrece.

LISIDAN.

Je ne la connois point. Mais est-il à Paris,  
Ce Geraſte?

FLORAME.

Oui.

LISIDAN.

Ma foi, vous me rendez ſurpris;  
S'il eſt vrai, faites donc qu'au plutôt je le voye.

FLORAME.

Vraiment je prétends bien vous donner cette  
joye,

Et que vous nous tiriez d'un trouble aſſez  
fâcheux;

Car au lieu d'un Geraſte, il ſ'en preſente deux.  
Jugez quel embarras....

LISIDAN.

C'eſt quelque fourberie,

Je ſçaurai démêler cette ſupercherie,

Et je veux devant vous pouſſer le fourbè à bout.

Œachons....

FLORAME.

Allons chez moi, là je vous dirai tout.

LISIDAN.

Allons, car en ce lieu l'on eſt mal à ſon aïſe.

FLORAME.

J'entends des gens, allons.

~~SCENE II.~~

SCENE II.

ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

Mais qu'il ne vous déplaîse,  
Monsieur. . . .

ARISTE.

A mon dessein cesse de résister.

PHILIPIN.

Par votre empressement vous allez tout gâter.  
Quoi ! courir chez Lucrece ? en avoir la pensée,  
Sans sçavoir de quel biais la chose s'est passée.  
C'est être, à mon avis, un homme peu sensé :  
Possible en ce moment, que tout est renversé,  
Ou bien que ce Gerasse ayant tout dit au Pere,  
Lucrece a sçû d'abord racommoder l'affaire,  
Vous devez être instruit de cet événement,  
Ou vous passeriez là pour un franc Allemand,  
Ou pour un homme fou, qui sortant de débauche  
Quand on lui parle à droit, répond souvent à  
gauche.

ARISTE.

Il est vrai.

# COMEDIE.

143

PHILIPIN.

Sans doute,

ARISTE.

Oui.

PHILIPIN.

Car....

ARISTE.

Fort-bien.

PHILIPIN.

Plaît-il ?

ARISTE.

Quoi ?

PHILIPIN.

Donc en vous conseillant, vous vous raillez de moi ?

Quand Geraсте parlant sur la mort de son Pere-  
Vous a presque tantôt obligé de vous taire,  
Vous étiez pour le moins à demi confondu.  
Je sçai qu'effrontément vous avez répondu,  
Que pour vous le hazard s'est rencontré propice :

Il n'est pas toujours sûr qu'ainsi l'on réussisse.  
Laissez, laissez, morbleu, naître l'occasion,  
Et ne vous jetez point dans la confusion.  
Autrement....

ARISTE.

Tu dis vrai.

144 L'AM. QUINE FL. POINT,

PHILIPIN.

Quoi ! me railler encore ?

Morbleu ! je suis, Monsieur, une bonne pécore,  
De tant me fatiguer à donner des avis  
Qu'on écoute si mal , qui sont si peu suivis !  
A me taire à présent je sçaurai me contraindre.

ARISTE.

Pourquoi ?

PHILIPIN.

Pour rien.

ARISTE.

Di-moi, de quoi peux-tu te plaindre ?  
Je fais ce que tu veux.

PHILIPIN.

Tout de bon ?

ARISTE.

Tout de bon.

PHILIPIN.

A vos bontés, Monsieur, je demande pardon,  
Je ne le croyois pas.

ARISTE.

Tu vois comme on s'abuse :  
Mais va-t'en chez Lucrece , invente quelque  
ruse

Pour parler à Florence , ou bien....

PHILIPIN.

Je vous entends ,

C'est-

C'est-à-dire, en deux mots, de prendre bien  
mon tems,  
Mais la voici qui vient pour vous ôter de  
peine.

## SCENE III.

FLORENCE, ARISTE,  
PHILIPIN.

FLORENCE.

**J'**Allais chez vous, Monsieur.

ARISTE.

Quelle affaire t'y amene?

FLORENCE.

Pour vous faire scavoir comme tout s'est passé.

ARISTE.

Di-moi donc promptement.

FLORENCE.

Que vous êtes pressé!

Entrez, vous le pourrez apprendre de Lucrece.

Elle est seule.

ARISTE.

Ma chere.

146 L'AM. QUI NE FL. POINT,

FLORENCE.

Ah trêve de careffe !

Entrez.

ARISTE.

Anselme....

FLORENCE.

Anselme est, dans son cabinet,  
Qui dort, ou qui travaille après quelque Sonnet.

ARISTE.

Quoi donc, il fait des Vers ?

FLORENCE.

Oui, c'est là sa marotte,  
Comme beaucoup de gens, là-dessus il radotte.  
Entrez.



## SCENE IV.

PHILIPIN, FLORENCE.

PHILIPIN *arrétant Florence,  
& la caressant.*

**T**U m'aime ?

FLORENCE.

Oui,



COMEDIE.

147

PHILIPIN.

Comment ?

FLORENCE.

De tout mon cœur !

PHILIPIN.

Par quelque chose au moins prouve-moi ton  
ardeur.

FLORENCE.

Par où ? di.

PHILIPIN.

Baise-moi.

FLORENCE.

Tu ris.

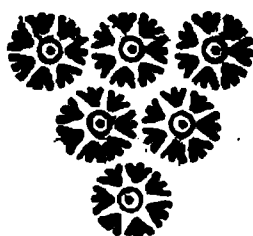
PHILIPIN.

Point.

FLORENCE.

Dans la rue !

Voudrais-tu que je fisse une telle bêtise ?



SCENE V.

ANSELME, PHILIPIN;  
FLORENCE.

ANSELME *sortant de sa  
maison.*

**P** Renons l'occasion de sonder ce Valet.  
Que fais-tu dans la rue ? as-tu quelque  
secret. . . .

FLORENCE.

Non, Monsieur.

ANSELME.

Rentre donc, ta Maîtresse t'appelle.

FLORENCE.

J'y cours.

ANSELME *à Philipin qui  
suit Florence.*

Toi, viens ici ? Di-moi quelque nouvelle  
De Sbroët.

PHILIPIN *à part, le pre-  
mier mot.*

Peste ! Monsieur, il est assez gaillard ;  
Sans sa goutte, il seroit un jeune escarbillard.

ANSELME.

Est-il de bonne humeur ?

PHILIPIN.

Il est toujours lui-même ,  
Hors sa goutte s'entend. Ah ! Monsieur , qu'il  
vous aime !

ANSELME.

Je le sçais. Est-il gras ?

PHILIPIN.

Il est assez joufflu.

ANSELME.

Est-il bien gros ?

PHILIPIN.

Il est . . . . comme vous l'avez vu.

ANSELME.

Il peut être changé depuis vingt-ans.

PHILIPIN.

Sans-doute ,

Mais quand on voit les gens souvent . . . .

ANSELME.

J'entends.

PHILIPIN.

Sa goutte . . . .

ANSELME.

Je voudrois bien le voir !

PHILIPIN.

Il en dit tout autant.

ANSELME.

Avant que de mourir , je le rendrai content.  
Pense-t'il fort à nous ?

150 L'AM. QUI NE FL. POINT,

PHILIPIN.

Il en parle sans cesse,  
On n'entend que les noms d'Anselme & de  
Lucrece.

Il en dit. . . .

ANSELME.

Qu'en dit-il ?

PHILIPIN.

Hé, là . . . . Vous sçavez bien.

ANSELME.

Quoi ?

PHILIPIN.

Vous faites, Monsieur, son unique entretien.

ANSELME.

Mais encor, qu'en dit-il qui soit si remarquable ?

PHILIPIN.

Il dit que vous étiez débauché comme un  
diable ; ,

*Anselme rit.*

Que vous faisiez des tours ensemble. Hé ? bon,  
j'entends.

Vous avez autrefois bien passé votre tems !  
Que vous vous portez bien ! l'agréable vieillesse !

ANSELME.

Ne t'a-t'il point conté de nos traits de jeunesse ?

PHILIPIN.

Cent fois il a pris soin de m'en entretenir.

# COMEDIE. . . 151

ANSELME.

Pour moi j'ai grand plaisir à m'en ressouvenir.  
Là , conte-m'en quelque'un.

PHILIPIN *à part le demi-Vers.*

Que lui ferai-je croire ?

Mais il me faut, Monsieur, les remettre en mémoire.

ANSELME.

Va, va, je t'aiderai.

PHILIPIN *à part.*

Que lui dire ?

ANSELME.

Hé ?

PHILIPIN.

Monsieur,

Quand sa goutte le quitte , & qu'il est sans  
douleur ,

Il en dit....Mais aussi quand sa goutte le presse,  
Cette chienne de goutte est une goutte. . . .

ANSELME.

Ah ! cesse

De parler de sa goutte.

PHILIPIN.

O maudit entretien !



SCENE VI.

FLORENCE, ANSELME,  
PHILIPIN.

FLORENCE.

**V**ien parler à ton Maître, il te demande, vien.

ANSELME.

Il y va , mais-acheve.

PHILIPIN.

Hé , je n'y serai guère ,  
Je reviens à l'instant. (*à Florence bas.*) Tu me  
tires d'affaire ,  
Et m'obliges beaucoup.

FLORENCE *bas.*

Je le fais tout exprès.



---

---

## SCENE VII.

ANSELME *seul.*

**J**Eveux questionner ces Messieurs les Valets,  
Les prendre tour à tour, puis les mettre en  
matiere,  
Et les faire jafer de la bonne maniere.

---

---

## SCENE VIII.

FLORAME, LISIDAN,  
ANSELME.

*à Lisidan.* FLORAME. *à Anselme.*

**V**oilà votre Beaufrere. On vous trouve à  
propos :

Pourroit-on en secret vous dire quatre mots ?

ANSELME.

Je suis seul en ce lieu ; la plaisante demande !

FLORAME.

Hé ! ne raillez pas tant , la faute n'est pas  
grande ;

Nous écouterez-vous ?

154. L'AM. QUINE FL. POINT,

ANSELMÉ.

Oui-dà, de tout mon cœur.

FLORAMÉ.

Nous venons en ce lieu pour vous tirer d'erreu

ANSELMÉ.

Soyez les biens venus.

FLORAMÉ.

Monfieur vient de Bretagne ,

Et vous éclaircira.

ANSELMÉ.

Que le Ciel l'accompagne.

Connoîtroit-il Gerafte ?

FLORAMÉ.

Oui , fort , & Sbro& aussi.

ANSELMÉ à Lisidan.

Vous pouvez donc , Monfieur , nous tirer de  
fouci :

Sçavez-vous la raison de notre inquiétude ?

LISIDAN.

Oui , je fçai le fujet de mon incertitude

Touchant le vrai Gerafte.

ANSELMÉ montrant Floramé.

Il vous a donc conté, . . .

LISIDAN.

Oui, mais je viens ici montrer la verité ,

Et confondre l'auteur d'un fi noir artifice.

FLORAMÉ.

On devroit le punir d'un rigoureux fupplice.



# COMEDIE.

155

LISIDAN.

Pour Sbroët , & son Neveu. . . .

ANSELM E.

Sont-ils de vos amis ?

LISIDAN.

Pour moi souventes fois ils se sont entremis ;  
Ainsi je ne dois pas souffrir qu'on les affronte.

ANSELM E.

De vos soins obligeans , je leur rendrai bon  
conte.

FLORAME à *Anselme.*

Verrons-nous ces Messieurs ?

ANSELM E.

Oui , l'un d'eux est chez moi ,

Et l'autre. . . . Le voici.

*Gerafte paroît dans le fonds du Théatre.*

LISIDAN.

Mais celui que je voi

Est sans doute Gerafte.

ANSELM E.

Est-il vrai ?

LISIDAN.

C'est lui-même ;

D'en douter , c'est lui faire une injustice ex-  
trême.



## SCENE IX.

GERASTE, FLORAME,  
LISIDAN, ANSELMÉ.

GERASTE à *Anselme*.

**J**E venois vous chercher....Lisidan en ce lieu!  
Comment va le procès ?

*Embrassant Lisidan.*

LISIDAN.

Fort-bien , graces à Dieu.

GERASTE.

J'en suis ravi : Sçachez que. . . .

LISIDAN.

Je sçai votre affaire ,

Et je viens tout exprès débrouïller ce mystere.

Un autre , m'a-t'on dit , prend votre même  
nom ,

Je veux pousser à bout ce joli compagnon ,

Et lui montrer encor. . . .

GERASTE.

Je vous suis redevable

De tant de soin.

LISIDAN.

Ma foi, le trait est admirable.

GERASTE.

Comment l'avez-vous sçû ?

LISIDAN.

Vous le sçauvez tantôt.

FLORAME.

Pour le fourbe, on devroit l'étriller comme il faut.

LISIDAN.

Il le mérite bien, mais voyons son visage.

ANSELMÉ.

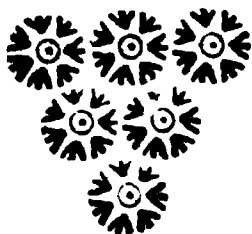
Je m'en vais l'appeller. Gerafte ? Or fus, je gage  
Qu'avecque ses raisons il vous étonnera,  
Et qu'il vous. . . .

LISIDAN.

Nous verrons comme il s'en tirera :  
Faites-le donc venir.

ANSELMÉ *à sa porte.*

Gerafte ?



## SCENE X.

ARISTE, LISIDAN;  
ANSELME, GERASTE,  
FLORAME, PHILIPIN.

ARISTE.

Qui m'appelle?

ANSELME.

C'est moi, pour vous apprendre une grande  
nouvelle.

ARISTE.

Quelle est-elle ?

ANSELME *l'amenant par  
le bras.*

Venez, le voici.

LISIDAN *le regardant.*

C'est mon Fils.

ANSELME.

Votre Fils ?

LISIDAN.

Oui, mon Fils.

PHILIPIN *bas.*

Ah ! voici bien le pis ;

Tout est perdu.

# COMEDIE.

159

ARISTE.

Mon Pere.

FLORAME.

Et quoi donc ! c'est Ariste ;  
Et Philipin aussi.

PHILIPIN.

Que le Ciel nous assiste.

LISIDAN.

Pourquoi changer de nom , mon Fils , &  
hautement

Vouloir être Geraſte, & nous faire un Roman ?  
Quel deſſein vous oblige à ces metamorphoſes ?

ARISTE.

J'aurois tort à preſent de déguifer les choſes ;  
L'amour à ce deſſein à ſcû contribuer ;

J'aime , j'aime Lucrece , il le faut avouer :

Pour l'ôter à Geraſte, & la rendre ma Femme ;

Je faiſois ce qu'à pû me ſuggerer ma flamme ;

J'ai , pour y réuſſir , employé mon pouvoir.

Mais Lucrece en un mot aime trop ſon devoir.

Elle veut m'épouſer : mais malgré cette envie,

Pour contenter ſon Pere elle ſe ſacrifie ;

Contre ſes ſentimens elle prend un époux

Qu'elle ne ſçauroit voir ſans ſe mettre en  
courroux.

Cependant admirez, dans ce fort qui l'accable ;

Ce que j'ai pû gagner ſur cet objet aimable ,

Eſt d'avoir ſeulement, pour payer mon amour,

**160 L'AM. QUINE FL. POINT,**

Differé son hymen jusqu'à votre retour.

De mon déguisement voilà la seule cause.

**LISIDAN** à *Ariste*.

Qu'espérer, si son Pere à tes desirs s'oppose ?

**GERASTE**.

Si bien , à vous ouir , que Lucrecé me hait ?

**ARISTE**.

Sans doute.

**GERASTE**.

Il lui faut peindre un homme à son souhait.

Que trouve-t'elle donc à dire à ma figure ?

**ARISTE**.

Vous ne lui plaisez pas.

**GERASTE**.

C'est donc à l'encloûture ?

**ARISTE**.

Oui.

**GERASTE**.

D'un mépris si grand je sçaurai me venger ,

Je la veux épouser pour la faire enrager.

**FLORAME** à *Anselme*.

Hé , vous ne dites rien ? quel grand soin vous occupe ?

Avoûez maintenant que vous êtes bien dupe ,

Que votre Fille enfin, trop féconde en détours,

Vous en a sçu donner pour servir ses amours.

**ANSELME**.

Il la faut écouter. Lucrece ?

**SCENE**

---

---

## SCENE XI.

LUCRECE, ANSELME,  
ARISTE, LISIDAN,  
GERASTE, FLORAME,  
PHILIPIN, FLORENCE.

LUCRECE *avant qu'être  
sortie.*

**H**E'-bien ?

ANSELME.

Ma Fille ,  
Quel desordre aujourd'hui vois-je dans ma Fa-  
mille ?

Vous aimez donc-Monsieur ? & pour mieux  
m'attraper ,

Par lui , sous un faux nom , vous me laissez  
tromper ?

Vous m'en faites la dupe , & souffrez. . .

LUCRECE.

Moi, mon Pere !

ANSELME.

Oseriez-vous encor soutenir le contraire ?

# 162 L'AM. QUI NE FL. POINT,

ARISTE.

Madame, il n'est plus tems de rien dissimuler :  
Mon Pere que voilà m'a forcé de parler ;  
J'ai tout dit.

ANSELMÉ.

Là, répond. Quoi ! ton cœur en soupire ?

LUCRECE.

J'aime Ariste, il est vrai, puisqu'il faut vous le  
dire ;

Pour ne vous point cacher les choses au-  
jourd'hui ,

Je voudrois de bon cœur, que je pusse être à  
lui.

Mais las ! je sçai trop bien que pour vous sa-  
tisfaire ,

Je dois prendre Geraсте, & suis prête à le faire.

C'est à vous là-dessus à disposer de moi ,

Et voir auquel des deux il faut donner ma foi.

GERASTE.

Vous me haïssez donc, Madame la coquette ,

Je ne veux point de vous c'est une affaire faite .

ANSELMÉ.

Quoi donc ! vous. . . .

GERASTE.

En un mot, c'est un point résolu ,

Je vois trop qu'en idée on me feroit cocu :

Que ferois-je du corps, quand Monsieur auroit  
l'ame ?



# COMEDIE. 163

Je consens de bon cœur qu'il la prenne pour  
Femme ,

Mais à condition de mander , s'il vous plaît ,  
A mon cher Oncle Sbroët la chose comme elle  
est.

FLORAME.

Votre demande est juste.

GERASTE.

Au moins, il me le semble.

ARISTE à *Lisidan*.

Mon Pere....

LISIDAN.

Je consens que le Ciel vous assemble ,  
Et donne pour cela quatre-vingt mille écus.

ARISTE à *Anselme*.

Monsieur....

FLORAME à *Anselme*.

Vous devez bien répondre là-dessus.

ARISTE.

Accordez-moi Lucrece.

ANSELME.

Allez , je vous la donne.

ARISTE.

Pardonnez-nous aussi , Monsieur.

ANSELME.

Je vous pardonne.

ARISTE.

De bon cœur ?

164 L'AM. QUINE FL. POINT.

ANSELME.

De bon cœur , & je veux que demain  
Dans le Temple, à mes yeux, vous lui donniez  
la main.

Estes-vous satisfait ?

ARISTE.

Ah Monsieur ! quelle grace !

LUCRECE.

Souffrez pour un tel bien , qu'ici je vous em-  
brasse ,

Mon Pere , & qu'à vos pieds. . . .

ANSELME *la relevant.*

Je ne suis point fâché ,  
Et m'en tiens , pour ce coup, quitte à fort bon  
marché.

Ariste , de grand cœur , je vous reçois pour  
Gendre.

ARISTE.

Après un tel aveu , je n'ai rien à prétendre.  
*à Lisidan.*

Mais quel bonheur pour moi vous fait trouver  
ici ?

LISIDAN.

Va , tantôt là-dessus tu feras éclairci.

ANSELME *à Lisidan.*

Entrons chez-moi. Venez.

LISIDAN *faisant des céré-*  
*monies.*

Mais. . . .

COMEDIE. 165

ANSELME.

Entrez sans scrupule.

*Voyant Kerlonte :*

Voici l'autre.

---

## SCENE DERNIERE.

KERLONTE, LISIDAN,  
ANSELME, FLORAME,  
ARISTE, GERASTE,  
PHILIPIN, LUCRECE,  
FLORENCE.

ANSELME.

**M**onsieur, sans un grand préambule,  
Voilà le vrai Geraste, il consent de bon cœur  
De retourner à Nante épouser votre Sœur.

KERLONTE.

Si la chose est ainsi, j'ai fait quelque fortune  
Qu'avec joye entre nous je veux rendre com-  
mune.

GERASTE.

Il n'est rien de plus vrai, je suis ce qu'on vous  
dit,

166 L'AM. QUI NE FL. POINT.

J'aime , j'aime Irenée , & cela seul suffit.

K E R L O N T E.

Messieurs , sur sa parole , oserai-je le croire ?

Car. . . .

A N S E L M E.

Entrez avec nous, on vous dira l'histoire.

P H I L I P I N *tirant son Maître.*

Quoi donc ? en ce grand jour , Florence &  
Philipin ,

Quand vous vous foulerez, enrageront de faim ?

F L O R E N C E.

En effet.

A R I S T E.

Je t'entends.

A N S E L M E *à Ariste.*

Que dit-il ?

A R I S T E

Pour partage ,

Il vous demande aussi Florence en mariage.

A N S E L M E.

Hé-bien , je la lui donne.

L I S I D A N.

Et moi , cinq cens écus.

P H I L I P I N.

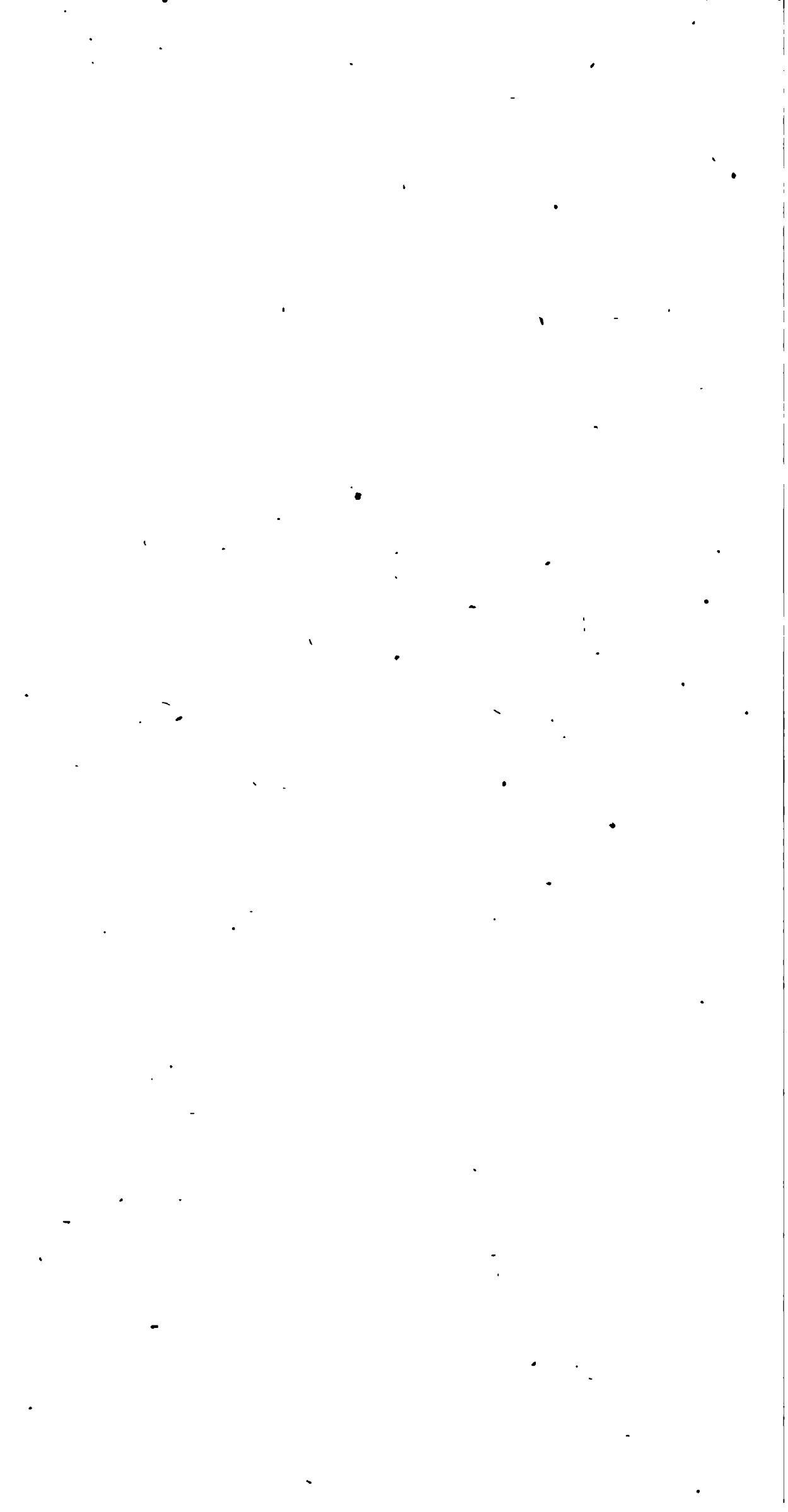
C'est bien peu, pour me mettre au nombre des  
cocus.

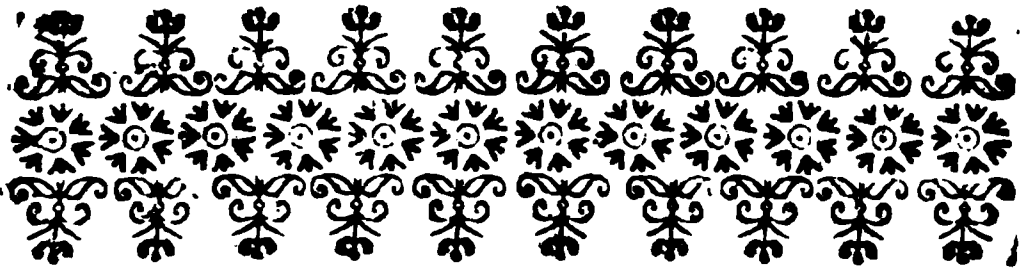
F I N,

LE SOUPÉ

MAL-APPRÊTE<sup>A</sup>,  
,

*COMEDIE.*





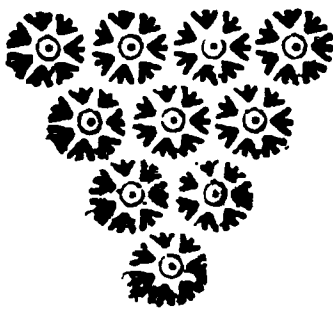
## ÀU LECTEUR.

**Q**UOIQUE cette petite Pièce ait été représentée dans un tems peu favorable pour la Comedie, elle n'a pas laissé d'avoir un peu de réus-  
 site, & d'être applaudie de la plus grande partie de ceux qui l'ont vuë sur le Théâtre de l'Hôtel de Bour-  
 gogne. Quantité de gens, qui sans doute ont été trop favorablement prévenus pour elle, en ont trouvé l'invention particuliere, la conduite assez raisonnable, la versification naturelle, & sur-tout purgée de ces basses expressions, qui d'ordinaire sont remplies de quolibets, ou de ces sales équivoques, capables de donner du dégoût à l'honnête hom-  
 me, & de causer de l'indignation au

beau Sexe. Après un jugement si avantageux, j'ai crû que je pouvois hazarder sur le papier ce qui n'avoit pas déplu à la représentation. S'il arrive que quelque Lecteur se chagrine de n'y point rencontrer de ces grands Vers forts & pompeux, je le prie, avant que de me condamner, de considerer que la matiere ne le demande pas ; que c'est une Pièce d'un Acte, ou l'on n'a pas la liberté de s'étendre ; & que les Vers qui content naturellement un sujet, ne coûtent pas moins à l'imagination que ceux qui sont remplis de grands mots, & qui souvent avec toute leur pompe ne signifient que très-peu de chose. La raison qui fait que ces fortes de Vers ne donnent pas moins de peine à tourner que les autres, est que l'imagination étant seulement attachée à rendre compte des choses arrivées hors de la vûë des Spectateurs, ou à faire naître ou à débrouïller quelques incidens, ou bien à faire



venir quelque Acteur sur la Scene ,  
n'a pas la même chaleur que quand  
elle est échauffée par le mouvement  
de quelque passion : en cet état elle  
est lente dans ses productions , elle  
n'est point excitée par les grands sen-  
timens , les idées qui l'occupent ne  
lui représentent rien d'élevé ; au-  
contraire elles sont toutes simples ,  
& ne demandent que très-peu de  
discours , & beaucoup de naïveté.  
J'ose bien dire que dedans *l'Amant  
qui ne flatte point* , il y a d'assez  
beaux Vers ; mais comme c'est une  
Comedie de cinq Actes , il ne m'a  
pas été difficile d'y trouver leur pla-  
ce.





# ACTEURS.

VALERE, Amant de Celide.

LISIMON, Ami de Valere.

CELIDE.

CIDALISE.

LE FRERE de Celide, Ami de Valere.

DORISE, Suivante de Celide.

LISETTE, Suivante de Cidalise.

PHILIPIN, Valet de Valere.

UN SERGENT.

LE TRAITUR.

*La Scene est à Paris.*

# LE SOUPÉ

## MAL-APPRÊTÉ

### COMÉDIE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## SCENE PREMIERE.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.



REPOSONS-NOUS un peu : ma  
foi, je suis bien las ;  
Et pour me rendre ici, j'ai bien  
perdu des pas.

PHILIPIN.

Parbleu, vous m'avez bien taillé de la besogne,  
Pour venir au quartier de l'Hôtel de Bour-  
gogne !

## 174    L E   S O U P E

Hé! pourquoi jusqu'ici, du Fauxbourg Saint Germain,

Avoir fait tant de tours & de retours en vain ?  
Ma foi, tous ces détours me mettent hors de game.

Passer sur le Pont-Neuf, puis au Pont Notre-Dame ;

Se rendre au Châtelet, puis rebrousser chemin ;

Gagner par divers lieux la rue Saint Martin ;

Entrer dans une porte, en sortir tout-à-l'heure ;

Plus bas, d'un Etranger demander la demeure,

Puis passer brusquement au travers d'un Tripot ;

Et tout cela, Monsieur, sans me dire un seul mot !

Ce qui m'a fait encor avaler des couleuvres ,

Est ce long entretien avec tous ces Manceuvres

Dans ce grand Bâtiment où vous êtes entré ;

Tout ce qu'ils vous disoient étoit à votre gré ,

Car vous y répondiez d'un ton fort amiable.

Quant à moi cependant je pestois comme un diable ,

De vous voir hautement louer ce grand logis ,

Et dire que le Maître étoit de vos amis ;

Puis de ce Bâtiment admirant la structure ,

Applaudir le Masson , venter l'architecture ,

Et sortir par derriere après cet entretien.

Qui diable à tout cela pourroit comprendre rien ?

# MAL-APPRETE'. 175

VALERE.

Le chemin que j'ai fait est plaisant & bisare.

PHILIPIN.

Des pas de Philipin vous n'êtes point avare.

Mais ne sçaurai-je point pourquoi tout ce trac-  
cas ?

Pourquoi tant de détours ?

VALERE.

Quoi ! tu ne le sçais pas ?

PHILIPIN.

Non ; je sçai seulement que comme un vrai  
fantasque ,

En de certains momens vous couriez comme  
un Basque ,

Pour deviner le reste , il faut être forcier.

VALERE.

Chaque détour étoit pour fuir un créancier.

Ne les as-tu point vûs ?

PHILIPIN.

Ah ! non , je vous proteste :

J'étois dans ce tracas embarrassé de reste.

Je craignois tellement de vous perdre à tous  
coups ,

Que je n'ai pas levé les yeux de dessus vous.

VALERE.

Jamais , pour un seul jour , je n'en vis tant pa-  
roître.

PHILIPIN.

La tricherie enfin va toujours à son maître :  
Après les avoir fait courir de jour en jour,  
Ils vous ont fait courir aussi à votre tour.  
En avez-vous tant vû ?

VALERE.

J'en ai vû plus de trente.

PHILIPIN.

La face de ces gens est toujours chagrinante.

VALERE.

L'aspect des créanciers est une vision  
Qui nous cause toujours un peu d'émotion.  
Il faut à leur abord trouver quelque défaite.  
J'aime mieux devant eux faire au plutôt re-  
traite,  
Que de me voir contraint à dire : Excusez-moi,  
Je vous contenterai lorsque j'aurai de quoi ;  
Je suis au desespoir de ne le pouvoir faire :  
Dans quelque tems d'ici je conclus une affaire  
Qui doit me rapporter de quoi vous bien payer :  
J'aurai soin aussitôt de vous en envoyer ,  
Ensuite nous ferons quelque nouveau com-  
merce.

A peu près de ces mots , c'est ainsi qu'on les  
berce ;

Et s'ils n'écoutent point ces promesses en l'air ,  
Alors il faut se taire , & les laisser parler ,  
Souffrir de telles gens le murmure & les plaintes.

D'un reproche incommode essuier les atteintes,  
 Se faire à les entendre un violent effort,  
 Et se dire après tout : Qui doit, a toujours tort.  
 Ainsi pour éviter leur plainte & leur murmure,  
 Ou n'être pas réduit à faire une imposture.  
 J'aime bien mieux les fuir par cent & cent dé-  
 tours,  
 Que fourber, ou souffrir leurs chagrinans dis-  
 cours.

PHILIPIN.

Puisque vous craignez tant leurs fâcheuses pa-  
 roles,  
 Pourquoi perdre à trois dez, l'autre jour, cent  
 pistoles ?  
 Il falloit leur donner, & non pas les jouer.

VALERE.

J'aurois mieux fait, sans doute ; il le faut  
 avouer ;  
 Mais c'en est fait.

PHILIPIN.

Dans peu je vous tiens hors d'affaire,  
 Par l'argent que vous doit apporter votre Pere.  
 Le bon-homme à propos vient à notre secours.

VALERE.

Il doit tout au plûtard arriver dans dix jours.

PHILIPIN.

Que faire cependant ? Nous n'avons pas le  
 double.

VALERE.

Plus j'y pense , morbleu , plus mon chagrin  
redouble ;

Car j'ai promis ce soir de donner à souper.

PHILIPIN.

Où ?

VALERE.

Chez moi.

PHILIPIN.

Là-dessus vous pourrez vous tromper ;  
Les gens qui sont priés , pourront mâcher à  
vuide.

Mais à qui ce souper , s'il vous plaît ?

VALERE.

A Celide.

PHILIPIN.

Bon ! vous vous moquez.

VALERE.

Point , je te dis vrai.

PHILIPIN.

Bon , bon !

VALERE.

Quoi ! tu m'en blâmes ?

PHILIPIN.

Point. Oh ! vous avez raison.

Que lui donnerez-vous ? Vous lui ferez grand-  
chère ?

VALERE.

Oui.



**PHILIPIN.**

Vous deviez aussi prier Monsieur son Frere.

**VALERE.**

Il venoit de sortir.

**PHILIPIN.**

Ma foi, tant mieux pour lui ;  
Peut-être il pourroit bien ne souper d'aujourd'hui.

**VALERE.**

Pourquoi ?

**PHILIPIN.**

Pourquoi ! Merbleu, nous n'avons pas  
la maille,  
Ni plus de credit.

**VALERE** *riant.*

Bon !

**PHILIPIN.**

Vous croyez que je raille ?  
Traiteur, Confiseur, Rotisseur, Pâtissier,  
Fruitier, Limonadier, Boulanger, Epicier,  
Pour nous chez ces gens-là le credit est audiable ;  
Et mon aspect pour eux est un monstre effroïable.  
Bien-loin de perdre au jeu, vous deviez les  
paier ;

Cent affronts tous les jours il me faut essuier :  
Mais je ferois comme eux, si j'étois en leur  
place.

Je les verrai dans peu me sauter à la face :

Car ils prônent toujours que c'est sur mes beaux  
mors.

Qu'ils ont donné leur bien , & qu'ils ont fait  
les fots.

VALERE.

Mais dans peu . . . .

PHILIPIN.

Ce dans peu , pour eux , n'est qu'une fable ;  
Ils nous tiennent tous deux plus fourbes que le  
diable.

D'ailleurs , à notre Auberge où nous allons  
manger ,

Sur l'argent à tous coups ils me font enrager :  
Le Maître , les Valets , la Fille & la Maîtresse ,  
Sur ce chapitre-là me tourmentent sans cesse ;  
Et je crains qu'à la fin une mauvaise humeur  
Ne nous fasse dîner , ou bien souper par cœur.

VALERE.

Qu'ils se donnent du moins un peu de patience.

PHILIPIN.

C'est trop long-tems pour eux conter la même  
chance ;

Ils veulent de l'argent. Mais voici Lisimon ,  
A lui faut emprunter . . . .

VALERE.

C'est assez , j'entends.

PHILIPIN.

Bon.

SCENE · II.

LISIMON, VALERE,  
PHILIPIN,

LISIMON.

**J**E venois te chercher.

VALERE.

Si c'est pour ton service ;  
Parle-moi franchement , j'agis sans artifice ;  
As-tu besoin de moi ?

LISIMON.

Je te suis obligé.

VALERE.

Di-moi , quelque faquin t'auroit-il outragé ?  
Parle, je suis à toi.

LISIMON.

Je te rends mille graces ;

VALERE.

Vois-tu, je ne suis point de ces gens à grimaces ;

LISIMON.

Oh ! je le sçai fort bien.

VALERE.

Je suis franc.

LISIMON.

Je le croi.

Tu peux avec raison en croire autant de moi ;  
Je te suis tout acquis.

VALÈRE.

Je n'en suis point en peine.

Laissons ces complimens , di-moi ce qui t'a-  
mene.

LISIMON *riant.*

Volontiers.

PHILIPIN *à part.*

Écoutons.

LISIMON.

Je viens pour t'avertir

Que ce soir avec toi je veux me divertir.

VALÈRE.

Je ne puis pour ce soir, car j'attends compagnie.

LISIMON.

Je le sçai ; mais Celide est sans cérémonie :

Elle-même m'a dit qu'elle soupoit ici ,

Et m'a sollicité de m'y trouver aussi.

Je t'en viens avertir , de crainte de surprise ;

Elle m'a dit aussi d'amener Cidalise.

PHILIPIN *à part.*

Courage.

LISIMON.

Qu'en dis-tu ?

# MAL-APPRÊTÉ. 183

VALERE.

Je n'en suis point fâché.

LISIMON.

Je me sens aujourd'hui l'humeur d'un débauché ;  
Je veux me réjouir , pour bannir de mon ame  
Un importun chagrin.

VALERE.

Est-ce pour quelque Dame ?

LISIMON.

Non.

PHILIPIN *bas à son Maître.*

Songez-vous donc....?

VALERE.

Oui. (*à Lisimon.*) Mais d'où vient  
ton chagrin ?

LISIMON.

J'ai perdu mon argent.

PHILIPIN *à part.*

Serviteur au Festin ,

Il n'est plus question maintenant de demande.

VALERE *à Lisimon.*

J'en suis fâché. Di-moi, ta perte est-elle grande ?

LISIMON.

Hé ! non ; mais j'ai pensé quasi devenir fou ;  
J'ai perdu , sans gagner , jusques au dernier sou.

PHILIPIN *à son Maître.*

Offrez-en à Monsieur.

LISIMON.

Ah ! non , je lui rends graces.

PHILIPIN à *Lisimon*.

Parlez ; Monsieur n'est point de ces gens à grimaces ,

Il est franc.

LISIMON.

Je le sçai. Adieu , jusqu'à ce soir :

Nous viendrons de bonne heure.

VALERE.

Adieu.

PHILIPIN *faisant la ré-  
verence.*

Jusqu'au revoir.

## SCENE III.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE *regardant Phil-  
pin qui ne branle pas.***H**E'-bien , veux-tu songer à me sortir d'affaire ?

PHILIPIN.

Moi ? Monsieur,

VALERE.

**VALERE.**

Oui.

**PHILIPIN.**

Parbleu , je ne sçaurois qu'y faire ;  
Car j'ai de mon adresse épuisé tout le fond.

**VALERE.**

Tu veux donc qu'aujourd'hui je reçoive un  
affront ?

Et que Célide encor , pour cette bagatelle ,  
Durant un mois entier me gronde & me que-  
relle ?

Car tu sçais que souvent son esprit emporté  
Se cabre pour un rien jusqu'à l'extrémité.  
Mais au moins là-dessus répond-moi quelque  
chose..

**PHILIPIN.**

Dè tout cela , Monsieur , je ne suis point la  
cause ;

Je voudrois de bon cœur pouvoir vous soulager.

**VALERE.**

Tu me soulageras en cherchant à manger.

**PHILIPIN.**

C'est tems perdu , Monsieur , le monde est in-  
flexible.

**VALERE.**

Mais pour me contenter , fais au moins ton  
possible.

*Tome I.*

Q

PHILIPIN.

Venez avecque moi , vous verrez si je ments :  
Et je veux de grand cœur souffrir mille tour-  
mens ,

Si ce que je vous dis se trouve une chimere..

VALERE.

Mais que dire à Celide , & comment s'en dé-  
faire ?

PHILIPIN.

Feignez d'être malade , & mettez-vous au lit..

VALERE.

En cette occasion tu manques bien d'esprit .  
Ils viendront pour sçavoir quelle est ma mala-  
die ,

Et faire par leurs soins que l'on-y remédie ;  
Puis me trouvant sans fièvre & sans aucun dan-  
ger ,

Au Soupé , de nouveau , ce seroit m'engager :  
Outre qu'à déguiser , je suis fort mal-habile..

PHILIPIN.

De feindre quelque mal , il n'est pas difficile..

VALERE.

Non ; mais de feindre ainsi , c'est l'emploi d'un  
faquin.

PHILIPIN.

Morbleu , faites venir un fameux Medecin :  
Après , laissez-le faire : aidez au stratagème .  
Il vous rendra malade en dépit de vous-même ,  
Avecque la saignée il en aura raison.



**VALERE.**

**Tu sçais que je la crains bien plus que le poison.**

**PHILIPIN.**

**D'accord. Si vous feigniez de vous être allé  
battre ,**

**Je m'en irois chez eux faire le diable à quatre ,  
Dirois qu'un Inconnu vous a fait un appel.**

**VALERE.**

**Un homme comme moi pourroit feindre un duel ?  
Il y va de ma gloire , & d'ailleurs cette feinte :  
Cauferoit à Celide une sensible atteinte ;  
L'amour qu'elle a pour moi pourroit l'inquiéter.**

**PHILIPIN.**

**Bon , bon , continuez , vous allez tout gâter.  
Je vois bien, vous voulez être homme de parole ;  
Ce desir est fort beau , quand on a la pistole.  
Mais il ne sert de rien alors qu'on ne l'a pas.**

**VALERE.**

**Si faut-il cependant me tirer d'embarras.**

**PHILIPIN.**

**Oh ! pour vous en tirer , il faudroit des mi-  
racles ;  
Vous-même à mes conseils vous mettez des ob-  
stacles.**

**VALERE.**

**Point ; je n'agirai plus que par tes sentimens.**

**PHILIPIN.**

**Ne m'embarrassez point par vos raisonnemens.**

188 LE SOUPÉ

Allez, laissez-moi faire; il me vient une idée;  
Par où je tiens déjà la beccasse bridée.

VALERE. *avec empressement.*

Di-la-moi.

PHILIPIN.

Je n'ai garde.

VALERE.

Hé! pourquoi me cacher...?

PHILIPIN.

Je ne la dirai point; vous avez beau prêcher,  
Vous n'en apprendrez rien, qu'après la chose  
faite.

VALERE.

Mais enfin, si c'étoit quelque sottise dé faite...

PHILIPIN.

Hé! non.

VALERE.

Mais raisonnons...

PHILIPIN.

Ah! ne raisonnons plus;

Ventrebleu, quittez-là vos raisons de bibus.

VALERE.

A tout ce que tu veux, il faut donc me soumettre.

PHILIPIN.

Il falloit raisonner avant que de promettre;  
Et ne pas, sans biscuit, s'embarquer follement.  
Morbleu, de quoi vous sert votre grand jugement?

# MAL-APPRETE. 189

Laissez-moi seul.

VALERE.

Pourtant . . . .

PHILIPIN.

Hé ! laissez-moi , vous dis-je .  
Votre discours , ici , m'importune & m'afflige .  
Rentrez .

VALERE.

Je ne veux pas .

PHILIPIN *allant au fond  
du Théâtre.*

Oh ! pour moi , je vous fuis .

VALERE.

Revenons ; il faut souffrir en l'état où je suis .

---

## SCENE IV.

PHILIPIN *seul.*

**O**R , ça , voyons un peu si ce que je pro-  
jette :

Peut être apparemment une honnête défaitte .

( *Après avoir un peu rêvé* ) :

Oui ; rien , selon mon sens , n'est mieux ima-  
giné ,

Et sans cela mon Maître alloit être berné .

## 190 LE SOUPÉ

Ah ! qu'un Valet d'esprit est une belle chose !  
• Il sçait répondre juste à ce qu'on lui propose ;  
Et si pour quelqu'affaire il faut un prompt secours ,  
Dans les occasions on le trouve toujours.  
Quelque jour , à mon tour , je prétends être  
Maître ,  
Mais je veux un Valet qui sçache se connoître ;  
Il ne coûte pas plus d'avoir un bon Cheval ,  
Que d'avoir à nourrir un méchant Animal.  
Si mon Maître , après tout , dedans cette occurrence  
Eût eu quelque Valet de peu d'intelligence ,  
Où diable en feroit-il en cette extrémité ?  
(*Branlant la tête.*)  
Ma foi... Mais achevons ce que j'ai projeté.

---

## SCENE V.

DORISE, PHILIPPE *frappant à la porte de Celide.*

DORISE *ouvrant.*

AH, c'est toi ! Que veux-tu ?

PHILIPPE.

*Parler à ta Maîtresse.*

# **MAL-APPRETE. 197**

**DORISE.**

**A. Celide ?**

**PHILIPIN.**

**A qui donc ?**

**DORISE.**

**Est-ce affaire qui presse ?**

**PHILIPIN.**

**Mé ! non pas.**

**DORISE.**

**Voudrais-tu m'apprendre ce que c'est ?**

**PHILIPIN.**

**Oui ; tu sçais que toujours je fais ce qui te plaît.**

**DORISE.**

**Di-le donc promptement ; Celide va descendre.**

**PHILIPIN.**

**Je viens lui demander l'heure qu'on doit l'attendre ,**

**Afin qu'à point-nommé le Soupé soit tout prêt ;  
Car mon Maître , vois-tu , fait un fort grand  
apprêt.**

**DORISE.**

**Tant mieux ; car , vois-tu bien , le grand festin  
me touche.**

**PHILIPIN.**

**Reste ! à ce mot de grand , l'eau te vient à la  
bouche.**

**DORISE.**

**Uest vrai.**

## LE SOUPÉ

PHILIPIN.

C'est assez.

DORISE.

Cela me satisfait.

J'aime qu'on ait grand air à tout ce que l'on fait ;  
J'ai le bon goût.

PHILIPIN.

J'entends ; quoi que tu te proposes ;  
Ton esprit en tous lieux est pour les grandes  
choses.

M'aimes-tu grandement ? Expliquons-nous  
enfin.

DORISE.

Silence sur l'amour, & parlons du festin.

PHILIPIN.

Le Soupé sera beau.

DORISE.

Vois-tu, je te déclare  
Qu'à souper comme il faut, aussi je me prépare.  
Surtout, que nous ayons quelque Vin de liqueur.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE.

Fais faire un Ragoût qui nous touche le cœur ;  
L'Entremets fin ; la Bisque, où le ris de veau  
nage,

Et je t'en aimerai quatre fois davantage.

PHILIPIN.

# MAL-APPRETE. 193

PHILIPIN.

Si bien que ton amour est un amour gourmand ;  
Et sans tous ces ragoûts , serviteur à l'Amant.

DORISE.

Point d'amour sans cela.

PHILIPIN.

Sans Daube , Entremets , Bisque ,  
A t'entendre parler , notre amour court grand  
risque.

DORISE *le caressant.*

Ce n'est pas qu'après tout, je n'aime tes appas.

PHILIPIN.

Après tout ? J'entends bien , même après le  
repas.

DORISE.

Tu vas te chagriner pour un mot de gogaille ?

PHILIPIN.

Point.

DORISE.

Je t'aime toujours.

PHILIPIN.

Oui-da ? vaille que vaille ;

DORISE.

J'entends Celide , paix.

PHILIPIN.

J'espere qu'à la fin . . . .



## SCENE VI.

CELIDE, DORISE,  
PHILIPIN.

CELIDE.

**D**Orise, que fais-tu ?

DORISE.

Je parle à Philipin.

CELIDE.

Que veut-il ?

DORISE.

Pour souper, il vient prendre votre heure.

CELIDE.

T'envoye-t'on exprès ?

PHILIPIN.

Oui ; Madame , ou je meure.

CELIDE.

Pour m'y rendre au plutôt , je ferai mon pouvoir.

N'as-tu rien davantage à me faire sçavoir ?

PHILIPIN.

Non ; mais si j'osois . . . .

CELIDE.

Quoi ?



# MAL-APPRETE. 195

*(Philipin branle la tête.)*

DORISE.

Pourquoi branler la tête ?  
Parle-nous franchement , & ne fais point la  
bête.

PHILIPIN.

Hé ! ce n'est rien.

DORISE.

Pourtant tu me paroissais fâché,  
Ton Maître pour quelqu'autre a-t'il le cœur  
touché ?

Di.

PHILIPIN.

Ah ! non , je t'affure.

CELIDE.

Hé-bien , je t'en veux croire ;  
Mais d'où vient cette humeur & si sombre &  
si noire ?

PHILIPIN.

Votre seul intérêt me cause cette humeur ,  
Et la chose en un mot regarde votre honneur.

CELIDE.

Mon honneur !

PHILIPIN.

Oui.

CELIDE.

Comment ? di.

R ij

196. LE SOUPE'

DORISE.

Cela ne peut être.

Là, di donc.

PHILIPIN.

Je crains trop qu'on le dise à mon Maître.

CELIDE.

Di, n'aye aucune peur.

PHILIPIN.

Me le promettez-vous ?

CELIDE.

Oui.

PHILIPIN.

Je ne puis souffrir que vous veniez chez nous,  
Franchement.

CELIDE.

Hé pourquoi ?

PHILIPIN.

C'est que chacun en cause.

DORISE.

Si ce n'est que cela, c'est vraiment peu de  
chose.

PHILIPIN.

L'autre jour, un Voisin qui vous en vit sortir ;  
Lâcha mille propos d'aimer, de divertir ;  
Bref, pour vous couper court, il me dit cent  
sottises.

Là-dessus aussitôt nous en vinmes aux prises,  
Et je finis la chose avec cent coups de poing.

CELIDE.

Après ce que tu dis, je n'y retourne point.

# MAL-APPRETE. 197

DORISE.

Nous n'irons pas souper ?

CELIDE.

Non.

DORISE.

Pourquoi non, Madame ?

CELIDE.

Veux-tu que derechef un coquin me diffame ?

DORISE.

Son Maître vous attend avec de grands apprêts.

CELIDE.

Son Maître, là-dessus, prend peu mes intérêts ;

Devroit-il m'inviter d'aller à sa demeure ,

Après ? ...

PHILIPIN.

Il n'en sçait rien, Madame, ou que jemeure.

Peste ! s'il le sçavoit, ses Voisins médifans

Dans peu, sur mon honneur, passeroient mal  
le tems.

CELIDE.

Il feroit ce qu'il doit.

PHILIPIN.

Oh ! Madame, sans doute ;

Là-dessus, il est homme à tout-mettre en dé-  
route.

J'ai toujours craint depuis, que vous vinssiez  
chez nous ,

De peur qu'un de ces gens ne vous mît en cour-  
roux ;

# 198 LE SOUPÉ

Que vous voyant entrer, leur médifante langue  
Ne vous fift, en paffant, quelque fotte harangue;  
Que mon Maître à la fin venant à tout fçavoir,  
D'abord, pour vous venger, n'écoutât fon de-  
voir.

En ces occafions l'on frappe, l'on affomme;  
Et pour moins, bien fouvent, il arrive mort  
d'homme.

CE L I D E.

Pour moi, je ne veux pas causer un tel malheur.

D O R I S E à Philipin.

Je te tiens là-deffus un auffi grand hableur...

CE L I D E.

Enfin je n'irai point, la chose est refoluë.

D O R I S E.

Puisqu'ainfi par raifon cette affaire est conclue,  
Qu'il falle donc chez nous apporter le Soupé.

CE L I D E.

D'accord.

P H I L I P I N à part.

C'est à ce coup que je fuis attrapé.

D O R I S E.

Par-là vous évitez toute la médifance,  
Et vous ferez la chose avecque bienséance.

CE L I D E après avoir rêvé.

Je ne veux point fouper; qu'on ne l'apporte pas.

D O R I S E.

D'où vient?

CE L I D E.

Cela feroit un trop grand embarras.

# MAL-APPRE'TE'. 199

DORISE.

Mais rien n'est plus aisé.

CELIDE.

Mais je n'en veux rien faire ;  
Cesse de m'en parler.

DORISE.

Mais que dira Valère ?  
De toutes les façons c'est trop le mépriser.  
Quel prétexte aurez-vous pour vous en excu-  
ser ?

Encor doit-on trouver une défaite honnête.

CELIDE.

Je feindrai pour excuse un fort grand mal de  
tête.

DORISE.

Ce mal, à mon avis, viendra fort brusquement.

PHILIPIN.

Ce mal assez souvent survient en un moment ;  
C'est , à mon sentiment , une valable excuse :  
Puis je prendrai le soin d'appuyer cette ruse.

CELIDE à Philipin.

Songe bien . . . .

PHILIPIN.

Là-dessus mettez-vous en repts.

DORISE à part.

Je voudrois de bon cœur qu'on te brisât les os.

PHILIPIN à Celide.

Mais , au moins , le secret ?

CELIDE.

Va, que rien ne t'alarme,

PHILIPIN.

Car j'aurois à souffrir un étrange vacarme.

CELIDE.

Hé mon dieu ! là-dessus n'aye point de souci.

PHILIPIN.

Soit. Adieu donc.

CELIDE.

Adieu.

PHILIPIN *à part.*

*La chose a réussi ;*

Mon Maître est dégagé par cette fourberie.

## SCENE VII.

CELIDE, DORISE

CELIDE.

**D**orise, qu'en crois-tu ?

DORISE.

Ce n'est que menterie

Qu'un conte assurément, qu'il a fait à plaisir.

Que de m'en éclaircir, j'aurois un grand desir.

# MAL-APPRETE. 101

CELIDE.

Je pense que Valere a part au stratagème.

DORISE.

Tout de bon ?

CELIDE.

Tout de bon.

DORISE *après avoir un peu  
révé.*

Je le pense de même.

Philippin, de son chef, s'iroit-il ingérer

De rompre une partie, & de vous censurer ?

CELIDE.

Le Maître & le Valet ont tramé cette pièce :

Mais je veux découvrir pourquoi cette finesse.

Je ne puis y penser sans me mettre en courroux ;

Je sens naître en mon cœur des sentimens ja-  
loux.

J'ai sujet maintenant de douter de Valere ;

Ce procédé, vois-tu, cache quelque mystère.

DORISE.

Mais Valere vous aime.

CELIDE.

Hé mon Dieu ! que sçait-on ?

DORISE.

Qui pourroit-il aimer ?

CELIDE.

Tu sçais que Lisimon

202    **LE SOUPÉ**

Y doit souper ce soir avecque Cidalise.

**DORISE.**

Valere, de l'aimer, feroit-il la sottise ?

**CELIDE.**

Dorise, on doit tout craindre, alors qu'on aime  
bien.

**DORISE.**

Oui, vous avez raison, & je ne dis plus rien.  
Cidalise est jolie & souffre la fleurette,  
Et paroît être fille à faire une amourette.

**CELIDE.**

Pour me guérir l'esprit, j'y veux aller souper.

**DORISE.**

Ma foi, par ce moyen on les peut attraper,  
Observer leur grimace, étudier leur geste....  
Allons-y seulement, je me charge du reste.

**CELIDE.**

Je crois qu'en me voyant ils seront bien surpris.

**DORISE.**

Ah ! que je vais tantôt pénétrér leurs esprits,  
Lire jusqu'en leurs cœurs, voir jusqu'au fond  
de l'ame,

Découvrir leurs secrets ! Mais, allons-y, Ma-  
dame ;

Je veux de Cidalise, afin de tout sçavoir,  
Prendre à part la Suivante, & faire mon devoir.

**CELIDE.**

Aime-t'elle à jaser ?



**DORISE.**

C'est son vice ordinaire ;  
Sur son chapitre même elle a peine à se taire.  
Elle est de ces esprits qui , sans considérer ,  
Se plaisent à parler , médire & déchirer :  
Quand l'occasion s'offre , ils n'épargnent per-  
sonne ;  
Ils passent par leur langue & la belle & la  
bonne ;  
L'honneur , le bien , le mal , tout se confond  
chez eux ;  
Et qui s'en sauve enfin , n'est pas trop malheu-  
reux.

**CELI DE.**

Ces esprits font souvent des sottises extrêmes.

**DORISE.**

Ils parlent du prochain , ou bien parlent d'eux-  
mêmes ;

Jamais sur leurs discours nulle réflexion . . . .

**CELI DE** *montrant Lisette.*

La voici.

**DORISE.**

Bon.

**CELI DE.**

Sers-toi de cette occasion.

**DORISE.**

Laissez-nous seulement , c'est une affaire faite.



## SCENE VIII.

CELIDE, DORISE,  
LISETTE.

CELIDE.

**Q**ue vois-je ! Ah ! c'est donc toi ? Qui t'a  
mene , Lisette ?

LISETTE.

**Je viens vous avertir que Madame , ce soir ,  
Va souper chez Valere , & prétend vous y voir.**

CELIDE.

**Lisimon , de ma part , l'en a sollicitée ?**

LISETTE.

**Au moins de cet honneur Madame s'est flattée.**

CELIDE.

**L'honneur en est pour moi ; mais , Lisette , di-  
lui** *(à Dorise.)***Qu'elle y soit de bonne heure. Adieu. Vien.**

DORISE.

**Je vous sui,****Madame.**

SCENE IX.

DORISE, LISETTE.

DORISE,

**H**E'-bien, Lisette ?

LISETTE.

Ah ! Dorise , j'espere  
Que ce soir , à soupé , nous ferons bonne chere.  
N'est-ce pas ta pensée ?

DORISE,

Il n'en faut point douter.

LISETTE.

Valere est délicat , & sçait fort bien traiter.

DORISE,

Sans doute.

LISETTE.

Je l'estime , & j'aime sa franchise.

DORISE.

Il a souvent , je crois , régalé Cidalise.

LISETTE.

Non pas ; mais l'autre jour il fit en *impromptu*  
Un merveilleux repas, qu'il nommoit *ambigu* ;  
Rien n'étoit plus galant... Enfin j'aime Valere,  
Et dans tout ce qu'il fait il a l'heur de me plaire,

206 LE SOUPÉ

DORISE.

Plait-il à ta Maîtresse autant comme il te plaît ?

LISETTE.

Pour moi, sur l'amitié, je ne sçai ce qu'elle est ;  
Je n'en puis que juger. Ma foi, hors elle-même,  
Elle auroit de la peine à dire ce qu'elle aime.

DORISE.

Chacun croit cependant qu'elle aime Lisimon.

LISETTE.

Et moi, je n'en crois rien.

DORISE.

Tout de bon ?

LISETTE.

Tout de bon.

DORISE.

Mais di-m'en la raison.

LISETTE.

Elle s'est mis en tête  
Que sa beauté doit faire une illustre conquête ;  
Que l'Epoux qu'elle aura, doit être grand Sei-  
gneur.

DORISE.

S'il est vrai, Lisimon lui touche peu le cœur.

LISETTE.

Certain Fou, qui des gens dit la bonne avan-  
ture,

Lui fait de sa fortune une heureuse peinture.

Elle l'écoute enfin, & donne là-dedans.

Je voudrois de ce Fou pouvoir casser les dents.

**DORISE.**

Il faut que ta Maîtresse ait l'ame bien crédule,  
Pour croire aux fots discours d'un Devin ridicule.

**LISETTE.**

Elle n'est pas l'unique , & j'en sçai plus d'un  
cent

Qui sur ses pronostics en croyent bien autant.  
Ce Fou , par jour , au moins en duppe une dou-  
zaine :

D'aller en son logis , ces sottes ont la peine ;  
Et comme homme important se faisant recher-  
cher ;

Impose à leurs museaux la loi de se cacher ;  
Et de son grand sçavoir, faisant valoir la dose ,  
Débite effrontément, pour beaucoup , peu de  
chose.

**DORISE.**

Mais quand on est chez lui , di-moi ce qu'on  
y fait.

**LISETTE.**

Seule à seul il les mene dans un grand cabinet ;  
Elles montrent leur main pour la Chiromancie,  
Puis ensuite leur pied pour la Pedomancie.

Quand sur ces deux endroits le fourbe a bien  
prêché ,

Il conclud qu'aux tétons certain signe est ca-  
ché ;

Que plus haut , ou plus bas , fait grande différence ;

Qu'il ne peut , sans les voir , tirer de conséquence.  
Bref il trouve à parler sur l'un & l'autre bout ;  
Et si l'on le croyoit , le drôle verroit tout.

DORISE.

As-tu passé , di - moi , par les mains de cet homme ?

LISETTE.

Qui , moi ? J'aimerois mieux aller pied nus à Rome.

DORISE.

Tu n'es pas peu sçavante , & je presume bien...

LISETTE.

Je te jure , ma foi , qu'il n'en fut jamais rien.

DORISE.

Mais tu sçais le détail de chaque circonstance ?

LISETTE.

Ma Maîtresse dix fois m'en a fait confidence.

DORISE.

On devroit bien punir ces sortes de faquins.

LISETTE.

Mille coups féroient bien à ces fiéfés coquins.  
Adieu , jusqu'à tantôt ; nous dirons autre chose.

DORISE.

Adieu , Lifette , adieu.

LISETTE.

Mais , au moins , bouche close.

SCENE

---

---

SCENE X.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

**H**E'-bien, que dites-vous de mon invention ?

Ne répond-elle pas à votre intention ?

VALERE.

A ne te point mentir, je la trouve admirable,  
Pourvû qu'envers les gens je ne fois point blâmable.

PHILIPIN.

Du côté de Celide on ne peut vous blâmer,  
Et d'ureste, Monsieur, l'on doit peu s'informer.

VALERE.

Va dire à Lisimon, qu'il mande à Cidalise  
Que pour une autre fois la partie est remise,  
Que Celide est malade.

PHILIPIN *s'en allant.*

Oui, j'y vais de ce pas.

VALERE *s'arrêtant.*

Fai-lui mes complimens.

PHILIPIN.

Je n'y manquerai pas.

210 LE SOUPÉ

VALERE.

Di-lui bien que ...

PHILIPIN.

Mondieu, j'ai de l'intelligence ;  
Avoûez que sans moi votre haute imprudence  
Alloit de bien des gens vous faire baffouer.

VALERE.

Sans toi j'étois tondu , je le dois avoûer ;  
J'aurois reçu sans doute un affront effroyable.

PHILIPIN.

Un Valet de bon sens est un meuble impaïable ;  
Et ce bon sens, sur tout, se rencontre chez moi.

VALERE.

On ne peut trop payer un Valet comme toi.  
Mais laissons ces propos , & cours où je t'en-  
voïe.

PHILIPIN *s'en allant.*

Oh ! j'y vais. Mais que vois-je ? Ah ! voici rabat-  
joie.





SCENE XI.

CELIDE, DORISE, VALERE,  
PHILIPIN.

VALÈRE *surpris de voir  
Celide.*

**A** H! Madame, c'est vous? Philipin m'a  
voit dit....

PHILIPIN.

J'ai dit la vérité.

DORISE *bas à Celide.*

Comme il est interdit!!

VALÈRE.

Il m'avoit assuré qu'une forte migraine ...

CELIDE.

Il vous avoit dit vrai, que rien ne vous sur-  
prenne ::

Elle est diminuée ; & pour la divertir ,  
J'ai jugé qu'il étoit à propos de sortir ,  
De chercher compagnie , & fuir la solitude.

VALÈRE.

Vous me causez par-là beaucoup d'inquiétude ;  
J'étois de votre mal si fort persuadé ,  
Que sur ce qu'il m'a dit, j'ai tout contremandé.

(à Philipin.)

N'est-il pas vrai ? parle.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE *bas à Celide.*

Madame, il vous déguise-

CELIDE *à Valere.*

Vous aviez Lifimon avecque Cidalise.

VALERE.

Par votre ordre il est vrai que je les attendois ;

Mais vous ne venant point, je les contremandois.

CELIDE.

Un plat nous suffira , sans tant se mettre en peine.

VALERE.

Mais s'ils viennent , Madame . . . ?

CELIDE.

Ah ! que rien ne vous gêne.

VALERE.

Un pareil traitement est un peu familier.

CELIDE.

Hé-bien , à tout cela l'on peut remédier.]

Commandez . . . .

VALERE.

S'il vous plaît , remettons la partie ;

Rien n'étant préparé . . . .

CELIDE.

Sans plus de repartie ;

## MAL-APPRETE. 213

Qu'on ait ce qu'on pourra , je veux souper ici.

VALERE.

Mais j'ai honte . . . .

CELIDE.

Hé mon dieu ! n'ayez aucun souci.

VALERE.

Faire un méchant repas , est chose assez fâcheuse.

CELIDE.

Ordonnez seulement.

PHILIPIN *à part.*

L'incommode soupeuse !

VALERE *à Philipin.*

Va donc , puisqu'il lui plaît , nous chercher un morceau.

PHILIPIN.

On vous fera , Madame , un fort méchant Cadeau.

Voyez-vous ? je suis franc , autant qu'on le peut être ;

Vous feriez , remettant grand plaisir à mon Maître ,

Car . . . .



---

---

SCENE XII.

LISIMON, CIDALISE,  
VALERE, CELIDE,  
DORISE, PHILIPIN.

VALERE.

**V** Oici Cidalise avecque Lisimon.

CIDALISE *embrassant Celide.*

Je viens souper ici.

PHILIPIN *à part.*

Peste de la guenon!

CIDALISE.

C'est par votre ordre, au moins?

CELIDE.

Je vous suis obligée.

On m'attendoit ailleurs; je me suis dégagée,  
Pour avoir le plaisir de souper avec vous.

CIDALISE.

Ce soin à mon égard est obligeant & doux.

CELIDE.

Je me sens de vous plaire une ardeur sans égale.

LISIMON.

Laissons les complimens, passons dans l'autre  
salle ;

## MAL-APPRETE. 215

Vous y pourrez jouer , attendant le Soupé.

PHILIPIN *à part.*

Ils attendront long-tems, ou je suis fort trompé.

CIDALISE.

J'ai fort grand appétit.

VALERE *entrant avec elles.*

Vous aurez peu de chose ;

Le Soupé sera maigre, & Madame en est cause.

---

## SCENE XIII.

PHILIPIN *seul.*

**E**T bien plus maigre encor qu'ils ne s'attendent pas ;

Ils n'ont fait de leur vie un si léger repas.

Mais que prétend mon Maître ? il entre sans rien dire.

Il a fait la folie ; hé morbleu ! qu'il s'en tire.

Je suis un plaisant fat de m'en inquiéter ;

Il ne s'en émeut pas , pourquoi m'en tourmenter ?



SCENE XIV.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

**P**hilipin ?

PHILIPIN.

Monsieur ?

VALERE.

Di, que faut-il que je fasse ?

PHILIPIN.

Plus j'y rêve, Monsieur, & plus je m'embar-  
rasse ;

Car tous mes Créanciers me traitent d'affron-  
teur.

VALERE.

Quoi ! tu ne peux fléchir ce Monsieur le Trai-  
teur ?

PHILIPIN.

N'esperez rien de lui, si ce n'est invective :

J'ai même dès tantôt fait une tentative ;

Et sa réponse étoit : De l'argent, de l'argent,

Où dans peu tu verras à ta queue un Sergent.

VALERE.

Que faire de ces gens ?

PHILIPIN.

**PHILIPIN.**

Moi ? je ne sçai qu'en faire :  
C'est à vous d'y songer, Monsieur, c'est votre  
affaire.

**VALERE.**

Je voudrois de bon cœur qu'ils fussent hors d'ici.

**PHILIPIN.**

Quoi ! n'est-ce que cela qui vous met en souci ?

**VALERE.**

Non.

**PHILIPIN** *mettant le doigt  
au front.*

Oh ! j'ai là-dedans une bonne visée ;  
Pour les faire sortir, je tiens la chose aisée.  
Feignez un grand chagrin, avec un peu d'effroi ;  
Et du reste, Monsieur, reposez-vous sur moi.

**VALERE.**

Mais pourquoi feindre ainsi ? ...

**PHILIPIN.**

Monsieur, point de conteste ;  
Moi, j'entre là-dedans pour achever le reste.



---

---

## SCENE XV.

VALERE *seul.*

**Q**ue diable va-t'il faire, & quel est son dessein ?

Plus je veux y rêver, & plus j'y rêve en vain.

Je ne puis deviner quel est son artifice ;

Je crains qu'il ne me rende un fort mauvais office.

---

---

## SCENE XVI.

VALERE, PHILIPIN,

LISIMON, CIDALISE,

CELIDE, DORISE.

CELIDE *sortant.*

**Q**Uoi ! mon Frere est blessé ? Philipin, l'as-tu vu ?

PHILIPIN.

Non pas, mais on le dit.



# MAL-APPRETE. 219

CELIDE.

Et comment l'as-tu sçu ?

PHILIPIN.

Je viens de le sçavoir au coin de notre rue.

CELIDE.

Mais de qui ? di.

PHILIPIN.

D'un tas de populace émuë.

Oyant nommer son nom, par curiosité,  
Pour voir ce que c'étoit, je me suis transporté.

L'un disoit qu'il avoit une grande blessure,  
L'autre plaignoit d'ailleurs sa funeste aventure;  
Chacun de son malheur parloit confusement.

CELIDE.

Ma cappe ?

PHILIPIN *à part.*

Bon.

CELIDE.

Allons, ma cappe promptement !  
Ne m'abandonnez point en ce malheur ex-  
trême.

VALERE *le prenant par la*

*main.*

Je n'ai garde.

LISIMON.

Arrêtez, car le voici lui-même.



Tout

## SCENE XVII.

LISIMON, VALERE,  
CELIDE, CIDALISE,  
LE FRERE de Celide,  
PHILIPIN, DORISE.

CELIDE.

**M** On Frere, on nous a dit que vous étiez  
bleffé.

LE FRERE.

Celui qui vous l'a dit, n'est pas trop bien sensé;  
Je n'ai pas que je sçache, eu la moindre que-  
relle.

Mais qui vous a conté cette fausse nouvelle.

CELIDE.

Philipin.

LE FRERE.

Philipin! Hé de qui le sçait-il?

PHILIPIN.

Sans raison, bien souvent, le peuple a grand  
babil.

Au coin de notre rue on disoit d'affurance,  
Qu'un coup assez fâcheux vous traversoit la  
pance;

## MAL-APPRETIE. 221

On nommoit votre nom, & l'en vous figuroit  
De grosseur, de grandeur, bref tout comme on  
vous voit.

LE FRERE.

Du moins, jusqu'à present, j'y vois peu d'appa-  
rence.

PHILIPIN.

On peut s'être trompé sur quelque ressem-  
blance :

Puis ne sçavez-vous pas qu'il est, soir & matin,  
Plus d'un âne au Marché, qui se nomme Mar-  
tin ?

CELIDE.

On ne vous a point vû de toute la journée.

LE FRERE.

J'ai passé chez Daphné toute la matinée ;  
Puis à l'Académie, où j'ai long-tems été.

CELIDE.

On vous a fait jouer ?

LE FRERE.

Oh ! non, car j'ai prêté  
Mon argent en entrant.

CELIDE.

Ah ! la raison est forte.  
Mais à venir ici, quelle affaire vous porte ?

LE FRERE.

On m'a dit au logis que vous soupiez ici :  
Ne pouvant souper seul, j'y viens souper aussi.

## 222 LE SOUPÉ

Philippe PHILIPIN à part.  
Les Marchands s'amassent, la Foire s'est  
bonne.

VALERE.

Entrez là-dedans.

CELIDE.

Oui, car il faut qu'il ordonne.

LE FRERE.

Valere, au moins pour moi point de mets su-  
perflus?

VALERE.

Non.

LE FRERE en entrant.

Car une autre fois je n'y reviendrois plus.

---

---

## SCENE XVIII.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

P Hilipin ?

PHILIPIN.

Monsieur ?

VALERE lui faisant signe  
des gens qui sont chez lui, &  
Philipin répondant à tous ses  
gestes par signes.

Hem ? Quoi donc ! toujours se taire ?

PHILIPIN.

Qu'ai-je à dire, Monsieur, quand tout est si contraire ?

D'ailleurs je vois, morbleu, mon artifice à bout ;  
Puis il survient toujours des obstacles à tout.

VALERE.

Je suivrai tes avis, quoique tu me propose :  
Pour m'ôter d'embarras, je ferai toutes choses ;  
De l'affront que je crains je me veux garantir.  
Cherche , invente un moyen de les faire sortir.

PHILIPIN.

Attendez, j'en trouve un . . .

VALERE *avec empressement.*

Di vite, je t'écoute.

PHILIPIN.

Mettons le feu ceans, ils sortiront sans doute ;  
C'est un moyen bien sûr, & tous iront chez eux.

VALERE.

Il est vrai qu'il est sûr, mais il est dangereux.

PHILIPIN.

D'accord. Morbleu , voici ma dernière res-  
source :

Feignez qu'on vous a pris ce matin votre bourse ;  
Et que chez les Traiteurs n'ayant aucun credit,  
Vous ne pouvez ce soir . . .

VALERE.

Je t'entends , il suffit ,

T iiij

124 . . . L E S O U P E

L'avis est assez bon ; mais je crains de déplaire,  
Et que Celide enfin ne se mette en colere.

L I S E T T E *ouvrant la porte.*

Monsieur , on vous demande.

P H I L I P I N *bas.*

Ah ! vous voilà gâté.

V A L E R E.

*(Lisette rentre )*

J'y vais. Que dois-je faire en cette extrémité ?

Ah ! je vais recevoir un affront effroyable.

P H I L I P I N.

Monsieur , s'il ne tenoit qu'à se donner au  
diable . . . .

L I S E T T E *revenant.*

Monsieur , on me renvoye.

V A L E R E.

Oh ! je ne puis encor ,

Rentrez.

P H I L I P I N

M'en croirez-vous, Monsieur ? Prenez l'effor,  
Sortez.

V A L E R E.

Je n'ose.

P H I L I P I N.

Enfin cherchez donc un remede.

Mais voici le Traiteur ; faites tant qu'il vous  
aide.

---

---

SCENE XIX.

VALERE, PHILIPIN, LE  
TRAITEUR, LE FRERE  
de Celide.

LE TRAITEUR.

**M**onsieur, en peu de mots, il me faut de  
l'argent,  
Ou je vais tout-à-l'heure envoyer un Sergent.

VALERE.

Je vous contenterai, n'en soyez point en peine :  
Mais il vous faut encore attendre la quinzaine ;  
Mon Pere arrivera dans dix ou douze jours ,  
Puis....

LE TRAITEUR.

A d'autres, Monsieur ; ce sont là vos détours :  
Votre Valet cent fois a donné de ces bourdes ;  
C'est nous prendre en un mot pour franchises  
hapelourdes.

LE FRERE de Celide , *en-  
vrant la porte,*

Valere ? un mot.

VALERE.

(*Le Frere rentre.*)

J'y vais. Fiez-vous sur ma foi ;  
Qu'en ce tems vous aurez tout ce que je vous  
doi.

LE FRERE *revenant.*

On est, de vous parler, dans une impatience...

PHILIPIN *au Frere.*

C'est qu'il parle au Traiteur.

LE FRERE.

Au moins, point de dépense ;  
A quoi bon tant de mets ? il ne nous faut qu'un  
plat.

VALERE.

Bon, vous n'en aurez qu'un.

LE FRERE *au Traiteur.*

Mais qu'il soit délicat.

Monsieur, sur le Soupé ne croyez point Valere •  
Il n'est pas maintenant besoin de grande chere,  
Il ne nous faut qu'un plat, comme je vous ai dit.

VALERE *au Frere.*

Laissez-nous.

LE FRERE.

Volontiers.

*Philipin entre avec le Frere.*

VALERE *au Traiteur.*

Monsieur....

LE TRAITEUR.

Point de credit;



## MAL-APPRETE. 227

Tous vos discours ne font que des contes frivoles :

Il me faut de l'argent , & non pas des paroles ;  
Songez à m'en donner.

VALERE.

Ma foi , je n'en ai pas ;  
Et comme vous voyez , j'ai besoin d'un Repas :  
Faites-moi ce plaisir ; après , foi d'honnête-  
homme ,

Vous serez satisfait.

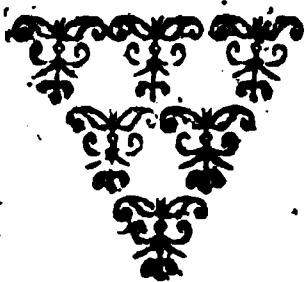
LE TRAITEUR.

Comme de l'autre somme-  
C'est en vain me presser , vous perdez votre  
tems.

Adieu ; pensez bientôt à nous rendre contents.

VALERE *seul , après avoir  
regardé de tous les côtés.*

Où donc est Philipin ? Ah ! tout me désespère.



## SCENE XX.

UN SERGENT, VALERE.

LE SERGENT.

**M**onsieur ?

VALERE.

Que vous plaît-il ?

LE SERGENT.

Vous nomme-t'on Valère ?

VALERE.

Oui.

LE SERGENT.

Pour vous informer de mes intentions ,  
Je viens pour vous donner trois Assignations.

VALERE.

Trois Assignations ! Quelles gens les envoient ?

LE SERGENT.

Pour vous faire sçavoir les Bourgeois qui m'em-  
ploient ,

Le premier de cestrois , est un Marchand Gan-  
tier ;

Le second , Patissier ; l'autre, Cabaretier.

VALERE

Avec d'honnêtes gens , autrement on en use.

Envoyer un Sergent !

LE SERGENT.

Je vous demande excuse ;  
Pour vous, en cas pareil, j'en ferois tout autant.

VALERE.

Ah ! ce n'est pas de vous que je suis mécontent,  
Et . . . .

LE SERGENT.

Souffrez que j'écrive un mot.

VALERE.

Ah ! je déteste,  
Si l'on le voit ici. Dépêchez, foyez presté ;  
Car j'ai hâte.

LE SERGENT *en écrivant.*

C'est fait, Monsieur ; c'est à regret . . .

VALERE.

Fort bien, je vous entends.

LE SERGENT *lui donnant  
les Assignations.*

Je suis homme discret.

VALERE.

Adieu, sortez.

LE SERGENT.

Je fors.



---

---

## SCENE XXI.

VALERE *seul.*

Où diantre peut-il être?  
M'abandonner ainsi! Tu le payeras, traître;  
Coquin, de mille coups je sçaurai te punir.  
En l'état où je suis, que vais-je devenir?

---

## SCENE XXII.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN *revenant.*

AH parbleu! pour ce coup, la Dame en  
a dans l'aile.

VALERE.

Hé! d'où viens-tu, faquin?

PHILIPIN.

Hé quoi! l'on me querelle,  
Dans un tems où j'ai fait un tour d'homme  
d'esprit?

# MAL-APPRE'TE'. 231

VALERE.

Est-ce qu'en ma faveur le Traiteur s'adoucit ?

PHILIPIN.

Vous allez voir dans peu l'effet de mon adresse.

VALERE.

Apprend-moi ce que c'est , ne m'en fai point  
finesse.

PHILIPIN.

Pour vous débarrasser , apprenez que j'ai dit  
Qu'en ce lieu . . . .

---

## SCENE DERNIERE.

CELIDE , CIDALISE ,  
DORISE , LISIMON ,  
LE FRERE de Celide ,  
VALERE , PHILIPIN.

LE FRERE *sortant.*

**M**Ais , ma Sœur . . .

CELIDE.

Mais , mon Frere , il suffit ;  
Je n'y veux point rester , quoique vous puissiez  
dire.

Mais...

CELIDE.

Mais, encore un coup, cela vous doit suffire ;  
C'est prendre peu de soins de la santé des gens.

CIDALISE à Valere.

Pour donner à souper , prenez mieux votre  
tems ,

Monfieur, n'exposez plus les Dames de la sorte,

LISIMON à Cidalise.

Ce n'est rien , demeurez.

CIDALISE.

Non, il faut que je sorte.

(à Celide.)

Ah ! Madame , au plutôt abandonnons ce lieu,

CELIDE.

Ah ! pour moi , je vous suis.

VALERE.

Mais que je sçache....

CIDALISE.

( à Lisimon.)

Adieu.

Remenez-moi.

LISIMON.

D'accord.

LE FRERE.

Ma Sœur , cessez de craindre.

CELIDE.

Mon Frere, là-dessus je ne puis me contraindre.

Allons

# MAL-APPRE'TE. 233

Allons, venez.

LE FRERE.

Allons.

VALERE à Celide.

Ne puis-je point sçavoir... ?

DORISE.

Ah! de plus de dix jours je ne veux point vous voir ;

Eloignez-vous de moi. Dorise, allons, ma cappe ?

DORISE.

La voilà.

CELIDE prenant son Frere.

Sortons vite.

DORISE.

Ah ! si l'on m'y rattrappe....

VALERE.

Dorise, apprend-moi donc....

DORISE.

Ah ! ne m'approchez pas.

*Ils s'en vont.*

PHILIPIN.

Nous voilà délivrés d'un fort grand embarras.

VALERE.

Oui, sans doute.

PHILIPIN.

Et le tout vient de mon industrie.

Mais sçavez-vous comment ? ...

VALERE.

Di vite, je te prie.

PHILIPIN.

La petite Verole a sçu vous dégager ;  
 La peur de la gagner les a fait déloger.  
 J'ai dit que de ce mal une fort belle Femme  
 Dans ce même logis venoit de rendre l'ame ,  
 Et que j'étois rentré pour les en avertir.  
 Ces Dames aussitôt n'ont pensé qu'à sortir ,  
 Et fuir cette maison ; vous l'avez vu vous-même .

VALERE.

On ne pouvoit trouver un meilleur stratagème .

PHILIPIN.

Monsieur , sortons aussi , ne faisons point les  
 fats ;  
 Ces deux Messieurs pourroient revenir sur leurs  
 pas .

VALERE.

Ta raison est fort bonne , & je sors tout-à-  
 l'heure .

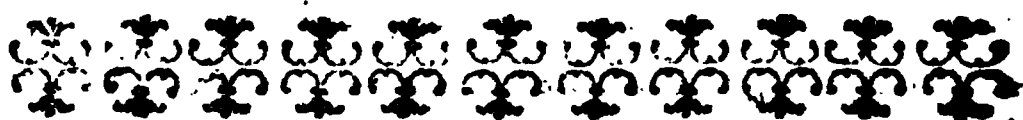
PHILIPIN.

Je conseille à chacun d'aller à sa demeure ;  
 Il y soupera mieux qu'il ne feroit ici .  
 Et moi , de mon côté , je vais souper aussi .

F I N.



LES  
NOBLES  
DE  
PROVINCE,  
*COMEDIE.*



# ACTEURS.

Mr. & Mad. DE FATENCOUR.

Mr. DE FONDNID.

Mr. DE VALEREUX.

Mr. D'ILSMARETS, Amant d'Angelique, *en Juste-au-corps de Velours noir.*

ANGELIQUE, Fille de Monsieur de Fatencour.

FLORINE, Suivante d'Angelique.

ARPALIS, Cousine d'Angelique.

Mr. DE LOISONNIERE, Cousin de Monsieur de Fatencour, *en Juste-au-corps de Velours noir.*

LA TOUR, Exempt.

FABRICE, Valet de Monsieur d'Ilsmarets.

CRISPIN, Fils du Fermier de Monsieur de Fatencour.

GRAND-JOBE.

GRATIAN.

NICOLAS.

ROBIN.

} Païsans.

Mr. CHIROS, Chirurgien.

# LES NOBLES

## DE PROVINCE.

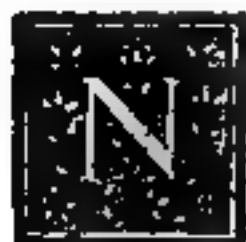
### COMEDIE.

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, VALEREUX.

FATENCOUR.



ON, Monsieur de Valereux, il ne  
sera point dit

Que ma Maison le cede à celle de  
Fondnid.

Vous m'accusez en vain d'avoir l'humeur bouil-  
lante :

## 238 LES NOBLES

Madame de Fondnid est une impertinente.

Je voudrais bien sçavoir qui lui donne l'orgueil,

Quand ma Femme survient, de garder le fau-  
teuil ?

Le vouloit emporter sur ma Femme !

VALEREUX.

Hé ! de grace . . .

FATENCOUR.

Si l'ancienneté fait le prix d'une race ,

J'en ai . . . Vous le sçavez, si c'est depuis un jour ,

Que l'Histoire fait bruit du nom de Fatencour.

VALEREUX.

Je ne conteste point ce qui se peut connoître ;

Vous êtes Gentilhomme autant qu'on le peut  
être ,

D'accord. Prétendez-vous que la bonne Maison

Donne droit de fermer l'oreille à la raison ?

Moderez votre bile , & vous rendez traitable.

FATENCOUR.

J'écoute la raison , quand elle est raisonnable ;

Et c'est parler raison , que de vous soutenir

Que sur le pas devant , je me dois maintenir.

Ma noblesse . . . .

VALEREUX.

On le sçait , elle est fort ancienne.

FATENCOUR.

J'en veux dresser la carte , afin qu'on s'en sou-  
vienne.

## DE PROVINCE. 239

En l'an mil quatre cens nonante-deux, ( j'en ai  
De bons Titres, s'il faut prouver que je dis vrai )  
Gaspard de Fatencour, seul dès lors de sa sorte,  
Eut l'honneur d'épouser Claire de Branche-  
morte,

Heritiere fameuse, & qui très-noblement  
Portoit en champ de gueule onze chevaux d'ar-  
gent :

Belles Armes !

VALEREUX.

Sans doute.

FATENCOUR.

Et ce fut en mémoire

De l'un de ses Ayeux, qui tout couvert de  
gloire,

Sur onze Turcs, montant chacun un cheval  
blanc,

Avant que d'expirer, vengea son propre sang,  
Quand d'une belle ardeur, suivant la noble  
atteinte,

Godefroy de Bouillon conquît la Terre sainte.

VALEREUX.

Je crois qu'il est ainsi.

FATENCOUR.

Ce Gaspard mit au jour

Messire Valantin-Blaise de Fatencour ;

De ce Valantin Blaise, & d'une Bestenville,

Naquit un Olivier. Celui-là fut fertile ;

Car d'une Cochonzac il laissa huit enfans ;  
Sçavoir, Richard, Thibaut, René . . . .

VALEREUX.

C'est perdre tems ;  
Déjà plus d'une fois , vous m'avez fait la grace  
De m'éclaircir à fond sur toute votre race ,  
J'en sçai les descendans.

FATENCOUR.

C'est pour vous témoigner  
Que le Sang dont je fors, n'est pas à dédaigner,  
Et que des Fatencours la Noblesse autentique  
Est un peu plus que noble ; & c'est ce qui me  
pique ,  
Qu'une femme . . . .

VALEREUX.

Elle a tort ; on ne le peut nier.

FATENCOUR.

Richard , qui fut l'ainé des huit Fils d'Olivier ,  
De Barbe d'Arpenroc eut Quentin . . . .

VALEREUX.

Je vous prie ,  
Encore un coup , laissons leur généalogie ;  
Et puisque je vous trouve en ce lieu sans té-  
moins ,

De mon zele pour vous , souffrez les derniers  
soins.

Si vous sortez d'un Sang considerable , illustre ,  
La Maison de Fondnid ne manque point de  
lustre ;

Et

## DE PROVINCE. 241

Et vouloir, de hauteur, la contraindre à ceder,  
C'est à quoi de plus près vous devez regarder.

F A T E N C O U R.

Par mes Armes on voit de grandes alliances,  
Qui de nous aux Fondnids font voir des diffé-  
rences ;

D'ailleurs par des Tombeaux , comme par le  
Blason ,

Je puis encor prouver l'éclat de ma Maison.

S'il ne tient qu'à fournir des Contrats, de grands  
Titres . . . .

V A L E R E U X.

Croyez-moi , faites mieux , choisissez des Ar-  
bitres ,

Et ne commettez point, pour vos seuls intérêts,

Les meilleures Maisons de tout le Vivarets ;

Ou pour, ou contre vous, la Noblesse engagée ,

Sur votre différend , se trouve partagée ;

Il peut coûter du sang , si . . . .

F A T E N C O U R.

Je ne prétends point

Qu'il en coûte à personne.

V A L E R E U X.

Oui , mais . . . .

F A T E N C O U R.

Non , sur ce point

*( Montrant son épée. )*

Je suis ferme , & voici qui vuidera l'affaire :

## 242 LES NOBLES

Point d'autre Arbitre.

VALEREUX.

Ainsi vos amis ont beau faire ;  
Leurs avis . . . .

FATENCOUR.

Leurs avis sont avis superflus.

VALEREUX.

Quoi ! toujours . . . .

FATENCOUR.

J'en croirai mon épée , & rien plus.

VALEREUX.

Mais vous sçavez du Roi la sévère Ordon  
nance ,

Il défend les duels.

FATENCOUR.

N'étoit cette défense ;  
Déjà Fondnid & moi sur le pré . . . Mais enfin  
On se rencontre , & lors on passe son chagrin.

VALEREUX.

Défiez-vous du vôtre ; il vous perd.

FATENCOUR.

Bagatelle.

VALEREUX.

Monsieur le Gouverneur qui sçait votre que-  
relle . . . .

FATENCOUR.

Monsieur le Gouverneur sçait bien que Faten-  
cour

— Est homme à dégainer cinquante fois le jour ;



## DE PROVINCE. 243

Et sur le point d'honneur me connoissant sensible ,

Verra, sans s'étonner , que je sois inflexible.

VALEREUX.

Deux fois il m'a mandé d'appaîser vos discords ;

Et sans y réussir , j'ai fait tous mes efforts.

Mais j'attends aujourd'hui sa réponse dernière ,

Ou par un homme exprès, ou bien par l'ordinaire ;

Croyez-moi comme ami, prévenez son pouvoir.

FATENCOUR.

Je connois ce qu'il peut , mais je sçai mon devoir ;

Et que quand d'une offense on a l'ame frappée ,

On doit , s'il est besoin , tirer cent fois l'épée.

VALEREUX.

Donc , qui vous en croira , toujours flamberge au vent ?

On n'est point brave , à moins qu'on se batte souvent ?

Ne vous y trompez point , la gloire en est petite :

Tous ces grands dégaineurs sont gens que l'on évite ;

Et le solide honneur dont on doit faire cas ,

Ne consiste jamais à faire du fracas ,

X ij

244 LES NOBLES

Il faut que la prudence au courage réponde :

FATENCOUR.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde ;

Mais Monsieur de Fondnid me le paîra.

---

---

SCENE II.

FATENCOUR, VALEREUX,  
CRISPIN.

CRISPIN *sortant.*

**C**oquin !

Moi coquin ? Apprenez qu'on me nomme Crispin ,

Et que . . . .

FATENCOUR.

Qu'as-tu ?

CRISPIN.

Morbleu ! si vous étiez un homme ,

Je vous ferois bien voir que je reviens de Rome :

Que dans l'occasion je suis garçon de cœur ;

Sans noblesse, il est vrai, mais tout rempli d'honneur.

DE PROVINCE. 245

FATENCOUR.

Qu'as-tu donc ?

CRISPIN.

On m'a fait un déplaisir extrême.

FATENCOUR.

Hé qui ?

CRISPIN.

C'est votre Nièce.

FATENCOUR.

Arpalis ?

CRISPIN.

Elle-même.

Elle m'a menacé de cent coups de bâton.

FATENCOUR.

Quel en est le sujet ?

CRISPIN.

C'est pour un violon

Que je voulois avoir.

FATENCOUR.

Elle est un peu mutine

Pourquoi ce violon ?

CRISPIN.

Pour porter à Florine

Un bouquet. J'ai tout fait pour la persuader ;

Mais elle n'a jamais voulu me l'accorder,

Et m'a dit brusquement qu'elle en avoit affaire.

FATENCOUR.

Tu devois t'empêcher de te mettre en colere.

## CRISPIN.

Vous sçavez que Florine est promise à ma foï,  
Que l'hymen doit dans peu nous mettre sous sa  
loi ;

Que c'est par votre aveu ; que notre mariage  
Doit causer de la joie à tout le voisinage.

Donc , quand un Amant aime ... & à l'Objet  
aimé

Il veut plaire , il fait voir comme il en est  
charmé.

C'est par cent petits soins qu'à la personne  
aimée

Il prouve avec ardeur que son ame est charmée  
Moi voulant à Florine , avec un vert bouquet ,  
Lui prouver tendrement que je l'aime en effet...  
Ainsi , quand il survient ... en pareille occur-  
rence ,

Des gens ... qui ... serviteur.

## SCENE III.

VALEREUX, FATENCOUR.

VALEREUX.

**I**l en tient.

FATENCOUR.

Je le pense.

VALEREUX.

Revenons à Fondnid.

FATENCOUR.

Je vous quitte.

VALEREUX.

Sur vous

Je ne pourrai donc rien ?

FATENCOUR.

Point d'accord entre nous.

Pour vous en faire voir l'entreprise-frivole ,  
Je lui fais demander deux deniers une obole ,  
Qu'au terme de Noël il me doit tous les ans ,  
Pour un pré qui dépend de mon Fief des Fai-  
sans ;

J'en ai trouvé le titre , il le veut méconnoître ,  
Et voilà qui . . . .

VALEREUX.

Pourquoi tant de chaleur ? Peut-être  
Que ses amis pourront lui faire concevoir . . .

FATENCOUR.

Il n'est point de raison qu'il veuille recevoir ;  
Point d'endroits où l'orgueil de Fondnid ne  
paroisse.

Il occupe de plus un banc dans la Paroisse ,  
Dont jadis mes Ayeux ont été possesseurs ,  
Et qui ne fut jamais à ses prédécesseurs.  
C'est ce que depuis peu , des gens m'ont fait  
comprendre.

VALEREUX.

Croyez-vous par fierté l'obliger à le rendre ?

FATENCOUR.

Nous verrons.

VALEREUX.

Agissez par douceur ; en tout cas ,

Vous pourrez par Justice . . . .

FATENCOUR.

Ah ! ne m'en parlez pas..

Par Justice !

VALEREUX.

Comment ? . . . .

FATENCOUR.

Est-il raison si bonne ,

Que l'argent ne renverse aussitôt qu'on en donne ?

Et sur le meilleur droit peut-on rien emporter ,

Qu'autant qu'on trouve l'art de bien solliciter ?

Qu'à mes prétentions une femme s'oppose ,

Qu'elle s'en mêle , adieu l'équité de ma cause ,

D'ailleurs , il faudra croire un Procureur sans foi ,

Qui sçaura sur des riens chicaner malgré moi ;

Qui de fausses raisons m'accablant les oreilles ,

Sur cent formalités promettra des merveilles ,

Et qui , pour me piller , trouvera le moyen

De prolonger vingt ans une affaire de rien.

## DE PROVINCE. 249

Moi , d'un Procès vingt ans j'aurois l'ame occupée ,

Quand je puis le finir par quatre coups d'épée

VALEREUX.

Voyez mieux les périls qui suivent ce dessein :

Le succès des combats est toujours incertain ,

Et de votre ennemi la valeur éprouvée . . . .

FATENCOUR.

Ma Femme par là sienne auroit été bravée.

VALEREUX.

Mais . . . .

FATENCOUR.

Devant mon logis , hier même il eut encor

L'audace de sonner cinq ou six fois du cor.

Bien lui prit que j'étois ailleurs.

VALEREUX.

La Venerie

Donne ce privilege ; un Chasseur . . . .

FATENCOUR. •

Je vous prie ,

Finissons-là ; je sens ma bile s'émouvoir ,

La matiere m'échauffe ; & la-dessus , bon-soir.



---

---

SCENE IV.

VALEREUX *seul.*

**Q**ue de son propre sens une ame prévenue  
Se rend mal-aisément la verité connue !  
J'ai beau lui faire voir ce qu'il doit redouter  
De l'aveugle courroux qu'il veut trop écouter ,  
Il suit obstinément ce qu'il s'est mis en tête ;  
Et sans examiner quels malheurs il s'apprête ,  
D'un fantôme d'honneur . . . .

---

---

SCENE V.

VALEREUX, D'ISLMARETS,  
FABRICE.

D'ISLMARETS *en Juste-au-*  
*corps de velours noir.*

**S**eul à rêver ainsi ?

VALEREUX.

J'allois rendre visite à deux cens pas d'ici :



## DE PROVINCE. 251

Et trouvant Fatencour , je l'ai mis sur l'affaire  
Qui cause sa rupture avecque votre Pere.

D'ISLMARETS.

Qu'avez-vous obtenu ?

VALEREUX.

Point d'accommodement ;  
Il n'écoute & ne croit que son emportement.

D'ISLMARETS.

Ne vous relâchez point , & lui parlez encore.

VALEREUX.

Souffrons qu'en liberté sa bile s'évapore ;  
Après , cherchant le tems de le voir sans té-  
moins ,  
S'il peut être gagné , soyez sûr de mes soins.

---

## SCENE VI.

D'ISLMARETS, FABRICE.

D'ISLMARETS.

**T**U ne dis mot , Fabrice ?

FABRICE.

Hé que pourrois-je dire ?  
Je vois de jour en jour , que votre mal empire :

## 252 LES NOBLES

Et qu'en continuant , vous allez à credit  
Hipotequer le peu que vous avez d'esprit.

D'ISLMARETS.

Ma folie est donc grande ?

FABRICE.

Elle n'a point d'égale.

Quoi ! Vous ? être entêté d'une Provinciale ?  
Vous ? qui depuis dix ans à la Cour attaché ,  
Sur les seules douceurs vous êtes retranché ?  
Et qui ne méditant que conquêtes nouvelles ,  
Trafiqûiez sans scrupule avec toutes les Belles ?

D'ISLMARETS.

Il est vrai qu'ennemi de tout attachement ,  
J'ai traité ju'qu'ici l'amour d'amusement :  
Mais la belle Angelique , à qui je rends les  
armes ,

N'avoit point à mes yeux fait éclater ses  
charmes ;

Et j'ignorois encor , qu'il fût une beauté

Si digne des soupirs dont je fais vanité.

Mille objets , à la Cour , sans doute , ont dequoi  
plaire ;

Mais tout n'est là qu'intrigue , artifice & mystère ;

Et la ruse s'y trouve en un si haut credit ,

Qu'on n'y pense rien moins que ce que l'on y  
dit.

## DE PROVINCE. 253

Ces défauts ne sont point dans l'aimable Angelique.

Son jeune cœur ressent ce que sa bouche explique ;

Et lorsqu'il se promet à ma fidélité ,  
Ses yeux me sont garans de sa sincérité.

### FABRICE.

De l'air dont elle est faite , elle en vaut bien  
une autre ,

Il est vrai ; mais son Père est ennemi du vôtre.  
Et quoique vous fassiez, Monsieur de Fatencour  
De sa Fille jamais n'approuvera l'amour.  
Il vous faut son aveu, pour devenir son Gendre.

### D'ISLMARETS.

L'obstacle est malheureux ; mais devois-je  
l'attendre ?

Depuis deux mois & plus que je suis en ces  
lieux ,

Angelique par-tout s'est montrée à mes yeux.

Surpris de sa beauté , j'ai tâché de lui plaire ;

Et prêt à découvrir mon amour à son Père ,

Pouvois-je deviner qu'un mauvais point d'honneur

Divisant nos Maisons, troubleroit mon bonheur ?

Cependant blâmes-tu ma passion extrême ?

Malgré nos differends, Angelique est la même ;

## 254 LES NOBLES

Sa tendresse subsiste , & son cœur tout à moi  
Tous les jours en secret me répond de sa foi.

FABRICE.

Florine a de l'esprit , & je sçai que par elle  
Nous avez le plaisir de voir souvent la Belle.  
Mais on peut découvrir vos secrets rendez-  
vous ,

Et lors....

D'ISLMARETS.

Esperons mieux , l'Amour fera pour nous ;  
Il ne faut qu'un moment pour bien changer des  
choses.

FABRICE.

Oui , quand d'une querelle on veut peser les  
causes ,

On vient alors sans peine à l'accommodement :  
Mais ici vous perdez votre raisonnement.

Messieurs les Campagnards sont gens , sur ces  
matieres ,

A ne s'en rapporter qu'à leurs longues rapières.  
Qu'un mot les ait choqués, ils sont aux champs  
d'abord ,

Se font tenir à quatre ; & sans leur faire tort ,  
Monsieur de Fatencour & Monsieur votre Pere  
En sont deux aussi francs , soit dit sans vous  
déplaire ;

Mais qui les en croiroit , pour un banc chaque  
jour

On livreroit bataille.

DE PROVINCE. 255

D'ISLMARETS.

Epargne mon amour ;  
Pourquoi lui fais-tu voir les malheurs qu'il doit  
craindre ?

FABRICE.

Sans Monsieur Valereux , vous seriez plus à  
plaindre ;

Pour appaiser les gens , si ses efforts sont vains ,  
Il empêche du moins que l'on en vienne aux  
mains.

Mais Florine survient.

---

---

## SCENE VII.

D'ISLMARETS, FABRICE,

FLORINE.

D'ISLMARETS.

AH ! ma chere Florine ,  
Qu'est-ce ? Hé-bien , ta Maîtresse ?

FLORINE.

Elle est toujours chagrine ,  
Et doit être au jardin dans une heure au plû-  
tard ;

Voilà ce que j'allois vous dire de sa part.

258 LES NOBLES

D'ISLMARETS.

Son insolence extrême

Mériterait . . . .

FLORINE.

Prend garde . . . .

CRISPIN.

Hé ! prend garde toi-même.

J'aurois démangeaison de te . . . Je ne dis mot.

Qui sont ces drôles-là ?

D'ISLMARETS.

Parlez donc , maître sot . . . .

CRISPIN.

Je ne veux pas parler , moi.

D'ISLMARETS.

Sans cérémonie ,

Délogeons ; autrement je pourrais . . . .

CRISPIN.

Oh ! jarnie ,

Ne vous y frottez pas ; vous n'êtes point hupé.

Allez haut , pour . . . *(Il le pousse.)* Je crois que  
vous m'avez frappé ?

Si j'en étois certain , je vous ferois connoître . . .

Un soufflet , sans rien dire ! Ah ! c'est frapper  
en traître.

Ventre , j'ai de l'honneur , &c . . . .

D'ISLMARETS.

Si tu ne t'en vas . . . .

FLORINE.

Hé ! pour l'amour de moi , ne le maltraitez pas !

CRISPIN.

Qui ? pour l'amour de toi ? C'est bien dit ; patience ,

Rira bien qui rira le dernier , va.

*Il sort.*

D'ISLMARETS.

Je pense

Qu'il a l'esprit perdu. Quel est-il ?

FLORINE.

C'est le Fils

D'un nommé Jean Rustaut, le Fermier du logis.  
Il revient d'Italie , & s'est mis dans la tête  
De m'épouser.

D'ISLMARETS.

Ma main à souffleter trop prête  
T'a déplu. Mais, Florine, il faut me pardonner,  
Mon brusque emportement doit peu te chagriner ;

J'en ai , je te proteste , un déplaisir extrême ,  
Et j'en veux au plutôt faire excuse à lui-même.

FLORINE.

Bien que j'en sois fâchée , il méritoit cela.

FABRICE *rentrant.*

Ainsi tu n'en es pas trop touchée ?

FLORINE.

Hé ! là , là ,

Il aura de bon bien , & c'est assez pour plaire.

D'ISLMARETS.

Et tu l'épouseras ?

Y ij

FLORINE.

Pourquoi ne pas le faire ?  
Il m'aime.

FABRICE.

Je t'entends. C'est-à-dire en un mot,  
Que n'étant par lui-même encor qu'à demi fût,  
Tu le rendras complet.

FLORINE.

Voyez, il faut l'entendre.

FABRICE.

S'il te faut du secours, tu n'auras qu'à me  
prendre.

FLORINE.

C'est bien à toi, vraiment, à donner ton avis !  
Mais là-bas j'apperçois un Cousin du logis ;  
Il viendra m'aborder, éloignez-vous, de grace.

D'ISLMARETS, *s'en allant.*

Souvien-toi que . . . .

FLORINE.

Je sçai ce qu'il faut que je fasse :  
Venez au rendez-vous, sans vous inquiéter.  
Si l'importun Cousin se pouvoit éviter . . . . .  
Mais il vient droit à moi. Peste de la querelle,  
Qui nous attire ici cette sotte sequelle.  
Depuis qu'elle a fait bruit chez nous de toutes  
parts,  
Je vois à tous momens pleuvor des Campa-  
gnards ;  
Celui-ci nous accable à toute heure.



---

SCENE IX.

LOISONNIERE, FLORINE.

LOISONNIERE *en Juste-au-corps noir.*

AH ! Florine.

Comment est le Cousin ?

FLORINE.

Fort bien.

LOISONNIERE.

Et la Cousine.

Sa femme ? hem !

FLORINE.

Hé ! je crois qu'elle se porte bien ;  
N'en déplaît pourtant à son Chirurgien,  
Qui lui soutient que non.

LOISONNIERE.

Je la tiens malade.

FLORINE.

Son plus grand mal ne gît qu'en l'imaginative.

LOISONNIERE.

La Cousine leur fille ? hem ! Tu ne m'en dis rien.

FLORINE.

Tous ont la santé bonne, & le chat & le chien.

## 362 LES NOBLES

Sans compter deux Messieurs à pance large & ronde ,

Qui dînent au logis; tout est le mieux du monde.

LOISONNIERE.

Qui sont-ils ?

FLORINE.

Je ne sçai ; mais ce sont de ces gens.

Qui ne craignent personne , & chamaillent des dents ,

Et qui d'un ennemi se défont fort en hâte ,

S'il leur dure aussi peu que fait un lièvre en pâte ;

En quatre coups d'escrime il est expédié.

LOISONNIERE.

L'interêt du Cousin nous a tous mis sur pié.

On se fait voir ami dans les grandes affaires.

FLORINE.

Vous êtes tous sur pied , mais vous n'avancez guères.

Pourquoi par un accord ne pas tout terminer ,

Plutôt que d'être prêts sans cesse à dégainer ?

Tant de Gentilshommes à nourrir , embarrassent.

LOISONNIERE.

Ce sont des points d'honneur , Florine , qui te passent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous ,

C'est de venir ici boire comme des trous :

## DE PROVINCE. 163

Vous trouvez votre compte à vous voir néces-  
saires ,  
Et seriez bien fâchés d'abreger les affaires.  
Sur la moindre raison , pour vous toujours de-  
poids ,  
Vous accourez ici , cinq ou six à la fois ;  
Deux mots sur la querelle , & quatre heures à  
table.

### LOISONNIERE.

Tout le monde n'est pas d'un sentiment sem-  
blable ;  
Les avis differens donnent à raisonner.

### FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner ;  
Ce sont raisonnemens éternels que les vôtres.  
Pour deux qui s'en iront , il en revient six  
autres ;  
Et vous faites bien moins la guerre tour à tour  
A Monsieur de Fondnid, qu'à notre basse-cour.  
Ces verités , chez nous , un peu trop se con-  
noissent.  
Dès que vous paroissez , nos poulets dispa-  
roissent ;  
Et vous voir arriver dispos , frais & gaillards ,  
C'est un arrêt de mort pour nos meilleurs ca-  
nards :  
Lapins , dindons , brochets , carpes , tout vous  
redoute.

## LOISONNIERE.

Cela coûte au Cousin quelque chose , sans doute :

Aussi , pour le servir il a de braves gens ,  
Tous prêts à s'égorger quand il en sera tems ;  
Comme au champ de bataille , ils courent tous  
en hâte.

## FLORINE.

Et cependant , de peur que notre vin se gâte ,  
Ils l'entonnent toujours à bon compte ; pour  
moi ,

Je sens que tout me choit , sitôt que je les voi.  
L'un , avalant d'abord trois ou quatre lampées ,  
Parle de pistolets , de fusils & d'épées ;  
L'autre , en son jeune tems assure qu'il a mis  
Plus de breteurs à bas , que tué de perdrix.  
Cet autre , en attendant l'heure de la crevaille ,  
Le fleuret à la main , attaque la muraille ,  
Et d'une telle force allonge de grands coups ,  
Qu'il en fait retentir & vitres & verroux.  
Celui-ci le plus sot , quoique le plus tranquille ,  
Sur le ton doucereux , veut ajuster son stile :  
Il fait le raisonnable ; & par tout ce qu'il dit ,  
On voit qu'il a sans cesse un travers dans l'esprit.  
Celui-ci grand jureur , faisant le diable à quatre ,  
Lorsqu'il ne voit personne , enrage de se battre ;  
Point d'accommodement , c'est son opinion.  
Je n'ai jamais passé qu'un hiver à Lyon ;

Mais

Mais je n'ai rien vû là, qui ne soit fort contraire  
A ce qu'aux Campagnards tous les jours je vois  
faire.

Sçavez-vous ce qu'on dit ?

LOISONNIERE.

Moi ? Non.

FLORINE.

On dit tout franc ,  
Que tous vos conseils vont à répandre du sang ;  
Que vous êtes fâché , quand on se raccommode  
Sans faire quelque plaie.

LOISONNIERE.

Oui , c'est là ma methode.  
Pour temperer les gens qui prennent trop d'ef-  
for ,  
Il est bon . . . .



## SCENE X.

CRISPIN, LOISONNIERE,  
FLORINE, NICOLAS,  
ROBIN, GRATIAN,  
GRAND-JOBE.

CRISPIN *en entrant.*

**A**H, parbleu ! je le retrouve encor.  
Frappe, Gratian, frappe.

NICOLAS *lui jettant un sac  
sur la tête par derriere, &  
lui saisissant son épée, tandis  
que les autres le frappent de  
leurs gaules.*

Ah ! tatigué, mon drôle,  
Vous souffletez les gens !

LOISONNIERE *se démenant.*  
Qu'est-ce donc ?

NICOLAS *frappant avec les  
autres.*

A l'école ;  
Margué, vous apprendrez qui je sommes.

# DE PROVINCE. 267

LOISONNIERE *fuyant.*

Coquin.

FLORINE.

Etes-vous possédés? Arrêtez-les, Robin.

NICOLAS *poursuivant.*

Oh, jarnigué! J'aurons notre revanche.

CRISPIN.

Affomme.

Il s'enfuit! Ferme après, Grand-Jobe.

NICOLAS *revenant.*

Voilà comme

Je traitons les batteurs de gens. Oh, passangué!

Il en a tout le fou.

CRISPIN.

Grand merci.

NICOLAS.

Ventregué,

S'il ne m'eût pas montré les talons....

FLORINE.

Misérable!

As-tu perdu l'esprit? di.

CRISPIN.

J'ai perdu le diable.

FLORINE.

Je pense qu'il est fou.

CRISPIN.

Si je suis fou, tant mieux,

C'est mon plaisir.

Z ij

FLORINE.

Voyez comme il roule les yeux!

CRISPIN.

Je veux les rouler , moi.

FLORINE

Poursui , tu fais merveilles.

CRISPIN.

Prend garde à ne pas trop m'échauffer les oreilles ;

Je pourrois bien , vois-tu . . . .

NICOLAS.

Tout doux , Monsieur Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi tout doux ? Jernie ! ai-je tort ?

NICOLAS.

Non ;

CRISPIN.

Enfin ,

Qu'elle s'en aille , ou bien . . . .

FLORINE.

Je te quitte la place.

L'accès te prend , il faut attendre qu'il se passe.





SCENE XI.

CRISPIN, NICOLAS,  
ROBIN, GRATIAN,  
GRAND-JOBE.

CRISPIN.

**E**Lle a morbleu bien fait ; encore un mot  
ou deux ,  
J'allois ....

NICOLAS.

Monsieur Crispin, vous êtes orageux !  
Mettre la main dessus, ça n'est pas d'un brave  
homme.

Est-ce que vous avez vû battre Fille à Rome ?

CRISPIN.

J'ai bien vû pis encor , ce n'est rien que cela ,  
Pour la moindre fredaine , on vous les traite  
là ....

Pour elles en ce lieu point de misericorde.

NICOLAS.

Oui, ce sont gens malins ; car quand je me re-  
corde ,

270 LES NOBLES

On dit qu'il faut toujours être en garde avec  
eux ,

Que naturellement ils sont gens venimeux ,

Que . . . Mais si ce Monsieur , dont j'on frotté  
l'échine ,

Nous ramenoit des gens , j'aurions , margue  
la mine

De tâter du bâton.

CRISPIN.

Il ne reviendra pas ;

Il sçait trop bien comment . . . .

NICOLAS.

N'importe , je m'en vas.

J'ai peur que de sa part on ne vienne à nos  
trouffes ;

On pourroit , nous trouvant , nous sangler de  
escouffes ,

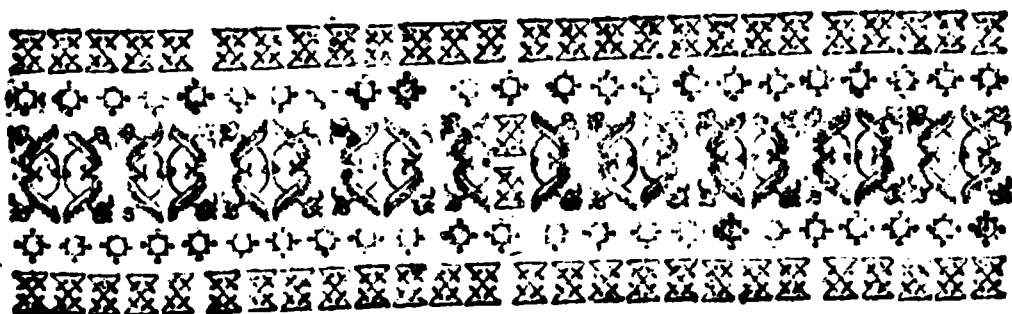
Qui nous . . . . Mais écoutons , j'entends quel-  
qu'un. Adieu.

CRISPIN.

Allons, il ne faut pas demeurer en ce lieu.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, FLORINE.

ANGELIQUE.

Uoi ! riras-tu toujours ?

FLORINE.

Ma foi, les coups de gaules  
Ont methodiquement applati ses  
épaules :

On eût dit qu'à frapper ils se donnoient leçon :  
Ils l'ont évergeté de la bonne façon.

Son juste-au-corps sans doute étoit net par der-  
riere.

ANGÉLIQUE.

L'accident est fâcheux , je plains de Loison-  
niere.

FLORINE.

Je ne sçaturois le plaindre ; & puisque le hazard  
A fait ce *qui pro quo*, c'est un bon Campagnard :  
Son esprit mal-faisant commence à me dé-  
plaître ;

Toujours contre Fondnid il aigrit votre Pere.  
Ses conseils sont méchans ; & je crois que sans  
eux ,

Tout seroit terminé par Monsieur Valeureux.  
Son dos méritoit bien une telle aventure.

ANGELIQUE.

Qu'il n'ait pas reconnu Crispin !

FLORINE.

Je vous l'affure ;

Tant de bras ont chargé sur lui tous à la fois ,  
Que sans tourner visage , il s'est sauvé du bois.  
L'un l'affublant d'un sac, & saisissant sa brette...  
S'il n'eût eu le pied bon, sa fortune étoit faite ;  
Ils l'alloient étriller tout du long.

ANGELIQUE.

Mais enfin ,

Tout Campagnard qu'il est , c'est toujours mon  
Cousin.

FLORINE.

Que fait la parenté , quand on est ridicule ?

ANGELIQUE.

Tu parles franchement.

FLORINE.

Moi, que je dissimule ?

## DE PROVINCE. 273

A quoi bon ? Qui voudroit vous faire , pour  
époux ,  
Prendre un de Loisonniere , y consentiriez-  
vous ?

### ANGELIQUE.

Quoique née en Province , il faut que je con-  
fesse

Que j'aurois sur ce choix plus de délicatesse ,  
Et qu'en mon cœur le bien n'a pas assez de part ,  
Pour me faire épouser jamais un Campagnard.  
Ne t'ai-je pas cent fois fait voir la difference  
De ceux qui du beau monde ont quelque expe-  
rience ?

Ils ont je ne sçai quoi de si noble en parlant ,  
Un certain air en tout aimable, doux, galant ,  
Un esprit libre , aisé , qui plaît , qui s'insinue.

### FLORINE.

Les six mois qu'à Lyon on vous a retenue ,  
Vous a toute changée. Il est vrai que toujours  
Vous avez des Romans tiré un grand secours ;  
Moi-même je m'en sens toute autre , & je  
m'admire

Depuis un an ou deux que vous m'en faites lire.

### ANGELIQUE.

La lecture sans doute aide fort à l'esprit ;  
C'est un mets savoureux, dont le suc le nourrit.  
La conversation dont il prend l'habitude ,  
Lui sert , pour le polir , d'une agréable étude.

174 LES NOBLES

Elle en ôte à la fin tout le materiel ;  
Mais il faut , pour cela , beaucoup de naturel.

F L O R I N E.

Moi , j'ai du naturel , Madame.

A N G E L I Q U E.

Il n'en est guere  
Qui sçachent au besoin se mieux tirer d'affaires ;  
Aussi , Florine , aussi tu sçais tous mes secrets.

F L O R I N E.

Hé ! ce n'est pas tant pis. Mais Monsieur d'Is-  
marets ,

Il est au rendez-vous peut-être à vous attendre.

A N G E L I Q U E.

Voici l'heure donnée , il est tems de s'y rendre.  
Mais , hélas ! que je crains.

F L O R I N E.

Vous doutez de sa foi ?

Il vous adore , allez , fiez-vous-en à moi.

Il est aussi bien pris qu'un Amant puisse l'être.

A N G E L I Q U E.

Tous ses empressemens me le font trop con-  
noître :

Il m'aime , je le sçai ; mais de si tendres feux .  
Ne servent qu'à nous rendre encor plus mal-  
heureux.

De son Pere & du mien , par où forcer l'obstacle ?

F L O R I N E.

L'Amour à point nommé sçaura faire un mi-  
racle ;

Mettez-vous en repos. Combien dans le Cyrus,  
D'Amans infortunés tout-à-coup secourus ?  
Leurs malheurs cependant paroissent sans re-  
mede ;

Quand le destin s'en mêle , il faut que tout lui  
cede.

Ce qu'il a fait pour eux , il le fera pour vous.

ANGÉLIQUE.

L'espoir est aux Amans quelque chose de doux :  
On aime à se flatter ; mais, Florine....

FLORINE.

Allez vite :

S'il alloit survenir quelque sotte visite ,  
Qui ne vous laissât pas... Votre Pere survient ,  
Du régal de Crispin sans doute on l'entretient ;  
Laissez-moi l'écouter.

## SCENE II.

LOISONNIERE, FATENCOUR,

FLORINE.

LOISONNIERE.

Où , dans cette surprise  
ai cherché mon épée , & l'on me l'avoit prise.

Ainsi , tout étourdi des coups que j'ai reçus ;  
J'ai vû des Païsans , & n'ai rien vû de plus ;  
Je n'ai d'aucun d'entr'eux remarqué le visage.

FATENCOUR.

Affronter mon Cousin ! Je prends part à l'ou-  
trage ,

Et ferai là-dessus pour vous ce que je doi.

LOISONNIERE.

Peut-être que Florine en sçaura plus que moi ;  
Elle a vû l'insolence , & de quelle maniere....

FLORINE.

N'êtes-vous point blessé , Monsieur ?

LOISONNIERE.

Non , par derriere

Je me sens seulement . . . .

FLORINE.

Ils avoient le bras bon ;  
Jamais je ne vis mieux allonger un bâton.  
Vous avez fort bien fait de gagner au pied.

LOISONNIERE.

Peste !

C'étoit à qui sur moi jouëroit mieux de son  
reste ;

Ils ne me laissoient pas le tems de respirer.

FATENCOUR.

Les marauts ! Qui sont-ils ? Tu ne peux l'igno-  
rer.

FLORINE.

Je ne les connois point.



FATENCOUR.

Toi ?

FLORINE.

Non.

FATENCOUR.

Ce sont, sans doute ,  
Quelques gens de Fondnid.

LOISONNIERE.

Pour moi , je n'y vois goutte ,  
Mais durant vos débats , je vous jure ma foi  
De ne marcher jamais , qu'un fusil avec moi.

FLORINE.

Si vous Peussiez en là , je doute que ces drôles  
Eussent si fierement attaqué vos épaules.

FATENCOUR.

Ne crois-tu pas qu'ils soient des environs ?

FLORINE.

Eux ? non.

LOISONNIERE.

Je pense d'un Robin avoir ouï le nom.

FLORINE.

Il est tant de Robins , que c'est là ne rien dire.  
Ce sont Robins , par-tout.

LOISONNIERE.

Voilà bien de quoi rire !

FLORINE.

Et quand j'en pleurerois, auriez-vous de Robin  
Senti moins le bâton ?

## 278 . LES NOBLES .

FATENCOUR.

Excusez mon Cousin ;

C'est une impertinente , à rire accoutumée :

Elle en est quelquefois pour rien toute pâmée :

Je la voyois hier se tenir les côtés ,

De deux coqs qui s'étoient l'un sur l'autre jettés.

FLORINE.

J'ai l'ame gaie ; hé-bien ! est-ce un crime de rire ?

FATENCOUR.

Oui ; mais au nez des gens , qu'est-ce qu'on en  
peut dire ?

FLORINE.

Par ma foi , ces frappeurs frapportoient si ronde-  
ment ,

Que vous en auriez ri vous-même, assurément.

FATENCOUR.

J'en aurois ri ?

FLORINE.

C'étoit un accord....

FATENCOUR.

La coquine !



## SCENE III.

LOISONNIERE, FATENCOUR,  
CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

**P**uisqu'ici tout à point je rencontre Flo-  
rine,  
Monsieur, c'est devant vous que je lui fais sça-  
voir  
Que n'étant point mon fait, elle peut se pour-  
voir ;  
Je devois l'épouser , mais je ne veux plus d'elle.

FLORINE.

Plus de moi !

FATENCOUR.

Quoi ! Crispin.

CRISPIN.

Elle fait la donzelle ,  
Monsieur ; & s'il vous plaît, je ne suis point  
un sot ,  
Je viens de Romé , & c'est tout dire en un seul  
mot.

FLORINE.

Il a le cerveau creux.

## 280 LES NOBLES

CRISPIN.

Creux, ou non, que t'importe ?

Laisse là mon cerveau.

FATENCOUR.

La colere t'emporte !

CRISPIN.

On se colere à moins. Je l'ai trouvée...

FLORINE *lui faisant signe.*

Hé-bien ?

CRISPIN.

Les signes que tu fais ne serviront de rien.

FLORINE.

Je te fais signe, moi ? Voyez ce qu'il veut dire !

Je te crains bien.

CRISPIN.

Tu ris ; mais je ne veux point rire ,  
Je suis fâché.

FLORINE.

Le grand dommage que voilà !

CRISPIN.

Je ne t'ai point tantôt trouvée... ?

FLORINE.

Acheve, là ;

Monsieur t'écoute, parle, allons donc.

CRISPIN.

Bonne bête !

Tu voudrais bien.....

FATENCOUR.

-Di donc ce qui te tient en tête.

Qu'a-

DE PROVINCE. 281

Qu'a-t'elle fait ? qu'as-tu ? quel est ton embar-  
ras ?

CRISPIN.

Monsieur, elle m'entend.

FATENCOUR.

Mais je ne t'entends pas.  
De quoi l'accuses-tu ?

FLORINE.

Que peut-il vous répondre ?  
C'est un garçon, Monsieur. qui devient hipo-  
condre.

FATENCOUR.

Hipocondre !

FLORINE.

Oui, Monsieur, hipocondre.

CRISPIN.

Moi ?

FLORINE.

Toi.

Vous le pourrez sçavoir de Monsieur Chiros.

FATENCOUR.

Quoi !

Notre Chirurgien en assure ?

FLORINE.

Lui-même,

Et tient que ce mal est d'une importance ex-  
trême.

CRISPIN.

Quels mensonges, Monsieur !

Tome I.

Aa

282 LES NOBLES

FATENCOUR.

Hé quelle marque a-t-on ?  
Qu'il soit ce que tu dis ? Est-il furieux ?

FLORINE.

Non ;

Mais pour des visions , oh ! la tête en est pleine ,  
L'autre jour , à l'entendre , il étoit un grand  
chêne ;

Et dès qu'on l'approchoit , il se laissoit pâmer ,  
Croyant qu'avec la hache on l'alloit entamer .

CRISPIN.

L'effrontée !

LOISONNIERE.

A ses yeux , sans en sçavoir la cause ,  
J'avois déjà bien vû qu'il avoit quelque chose .

FATENCOUR.

Où diable a-t'il donc pris ce vilain mal ?

FLORINE.

On dit

Que tous les voyageurs se barboüillent l'esprit .

LOISONNIERE.

Il est vrai qu'on prétend , que toujours la folie  
Vient à ceux qui vont loin .

FLORINE.

Sur-tout en Italie :

Le país étant chaud , on en est pris d'abord ;

Et ce mal , qui pique , se communique fort .

DE PROVINCE. 283

FATENCOUR.

Il se gagne !

FLORINE.

Oui, Monsieur, à moins qu'un prompt remède :  
N'empêche....

CRISPIN.

Di-moi donc quel diable te possède ?

FLORINE.

Voyez.

FATENCOUR.

Si promptement tu ne te fais panser....

CRISPIN.

De quoi ?

FATENCOUR..

Comment ! de quoi ?

LOISONNIERE..

Vous devez le chasser.

Il vous gâtera tous.

FATENCOUR..

C'est ce que j'apprends.

CRISPIN..

Vous me croyez donc fou, Monsieur ?

FATENCOUR.

Belle demande !

J'en crois Monsieur Chiros, qui ne se trompe  
en rien.

Il faut que tu le sois, puisqu'il le dit.

CRISPIN..

Fort bien.

A a 111

Mais vous sçavez....

FLORINE.

Tai-toi.

CRISPIN.

Tu n'es pas où tu penses :  
Quand j'aurai dit du fait toutes les circon-  
stances ,

On sçaura que Crispin... Oh, oh ! tu m'avois pris  
Pour un souffre-douleur ?

FLORINE.

Toujours de mal en pis :  
Écoutez.

LOISONNIERE.

Il faudroit, sans tarder davantage,  
Le bien faire purger ; car ce seroit dommage  
Que, faute d'y pourvoir, ou la Cousine, ou  
VOUS....

Que sçait-on ?

FLORINE.

J'ai toujours apprehendé les foux :  
C'est une maladie aussi contagieuse....

FATENCOUR.

Sors, coquin, ou....

CRISPIN.

Monsieur, Florine est une gueuse  
Que j'ai tantôt surprise avec un étourneau,  
Qui l'a faisoit siffler sur quelque ton nouveau :  
Car elle en paroïsoit toute ragaillardie.  
Ils étoient dans les champs, où d'une main  
hardie



## DE PROVINCE. 285

Le drôle s'efforçoit....

FLORINE.

Quels contes il fait là !

Je n'ai vû d'aujourd'hui que Monsieur , que voilà.

LOISONNIERE.

Oui , tantôt dans les champs j'ai rencontré Florine.

CRISPIN.

Oh ! ce n'étoit pas vous ; c'est bien une autre mine. *(à Florine)*

Peste ! il a le teint frais , vermeil ; hem ! qu'en dis-tu ?

Est-cé un conte ?

FLORINE.

Oui , sans doute.

CRISPIN.

Et quand il m'a battu ?

FLORINE.

Qui pourroit rien comprendre à ce que tu veux dire ?

CRISPIN.

Je dois m'en consoler , ce n'étoit que pour rire ;  
Mais pourtant tu sçais bien , qu'il m'a , pour  
tes beaux yeux ,

Fait present d'un soufflet , on ne peut rien de  
mieux.

FATENCOUR.

D'un soufflet ?

# 286 LES NOBLES.

CRISPIN à Florine.

D'un soufflet ? répond.

FLORINE.

Autre chimère.

CRISPIN.

Quoi ! tu m'oses encor soutenir le contraire ?

FATENCOUR.

S'il est vrai, tu devois.....

CRISPIN.

Oh ! nous n'y sommes pas.

J'ai vite été chercher Gratian, Nicolas,  
Robin, avec Grand-Jobe. Ils ont tous la main  
forte ;

Aussi l'ont ils gaulé d'une diable de forte.  
J'en garde son épée, ils l'ont prise d'abord.

LOISONNIERE *le voulant  
prendre à la gorge..*

Ah ! coquin, c'est donc toi qui m'as fait... ?

CRISPIN à genoux.

Je suis mort !

Pardon, pardon, Monsieur.

FATENCOUR.

Mon Cousin, je vous prie,

Ne vous emportez point..

LOISONNIERE.

Avoir l'effronterie

De faire maltraiter... ! Je lui veux .....

# DE PROVINCE. 287

FLORINE.

Doucement.

Il faut avoir pitié de son égarement ;

C'est un fou qui ne sçait ce qu'il fait.

CRISPIN *se relevant.*

Comment diable ?

Parce que je dis vrai, je suis fou ?

FLORINE.

Misérable !

Je voulois ne rien dire & ne pas t'accuser,

Et pour ton intérêt t'empêcher de jaser ;

C'est lui qu'à coups de gaule il t'a plu...

CRISPIN.

Lui !

FLORINE.

Lui-même.

CRISPIN.

Lui ! cela ne se peut.

LOISONNIERE.

L'impudence est extrême.

Vouloir encor nier... ! Tu mourras de ma main.

CRISPIN.

Criez, menacez-moi d'ici jusqu'à demain,

Vous n'avez pas reçu les coups de bâton.

LOISONNIERE.

Traître !

FLORINE.

Quand la sottise est faite, on la veut mécon-  
noître.

# 288 LES NOBLES

CRISPIN.

Je l'aurois fait roffer, quand il ne m'a rien fait ?

FLORINE.

Hé ! tu soutiens qu'il t'a régélé d'un soufflet.

CRISPIN.

Lui ? non pas.

FATENCOUR.

Hé qui donc ?

CRISPIN.

Moi, le sçai-je ? Florine.

Le diroit mieux que moi. Mais, morbleu ! la  
coquine.....

FLORINE.

Courage.

CRISPIN.

Si.....

FATENCOUR.

Tai-toi. Mon Cousin, j'ai regret  
Qu'on vous ait donné lieu d'être mal satisfait :  
Mais comme enfin les foux ont toujours la main  
prompte,

Un pareil accident ne vous fait point de honte ;  
Tout autre y seroit pris.

FLORINE.

A parler tout de bon,  
Ayant à recevoir quelques coups de bâton,  
Il vaut mieux que ce soit un fou qui nous les  
donne.

LOISONNIÈRE.

LOISONNIERE.

Mais il faut châtier les foux. Qu'on lui pardonne ,

Ce sera pis encor.

FLORINE.

Quand vous l'assommeriez ,  
C'est son mal seulement que vous redoubleriez.  
Je demande sa grâce.

LOISONNIERE.

Hé-bien , je te l'accorde ;  
Mais pour les Païsans , point de miséricorde.

FATENCOUR.

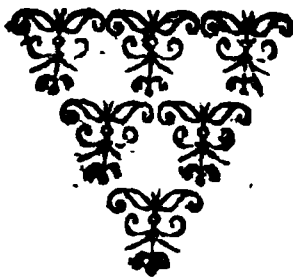
Ils vous feront livrés, mon Cousin , & dans peu.  
Si c'eût été Fondnid , il auroit vû beau jeu ;  
J'aurois tout hazardé pour en tirer vengeance.

LOISONNIERE.

Lui ? Par la mort....

FATENCOUR.

Allons , qui vous choque , m'offense.



# SCENE IV.

CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

**P**arlons à cœur ouvert. Est-ce à lui, tout  
de bon,  
Que Robin a donné tant de coups de bâton ?

FLORINE.

A lui, te dis-je.

CRISPIN.

Mais en es-tu bien certaine ?

FLORINE.

Comme d'être avec toi.

CRISPIN.

Cela me met en peine,  
Serait-ce qu'en effet j'aurois l'esprit... ?

FLORINE.

Comment !

Tu veux douter encore, que tu sois fou ? Vrai-  
ment,

Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu t'en sens.

CRISPIN.

J'enrage !

Mais tu m'as vu donner un soufflet ?

FLORINE.

Es-tu sage ?

Avecque ton soufflet ?

CRISPIN.

Quoi ! pour tout assuré,

Je ne l'ai point reçu ?

FLORINE.

Non.

CRISPIN.

J'en aurois juré.

Mais pourtant, il faut bien qu'on m'ait fait  
quelque chose,

Pour les coups de bâton dont le soufflet est  
cause ?

D'où vient m'être avisé de me fâcher ?

FLORINE.

D'où vient ?

C'est que l'on donne à tout, quand la vision  
tient.

CRISPIN.

Je ne me croyois pas la tête si mal saine.

Tu dis que l'autre jour je croïois être un chêne ?

FLORINE.

Oui, qu'on vouloit couper, c'étoit ton embar-  
ras ;

Le feu te faisoit peur. Tu ne t'en souviens pas ?

CRISPIN.

Point du tout, ou si peu que rien.

FLORINE.

Il est à croire

Que le trouble d'esprit emporte la mémoire.

B b ij

## 192 LES NOBLES

CRISPIN.

Il faut que cela soit ; car sans toi qui le dis,  
Je ne croirois jamais que cela fût.

FLORINE.

Tant pis ;  
On est deux fois encor plus fou , quand il ne  
reste

Aucune impression du passé.

CRISPIN.

Malepeste !  
Il faut songer bien vite à me médeciner.

FLORINE.

Tu feras bien ; ton mal . . . .

CRISPIN.

Je veux le détourner.  
Mais j'en reviens toujours à ce soufflet. J'ai  
peine

A ne le croire pas une chose certaine ;  
Et même sur la joue encore à tous momens ,  
Il me semble sentir certains frémillemens.

FLORINE.

Fadaïse. Je te dis . . . .

CRISPIN.

Hé ! ce n'est point fadaïse ;

FLORINE.

Si tu veux être fou , fais-le tout à ton aise.  
Ne te fais point guerir : que m'importe ?



CRISPIN.

Hé-bien ! Non,  
On ne m'a point battu ; mais les coups de bâ-  
ton ;

Si ce soufflet est faux, doivent l'être de même.  
Pourquoi croirai-je l'un sans l'autre ?

FLORINE.

Abus extrême !  
Si les coups ont suivi le soufflet prétendu ,  
C'est . . . .

CRISPIN.

J'avois tant d'esprit, faut-il l'avoir perdu !

FLORINE.

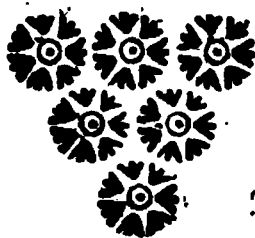
Ce n'est qu'en certains tems.

CRISPIN.

Hé ! n'est-ce rien ?

FLORINE.

Esperer ;  
Voici Monsieur Chlros , qui fera ton affaire.



## SCENE V.

CHIROS, FLORINE,  
CRISPIN.

CHIROS *en entrant.*

**C**omment depuis trois jours s'est-on ici  
conduit ?

Madame a-t'elle bien reposé cette nuit ?

A-t'elle de la joie ? est-elle sans tristesse ?

Prend-elle tous les jours encor du lait d'ânesse ?

Mon Remede a-t'il fait son operation ?

N'a-t'il point adouci son inflammation ?

A-t'elle l'appétit meilleur qu'à l'ordinaire ?

Un bon dormir, qui est qu'aucun songe n'altere ?

Répond donc si tu veux ? As-tu perdu la voix ?

FLORINE.

Hé vous me demandez vingt choses à la fois !

Comment fournir à tout en même tems ?

CHIROS.

Florine ,.

Tous les momens sont chers en fait de Medecine ;

Sur-tout à moi , qui suis tellement accablé ,

Que tout autre en auroit l'esprit un peu troublé ;

FLORINE.

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS.

Je pense

En avoir plus de cent, la plupart d'importance ;  
Tous les jours , Dieu merci , quelqu'un perd la  
santé.

FLORINE.

Cela vous accommode ?

CHIROS.

Oui , mais en verité ,

On se fatigue bien à courir. Sur mon ame ,  
Quelquefois...

FLORINE.

Ecoutez. Avant de voir Madame ,  
Dont vos raisonnemens font tout le mal qu'elle

a ....

CHIROS.

Si je la vois souvent , c'est ....

FLORINE.

Elle en veut , par là ,  
Toujours drogue sur drogue ; il faut la satisf-  
faire.

Quatre mots pour Crispin ?

CHIROS.

Hé-bien , que faut-il faire ?

Qu'a-t'il ?

FLORINE.

Il a ce mal que vous nous avez dit...

CHIRO.S.

Quel mal ?

CRISPIN.

Ces vertigos qui lui tournent l'esprit.  
 Vous nous disiez tout bas , qu'il étoit hipocondre.

CHIRO.S.

Je ne m'en souviens pas ; mais je puis vous répondre ,  
*( Il le regarde. )*

Que si j'ai dit qu'il l'est, il doit l'être. En effet ,  
 Je vois par ses regards , qu'il a l'esprit mal-fait :  
 Il a les yeux roulans , effarés.

CRISPIN.

*Je vous prie ?*  
 Croyez-vous que je sois en peril de ma vie ?

CHIRO.S.

Non, d'moins qu'à ce mal quelqu'autre ne soit joint.

CRISPIN.

Hé quel est donc ce mal que je ne connois point ?

CHIRO.S.

C'est , sans en rien sentir , que le cerveau s'attaque ,

Mais on ne laisse pas d'être hipocondriaque ;  
 L'esprit , quoiqu'agité , paroît être en repos.  
 Or Hypochondrion , *id est* , Lagonopos ,

*Mel præcordiorum inflammatio.*

CRISPIN.

Reste !

C'est être bien malade.

CHIROS.

Ecoute donc le reste

De ce qu'une humeur noire a causé de chaleur  
Aux visceres, qui sont les plus voisins du cœur ;  
Il se porte au cerveau des vapeurs, dont ensuite  
L'imagination échauffée & séduite  
Se forme des objets, qui pleins d'inanité,  
Lui tiennent lieu d'espece & de réalité.  
Elle en est maîtrisée ; & se trouvant capable  
D'une appréhension active, invariable,  
Elle engage si bien le malade à rêver,  
Qu'il va jusqu'au délire, & ne s'en peut sauver.

FLORINE.

Tu vois, Crispin.

CRISPIN.

J'entends à peu près.

FLORINE.

La folie

Vient comme il l'a conté.

CRISPIN.

Sans doute ; en Italie,

J'ai bien vu de ces maux de trop de chaleur.

CHIROS.

Va.

Je prétends te guerir, & dans peu.

CRISPIN.

Touchez là ;

Faites de votre mieux. S'il vous faut la pistole,  
C'est comme si déjà vous l'aviez.

## SCENE VI.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

**L**A parole

Te revient, sur le point de te voir secouru.

CRISPIN.

Je suis beaucoup plus mal que je ne l'avois crû,  
Je le vois bien.

FLORINE.

Tu dois songer à tes affaires.

CRISPIN.

Les voyages m'ont trop échauffé les viscères ;  
Et depuis mon retour, ces inflammations  
M'ont, par trop de repos, fait des obstructions...

FLORINE.

Qui t'en a tant appris ? Tu parles comme un  
homme . . . .

CRISPIN.

Penses-tu que les gens aillent pour rien à Rome ?

A mon âge être fou ! quelle pitié !

FLORINE.

Crispin ?

Console-toi.

CRISPIN.

Trois fois , pour rebrousser chemin ,  
J'eus la jambe tournée. O le maudit voyage ,  
Où l'Hypocondrion m'a fait le tour !

FLORINE.

Courage ;

Puisque Monsieur Chiros t'entreprend , tout va  
bien.

CRISPIN.

Mais puis-je être si mal , sans que j'en sente  
rien ?

Car à te parler franc , Florine , je t'avoue ,  
Que si j'ai senti , c'est . . . .

FLORINE.

Tu te frottes la joue ?

CRISPIN.

Il me semble toujours qu'on a la main dessus ,  
Et je tâte si rien ne m'y frétille plus.

FLORINE.

Encor sur le soufflet ?

CRISPIN.

En bonne conscience ,

Ast-ce à tort que je crois . . . ?

FLORINE.

Marque d'extravagance !

## 300 LES NOBLES

Quand un fou dans l'esprit s'est mis certains  
objets ,

Il s'attache, il s'obstine, & n'en démord jamais.

CRISPIN.

Je ne croirai plus rien si je puis , va.

---

## SCENE VII.

D'ISLMARETS, CRISPIN,  
FLORINE.

D'ISLMARETS *en entrant.*

**F**lorine ?

FLORINE.

Où venez-vous ? (*à part*) S'il faut que Crispin  
l'examine ! . . .

D'ISLMARETS.

Monsieur de Fatencour tout-à-l'heure est entré  
Au jardin, où sans doute il m'auroit rencontré,  
Si je n'avois gagné promptement cette porte.

CRISPIN.

C'est ici mon donneur de soufflets ! Oui ; main  
forte ?

Accourez vite, à moi ?



DE PROVINCE. 301

DISLMARETS *mettant l'épée  
à la main.*

Maraut , si tu ....  
FLORINE.

Sortez,

Vous perdez Angelique.

CRISPIN.

Au voleur ; arrêtez.

---

---

## SCENE VIII.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

**Q**U'as-tu donc à crier ?

CRISPIN.

Ce que j'ai ? Laisse faire.

FLORINE.

Adieu. Je hai les foux , mais je ne les crains  
guère.



## SCENE IX.

CRISPIN *seul.*

**O**H, oh ! c'est donc à moi que tu fais de ces tours ?

On me donne un soufflet, à rendre les gens fous ;

Et quand j'en viens porter la plainte à notre Maître ,

On me garantit fou. Mais ne faut-il pas l'être  
Pour avoir pû le croire , & m'être imaginé  
Que ce fût un soufflet qu'on ne m'eût pas donné ?  
Va , tu me le païras , & tout du long.

## SCENE X.

CHIROs, CRISPIN.

CHIROs.

**M**Adame,  
Est, dit-on, occupée ; & moi, pour fuir le blâme  
De négliger ton mal, je te viens....

CRISPIN.

Serviteur.

CHIROS.

Ton poulx assurément n'aura point de lenteur,  
Voyons comme il te bat ?

CRISPIN.

Hé oui-dà.

CHIROS *tirant son étui.*

La saignée

Jamais dans un tel mal ne doit être épargnée.  
Pour t'en guerir plutôt, nous ne ferons point  
mal

De te tirer d'abord du sang arterial ;  
Comme il est fort subtil, c'est son intemperie  
Qui cause les vapeurs . . . .

CRISPIN.

Vapeurs ? soit. Je vous prie . . . .

CHIROS.

Bois-tu souvent ?

CRISPIN.

Selon que j'ai soif.

CHIROS.

L'appétit,

L'as-tu bon ? bien ouvert ?

CRISPIN.

J'en suis content, suffit.

CHIROS.

Dors-tu ?

CRISPIN.

Si je dors ? Non ; vous voyez que je veille.

CHIROS.

N'as-tu point quelquefois des tintoins dans l'oreille ?

Car en fait d'hypocondre....

CRISPIN.

Ah ! plus de questions ;

Je pourrais envoyer vos hypocondrions....

CHIROS.

L'accès te prend ! Il faut , afin qu'il soit moins rude ,

Te saigner promptement. Par ton inquiétude ,

Je vois bien que tu vas ....

CRISPIN.

Ma foi, Monsieur Chiros ,

Vous ferez sagement de me tourner le dos ;

Dans l'humeur où je suis , il n'en faudroit plus guère

Pour vous faire appliquer ....

CHIROS.

Tu te mets en colère !

Ea , donne-moi la temple , afin qu'un peu plus bas

Je trouve le vaisseau ....

CRISPIN.

Ne vous y frottez pas ,

CHIROS.

Ecoute, on sçait par où te rendre plus traitable,  
Il est des bistouris . . . .

CRISPIN.

Des bistouris ! Au diable,  
Cherche qui tu voudras pour les bistouriser.

---

## SCENE XI.

CHIROS *seul.*

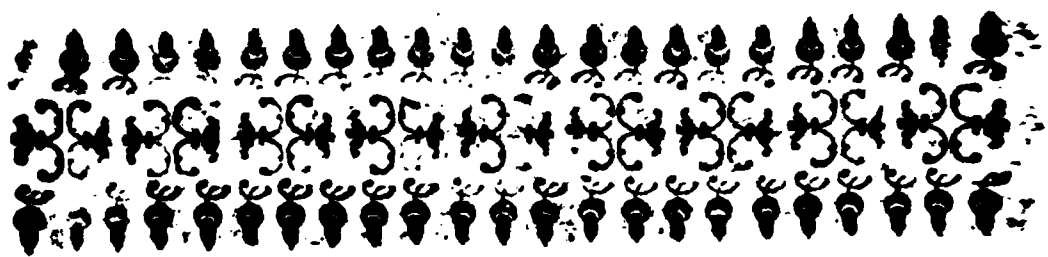
**L** Es foux par la douceur ne peuvent s'ap-  
païser ;

On n'en vient point à bout, si l'on ne les gour-  
mande.

Le mal de celui-ci ne veut pas qu'on attende.  
Et comme la saignée en peut rompre le cours,  
Je dois user de force, & prendre du secours.

*Fin du second Acte.*



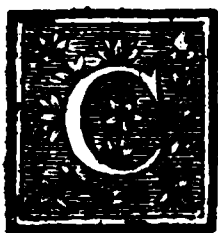


# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, FLORINE.

ANGELIQUE.



RISPIN l'a vû sortir ?

FLORINE.

S'il n'avoit que vû , passé ,

Il importeroit peu ; mais ce qui  
m'embarasse ,

O'est qu'il l'a reconnu pour celui qu'avec moi  
Il a trouvé tantôt. Que diantre aussi ? pourquoi  
Ne s'être pas tiré par la porte ordinaire ?

ANGELIQUE.

Comment l'auroit-il pû , sans rencontrer mon  
Pere ?

C'est du côté du Bois qu'il est venu.

FLORINE.

Crispin :

Sè croyoit déjà fou, c'étoit fait, mais enfin  
Sur Montieur d'Ismarets ayant jetté la vûë,  
Sa memoire au besoin est soudain revenuë,  
Il s'est remis d'abord le soufflet.

ANGELIQUE.

Il ira :

Dire tout à ma Mere.

FLORINE.

Et quand il jaserà :

Quel peril courez-vous ? ce n'est point votre  
affaire.

ANGELIQUE.

Elle est impétueuse, & la moindre chimere  
Qui lui vient dans l'esprit, lui fait imaginer.

FLORINE.

Justement vous voulez qu'elle aille deviner ?

ANGELIQUE.

Il est vrai, s'agissant d'un secret qui nous tou-  
che,

On croit que le front parle, au deffaut de la  
bouche.

FLORINE.

Je vous réponds du vôtre, allons ne craignez rien.

ANGELIQUE.

Mais, s'il faut que Crispin t'ait accusée ?

FLORINE.

Hé bien ?

Je prétens tenir bon sur l'hypocondre, & faire  
Que ce que j'en ai dit soit crû de votre Mere.

ANGELIQUE.

On ne l'ébloût point par des contes en l'air.

FLORINE.

La voici, taisons-nous, & la laissons parler.

## SCENE II.

Me. F A T E N C O U R ,

ANGELIQUE, FLORINE.

Me. F A T E N C O U R.

**F**lorine, dites-moi, qu'est-ce qu'un certain  
homme

Que Crispin...

FLORINE.

Ah voilà mes gens qui vont à Rome!  
Avec son beau voyage, il a bien opéré.

Me. F A T E N C O U R.

Comment?

FLORINE.

Le malheureux a l'esprit égaré,  
Ne le sçaviez-vous pas?

Me. F A T E N C O U R.

Crispin?



FLORINE.

Crispin, Madames

Il a cent visions qui lui tourmentent l'ame.

Mais sur tout, il s'est mis en tête qu'en ces lieux

Un Galand avec moi se présente à ses yeux.

Si j'entre dans le Bois, ou fors à la campagne ;

Ce Galant suit mes pas , par tout il m'accompagne ;

Et s'il me rencontroit avec vous aujourd'hui ,

Jé pense qu'au besoin il vous prendroit pour lui ,

Tant il a sur ce point la cervelle démise.

Me. F A T E N C O U R.

Il est vrai qu'il s'est plaint de vous avoir sur-prise

Avec un inconnu ; mais il ne m'a rien dit.

Qui fasse présumer qu'il ait perdu l'esprit.

FLORINE.

C'est un fou sérieux , qui dans ce qu'il avance

Ne fait rien soupçonner de son extravagance ;

Mais ne m'en croyez pas , Monsieur Chiros : l'a vû ,

Parlez-lui , son rapport peut-être sera crû .

Sil ne doit pas . . . .

Me. F A T E N C O U R.

Comment? Monsieur Chiros, Florine, . . .

FLORINE.

Le maintient Hypocondre , & pour couper racine.

## 370 LES NOBLES

A ce mal que le tems rendroit contagieux ,  
Je prétend le traiter au plus vite.

Me. F A T E N C O U R.

Tant mieux.

Un mal si prompt m'étonne , & je ne sçaurois  
taire.

Que sans Monsieur Chiros j'y croirois du mystere.

F L O R I N E.

Quel mystere ? & pourquoi vouloir dissimuler ?  
Si quelque homme en effet m'étoit venu parler,  
Ce n'est pas ce me semble un crime si terrible.  
Monsieur de Tronc-lourdaut, de Bois-sec, de  
Haut-crible.

Et d'autres dont j'ai peine à retenir le nom ,  
Me parlent tous les jours ; s'en scandalise-t'on ?

Me. F A T E N C O U R.

C'est hazard si jamais vous manquez de dé-  
faites.

Ma Fille ne dit mot.

A N G E L I Q U E.

Moi, Madame ? où vous êtes  
Eh bien à moi de parler ?

Me. F A T E N C O U R.

C'est être sage. Mais

A propos de parler, n'écrivez-vous jamais ?

A N G E L I Q U E.

Où, j'écris quelquefois à des Religieuses.

## DE PROVINCE. 311

Me. F A T E N C O U R.

Les lettres du Couvent ne sont point dangereuses ;

Et tant qu'on n'écrit point à des hommes....

A N G E L I Q U E.

Qui ? moi ;

A des hommes ? je sçai qu'ils n'ont honneur ni foi ;

Vous m'avez dit cent fois qu'aucun d'eux n'est sincere.

Me. F A T E N C O U R.

Une fille toujours n'en croit pas une mere.

A N G E L I Q U E.

A suivre vos leçons je mets tout mon souci.

Me. F A T E N C O U R.

Et que veut dire donc la lettre que voici ?

Elle est de votre main , & fort passionnée ,

Sans adresse , il est vrai. Vous êtes étonnée ?

A N G E L I Q U E *bas à Florine.*

Elle a laissé tomber cette lettre en fuyant.

Me. F A T E N C O U R.

Quoi pour toute réponse un silence ennuyant ?

F L O R I N E.

Montrez.

A N G E L I Q U E.

Madame.

Me. F A T E N C O U R.

Hé bien ?

# LES NOBLES

ANGELIQUE.

Je ne puis que vous dire ,

Et ne sçai. . . .

Me. F A T E N C O U R.

Croyez-vous que cela doit suffire ?

F L O R I N E.

Bon. Et c'est ce billet . . . . Il ne vous souvient  
plus

De l'avoir copié d'un tome de Cyrus ?

Me. F A T E N C O U R.

Vous l'avez copié ?

ANGELIQUE.

(Je n'ai pas crû mal faire ,

Pour m'apprendre à former par là mon ca-  
ractere.

Me. F A T E N C O U R.

Non , mais qu'en fîtes-vous après l'avoir trans-  
crit ?

ANGELIQUE.

Ma Cousine Arpalis survint qui me le prit.

Me. F A T E N C O U R.

A quoi lui pouvoit-il être si nécessaire ?

ANGELIQUE.

Je ne demandai pas ce qu'elle en vouloit faire.

Me. F A T E N C O U R.

Il est tendre , & n'a point de termes ambir-  
gus ;

Mais puisque vous l'avez copié de Cÿrus,

Voyons

Voyons un peu ce tome.

ANGELIQUE.

Apporte-le, Florine

FLORINE.

Je l'avois l'autre jour laissé dans la cuisine,

Y croyant achever l'histoire d'Amestris ;

Je le demande , on veut que le diable l'ait pris ;

Il ne se trouve plus.

Me. F A T E N C O U R .

Passons. Cette autre le titre

Qu'exprès avec la vôtre on a pris soin de  
mettre,

Et qu'ensemble attachoit ce tissu de cheveux ;

Pourroit inquiéter un esprit soupçonneux .

Elle n'est pas de vous, mais l'adresse m'étonne,

Et si la vôtre étoit pour la même personne ,

L'amour vous feroit bien trahir nos intérêts.

Lisez-en le dessus : Pour Monsieur d'Ismarets.

Ce nom vous fait rougir ?

ANGELIQUE.

Moi ? c'est donc de colere.

Est-ce que j'aimerois l'ennemi de mon Pere ?

Me F A T E N C O U R .

Je vous crois trop de cœur pour cela ; mais  
enfin

Je viens de les trouver l'une & l'autre au jardin

ANGELIQUE.

Je m'y promenois hier avecque ma cousine .

314 LES NOBLES

Me F A T E N C O U R.

D'Ismarets lui plaît-il ?

F L O R I N E.

Il en a bien la mine ,

Car elle dit souvent que de foibles raisons

Maintiennent la discorde entre vos deux

Maisons ;

Et de l'air dont pour lui je vois qu'elle s'exprime,

S'il n'a part dans son cœur, il l'a dans son  
estime.

Me F A T E N C O U R.

Elle sçait pourtant bien, me touchant de si près

Qu'en vain elle voudroit prétendre à d'Ismarets,

Et Pere, & Mere, & Fils, je hai toute la race.

Ils m'ont trop. . . .

F L O R I N E.

Vous pensez qu'elle s'en embarrasse ,

C'est une Fille brusque , attachée à son sens,

Qui pour toute raison croit sa tête en tout tems,

Suit son caprice, & veut. . . .

Me F A T E N C O U R.

Je la vois qui s'avance ,

Il faut adroitement sçavoir ce qu'elle pense.

F L O R I N E.

Quoique vous lui disiez, elle vous niera tout.

Et. . . .

Me F A T E N C O U R.

Je sçai qu'aisément on n'en vient pas à bout.

A N G E L I Q U E.

Elle va tout gâter n'étant pas avertie !

F L O R I N E.

Il n'est pas tems encore de quitter la partie,

Patience.

---

---

## S C E N E III.

Mlle. A R P A L I S , Me. F A T E N -

C O U R , A N G E L I Q U E ,

F L O R I N E .

A R P A L I S .

B Onjour , ma Tante.

Me F A T E N C O U R .

Ah ! vous voici ,

Ma Niece.

A R P A L I S .

Sçavez-vous ce qui m'amene ici ?

Me F A T E N C O U R .

Vous y venez chercher peut - être quelque chose.

## 316 LES NOBLES

Que vous perdiez hier ?

ARPA LIS.

Moi ?

Me FATENCOUR.

... Je le dis pour cause.

ARPA LIS.

Vous me l'apprendrez donc quand vous voudrez ?

Me FATENCOUR.

Comment !

Vous n'avez rien perdu ?

ARPA LIS.

Non , je viens seulement

Vous dire en peu de mots , que comme je m'apprête

A payer aujourd'hui le bouquet de ma fête ,

Elle n'iroit pas bien sans ma Cousine, ainsi

Vous me la donnerez, s'il vous plaît.

Me FATENCOUR.

Ce fouci

Est obligé pour elle ; & quand....

ARPA LIS.

Monsieur mon Pere

M'a fort recommandé de l'amener ; j'espère

Que vous m'en voudrez bien accorder le pouvoir ;

Nous avons résolu de dancer tout le soir ,

Et bientôt vous verrez les garçons du Village ,



Avec les violons seconder mon message ,  
Ils doivent tous venir ici dans un moment.

Me F A T E N C O U R.

C'est à votre ordinaire en user galamment ,  
Mais , ma Niece , souffrez que je vous entre-  
tienne

De Monsieur d'Ismarets.

A R P A L I S.

Oh ! qu'à cela ne tienne ,  
Parlons-en , volontiers.

Me F A T E N C O U R.

J'entens dire tout bas  
Qu'il vous trouve bien faite , & qu'il ne vous  
hait pas.

A R P A L I S.

Cela se peut , la chose est assez vrai-semblable ,  
Et je ne pense pas être fort haïssable.

Me F A T E N C O U R.

Et ne sentez-vous point pour lui je ne sçai quois

A R P A L I S.

Rien du tout , ou mon cœur se cache bien de  
moi ;

Mais quand pour ce qu'il vaut j'aurois pris quel-  
qu'estime ,

J'en prétendrois pas avoir fait un grand crime.

Me F A T E N C O U R.

Le voyez-vous souvent ?

ARPA LIS.

Madame du Groslier  
Fort rarement sans lui passe un jour tout entier ;  
Je l'y vois quelquefois .

Me F A T E N C O U R.

Fort bien. Et dans l'absence,  
Ne vous écrit-il point ?

ARPA LIS.

Non.

Me F A T E N C O U R.

Non ?

ARPA LIS.

Non d'assurance.  
Pourquoi, s'il m'écrivoit, voudrois-je le céler ?

Me F A T E N C O U R.

Vous auriez vos raisons pour le dissimuler,  
Le bruit court néanmoins qu'il vous écrit.

ARPA LIS.

Ma Tante  
Vous êtes aujourd'hui d'humeur questionnante.

Me F A T E N C O U R.

Quand on craint de répondre on hait les ques-  
tions.

ARPA LIS.

Il suffit que l'honneur règle mes actions,  
Par-tout après cela je vais tête levée.  
Moi craindre, moi ! vraiment vous m'avez bien  
trouvée .

J'ignore l'art de feindre ; & quand on m'écrira. . .

Me F A T E N C O U R.

On dit pourtant . . .

A R P A L I S.

On dit tout ce qu'il vous plaira,  
S'il falloit s'arrêter à ce que d'ordinaire  
On dit de tout le monde, on auroit bien à faire ;  
Personne n'en échape & je connois des fots  
Qui médiroient de vous & de Monsieur Chiro.

Me F A T E N C O U R.

De mon Chirurgien ? Ah ! ma Niece.

A R P A L I S.

Ma Tante,

Chacun sur la satyre à son gré se contente,  
Et les plus circonspects avec tous leurs grands  
soins,  
Sont ceux le plus souvent qu'on respecte le  
moins.

Vivons comme le veut certaine bienfiance,  
Qui sans trop nous gêner , fuit tout ce qu'il of-  
fense.

Ne nous reprochons rien , & le qu'en-dira-t-on  
S'il est impertinent, traitons-le de chanson.

Me F A T E N C O U R.

Mais la seule vertu doit regler la methode. . .

A R P A L I S.

Mondieu ! chacun se fait des vertus à sa mode ;

Dd iiij

Et tel, qui blâmeroit ses deffauts en autrui,  
Trouve à les excuser, quand illes voit en lui.

Me. F A T E N C O U R.

Mais cela ne doit point, ce me semble, conclure  
Qu'une lettre.....

A R P A L I S.

Il n'est point question d'écriture,  
Il s'agit seulement de me faire sçavoir  
Si je puis emmener ma Cousine ? Et bon soir.

Me. F A T E N C O U R.

Expliquez-vous un peu sur ces lettres.

A N G E L I Q U E à Florine, tan-  
dis qu'Arpalis lit-  
Je tremble !

Me. F A T E N C O U R.

Ce tissu de cheveux les attachoit ensemble.

A R P A L I S après avoir lu.

Hé ! l'une est d'une Amante, & l'autre d'un  
Ami.

Me. F A T E N C O U R.

Oui, mais il ne faut pas s'expliquer à demi.

On m'a dit qu'au jardin vous les aviez perduës.

A R P A L I S.

Moi ? je ne pense pas les avoir jamais vuës.

F L O R I N E tandis que Mad.  
Fatencour regarde sa Fille, dis  
à Arpalis:

bas. Sortez. haut. Si vous aimez, dites-le sans

# DE PROVINCE. 321.

façon ;

**Car Madame a conçu je ne sçai quel soupçon  
De Monsieur d'Ismarets , avec votre Cousine  
Sur ces lettres.**

**ARPA LIS.** *après avoir un peu rêvé.*

*Adieu.*

**Me F A T E N C O U R.** *l'arrêtant.*

**Quoi ! cela vous chagriner**

**Ma Niece ?**

**ARPA LIS.**

**Mais aussi pourquoi tant de propos ?  
Voulez-vous m'accorder ma Cousine en deux  
mots ?**

**Me F A T E N C O U R.**

**Vous êtes prompte ?**

**ARPA LIS.**

**Soit. Je suis comme on m'a faite.  
Mais sans vous expliquer sur ce que je souhaite,  
Vous me feriez ici demeurer tout le jour ;  
Ainsi je vais chercher Monsieur de Fatencour ;  
Si par hazard il est d'humeur peu complai-  
sante ,  
Du moins il repondra. Je suis vôtre servante.**

# SCENE IV.

FLORINE, ANGELIQUE,  
Me FATENCOUR.

ANGELIQUE.

**M** Adame, vous voyez, quand on la presse  
un peu,  
Comme elle s'embarasse, & comme elle prend  
feu.

Me FATENCOUR.

Il est vrai: cependant ces lettres doivent être  
Au pouvoir de celui qu'elles me font connoître;  
Et quand d'ailleurs Crispin assure qu'il a vu  
Un homme avec Florine. . . .

FLORINE.

Et Crispin sera crû  
Un hipocondre, un fou ?

Me FATENCOUR.

C'est me faire une histoire.

FLORINE.

Monsieur de Loisoniere a sujet de le croire,  
Il a pardevers lui certains coups de bâton. . .

Me FATENCOUR.

Viendroient-ils de Crispin ?

FLORINE.

De lui.

Me F A T E N C O U R.

Quoi ! tout de bon ?

FLORINE.

De lui même , d'abord j'ai voulu vous le taire.  
Sçachant que ce raport vous mettroiten colere :  
Mais comme il a l'esprit de travers, il n'a pû  
S'empêcher de parler de ce que j'avois tû :  
Le voici.

---

## SCENE V.

Me F A T E N C O U R, ANGE-

LIQUE, FLORINE,

CRISPIN.

Me F A T E N C O U R.

**C**Onnois-tu Monsieur de Loisonniere ?  
Dis, coquin ?

CRISPIN.

La-dessus Florine fait la fiere,

Madame, & vous a dit que je l'ai fait rosser,  
Eu même il le soutient, mais c'est pour se gauffer.  
Ils sont d'intelligence à vous le faire croire,  
Et les coups de bâton dont j'ai bonne memoire.

## 324 LES NOBLES

Ne se sont, moi présent, appliqués qu'à celui  
Que j'ai trouvé deux fois avec elle aujourd'hui ;  
C'est le remerciement de quelque courtoisie,  
Que j'en avois reçuë.

FLORINE.

He bien ! sa fantaisie  
Est la même toujours.

CRISPIN.

Oh ! je suis ton valet.  
Elle m'avoit quasi fait douter du soufflet ,  
Mais j'ai revû mon drôle, & je sçai fort bien  
comme,  
C'est lui qu'on a frotté.

FLORINE.

Si bien qu'un Gentilhomme ;  
Le cousin de Madame , avouera sans façon  
Pour me faire plaisir, de faux coups de baston  
Quand ils sont pour un autre il les prend pour  
son compte ?

CRISPIN.

Ce qu'on n'a point reçu ne peut faire de honte.

Me FATENCOUR,

Mais mon Cousin se plaint, & je ne pense pas  
Qu'il voulût...

CRISPIN.

Demandez , Madame, à Nicolas ;  
Lui , grand Jobe , & Robin , ont pû voir le vi-  
sage



De donneur de soufflets. Ça viens...

---

SCENE VI.

MEFATENCOUR, ANGE-  
LIQUE, CRISPIN,  
FLORINE NICOLAS.

NICOLAS.

**L**A male-rage

Te puisse accueillir, va.

ME F A T E N C O U R.

Qu'as-tu donc?

NICOLAS.

Ce que j'ai,

J'en venons de tâter tout notre fou, margué  
J'avons été pris là comme dans un bled... Peste.  
Monsieur a la main rude!

ME F A T E N C O U R.

Il t'a battu?

NICOLAS.

De reste.

J'esperons pargoi bien nous en sentir long-tems,

326 LES NOBLES.

Crispin en est la cause, s'il nous a mis dedans,  
Comme je sommes bons tantôt à sa priere,  
J'avions un peu chargé Monsieur de Loison-  
niere.

FLORINE.

Hé bien, ce n'est pas lui.

CRISPIN.

Non tu l'as suborné,

Pour venir. . .

FLORINE.

Vous voyez s'il a l'esprit tourné.

CRISPIN.

Je l'ai tourné ?

Me FATENCOUR.

Tais-toi, je ne veux plus t'entendre.

NICOLAS.

Je ne songions à rien; il nous est venu prendre,  
Et nous a dit pleuraot qu'un certain inconnu  
Venoit de le froter, & nous je l'avons cru:  
Aussitôt nous avons écouté sa priere  
Et suivi son courroux à cause de son pere.  
Voyant avec Florine un Monsieur à l'écart  
Il nous a dit, frappez chacun pour votre part  
Sans sçavoir qui c'étoit, car la colere emporte,  
J'avons sur le Monsieur flaubé de bonne sorte,  
Mais je nous sommes aussi trouvé bien ébaubis  
Quand je l'ons reconnu tout à l'heure, aux habis  
Il a pris un gourdin d'une taille, . . ah ! l'épaulé;

Il en sçait plus que nous à manier la gaule ,  
Comme il la fait aller, & par haut & par bas!  
Tire , Florine , il m'a , je crois , rompu le bras.

Me F A T E N C O U R.

Mais d'ou vient que Crispin lui faisoit cet ou-  
trage ?

N I C O L A S.

Que sçavons-je , il est fou.

C R I S P I N.

Me voilà bien , j'enrage ,

Madame , si . . .

Me F A T E N C O U R.

Coquin.

N I C O L A S.

Ah morgué! faite lian  
Donner si bian & biau qu'il s'en souvienn  
un an ;

Ou bien si vous voulez tout en votre présence,  
Je vas à coups de poing lui signer sa quittance .  
Tout franc je le cherchois pour me venger de  
lui.

Me F A T E N C O U R.

Va , tu seras content , même dès aujourd'hui.

N I C O L A S.

Pourvû qu'il soit rossé comme nous, c'est folie,  
Si j'en engendrions , queuque mérancolie.

Me F A T E N C O U R.

Il verra ce que c'est qu'avoir affaire à moi.

# 328 LES NOBLES

NICOLAS.

Dans le mal que je sens , morgué , si j'étois  
Roi

Il en seroit pendu.

FLORINE.

Fort-bien.

NICOLAS.

J'ai l'ame fiere

Et . . . serviteur.

FLORINE à *Me. Fatencour* ;

Il fuit Monsieur de Loissonniere.

Me. FATENCOUR.

Il n'a pas tout le tort.

---

## SCENE VII.

Me. FATENCOUR, LOI-  
SONNIERE, ANGELIQUE,  
CRISPIN, FLORINE.

Me. FATENCOUR.

**O**N m'apprend, mon Cousin ,  
Que les coups de bâton viennent de ce coquin.  
LOISSONNIERE

LOISONNIERE.

J'ai senti par malheur un trait de sa folie.

Me. F A T E N C O U R.

Je ne dois pas laisser cette offense impunie,

Bientôt le châtiment s'en fera devant vous :

Qu'on me cherche des gens pour lui donner  
cent coups.

C'est donc à mon Cousin , Maraut , que tu t'adresses ?

C R I S P I N.

Je n'entens rien , Madame , à toutes leurs finesses ,

Mais je sçai qu'on vous trompe , & que Florine a tort ;

Monsieur de Loisonniere avec elle est d'accord,

On ne l'a point battu. Mais un Jean de Nivelles

Que j'ai trouvé tantôt cajollant avec elle ,

Il m'a donné d'abord sur la joue , & son dos

A payé le soufflet, c'est la chose en deux mots;

Ce qu'on dit par de là , fausseté.

F L O R I N E.

Bon , acheve.

Me. F A T E N C O U R .

Sans doute on te croira.

C R I S P I N.

Que la peste me creve ,

Que le diable....

F L O R I N E.

Madame , il devient furieux.

330 LES NOBLES

Me. FATENCOUR.

Ah ! ne m'approche pas.

FLORINE.

Comme il roule les yeux ?

CRISPIN.

Quoi ? l'homme qu'avec toi j'ai...

Me. FATENCOUR.

Tu n'as vû personne.

CRISPIN.

Il vous plaît contre moi d'en croire une friponne ?

Puisqu'en vous disant vrai les gens vous semblent fous,

Je verrois à présent mettre le feu chez vous,

Que je n'en dirois pas un seul mot.

Me. FATENCOUR.

Quelle audace !

Un bâton.

LOISONNIERE.

Excusez-le , il est fou.

Me. FATENCOUR.

Non...

ANGELIQUE.

De grace,

Madame , n'allez point vous fâcher à crédit,

C'est un extravagant qui ne sçait ce qu'il dit.

CRISPIN.

Je ne le sçai pas ?

# DE PROVINCE. 33

ANGELIQUE.

Sors, mon ami, j'apprehende  
Qu'à la fin....

CRISPIN.

Si je sors je veux que l'on me pende,  
Disant ce que j'ai vû rien ne doit m'alarmer;  
Je demeurerai là, me dût-on assommer.  
Florine a bonne langue, & me fait hypocandre  
Pour m'ôter les moyens de la pouvoir con-  
fondre,  
Mais... Ah! voici bien pis.

---

## SCENE VIII.

Me. FATENCOUR, LOI-  
SONNIERE, CHIROS,  
ANGELIQUE, FLORINE,  
CRISPIN.

Me. FATENCOUR.

Bonjour, Monsieur Chiros.

CHIROS.

Madame, ...

Re. ij

Me. F A T E N C O U R.

Vous venez ici fort à propos.

L O I S O N N I E R E.

Ma Cousine , souffrez qu'avec votre licence  
S'aillle dire au Cousin un mot de consequence ,  
Jur un point délicat touchant Fondnid & lui.

Me. F A T E N C O U R.

Allez.

( Il sort. )

A N G E L I Q U E à Florine.

Ah ! qu'un tel soin redouble mon ennui.

C H I R O S.

Comment va la santé ?

Me. F A F E N C O U R.

Pastrop bien , j'ai sans cesse

Des aigreurs . . . .

C H I R O S.

Cela vient de votre lait d'Anesse ,  
Qui vous débilitant l'estomach , vous y peut  
Laisser des crudités dont la bile s'émeut ;  
De là naît les aigreurs . . .

Me. F A T E N C O U R.

Cela pourroit bien être ,  
Mais pourquoi tous ces gens qu'ici je vois pa-  
roître ?

C H I R O S.

Je les amene exprès , parce que si Crispin  
N'est au plutôt saigné j'en désespere.



Me. FATENCOUR.

Enfin,

Il est donc fou.

CHIROS.

Très fou. Si la saignée opere...  
Car de force ou de gré, Madame, il la faut  
faire.

CRISPIN.

Au diable.

CHIROS.

Dès tantôt j'ai fait quelques efforts  
Pour l'obliger...

CRISPIN.

Le traître, il a le diable au corps.

CHIROS.

D'un délire assez calme, en moins de rien il  
passe

Jusques à la fureur; marque d'une humeur crasse,  
Qui spongieusement lui montant au cerveau,  
Lui cause à tous momens un désordre nouveau.  
A cela la saignée au plus vite.

FLOLINE.

Et le pire,

C'est que Monsieur Chiros connoît que son  
délire

Est un mal qui se peut fort aisément gagner.

CHIROS.

Oui, sans doute.

## 334 LES NOBLES

Me. FATENCOUR.

Il faut donc promptement le saigner.

CRISPIN.

Quoi ! l'on me fera fou malgré moi ?

CHIROS.

Laisse faire,

Je te l'ai déjà dit , dès qu'en t'ouvrant l'artere...

CRISPIN.

Monsieur l'artere, allez au diable. Il y va doux.  
Bonsoir.

---

## SCENE IX.

Me. FATENCOUR , CHIROS ,  
ANGELIQUE , FLORINE.

CHIROS.

**Q**U'on a de peine à gouverner les  
foux !

Courrez vite après lui , de peur qu'il ne s'é-  
chape ,

Il aura le pied bon si quelqu'un ne l'attrape.

Me. FATENCOUR.

Mais comment le réduire à nous donner son,  
bras ?

# DE PROVINCE. 335

CHIROS.

Il faudra le lier, s'il ne le donne pas.

Me. F A T E N C O U R.

Allez, Monsieur Chiros, faites pour lui de grâce  
Ce qu'en un pareil mal votre Art veut que l'on  
fasse. . .

Je vous attends ensuite, ayant à vous parler  
Sur ma rate qui veut, je crois, me désoler ;  
Je serai dans ma chambre.

CHIROS.

Après notre saignée :

Je suis à vous.

---

## SCENE X.

ANGELIQUE, FLORINE.

FLORINE.

**E**Nfin la victoire est gagnée ;  
Nous venons de sortir de pressans embarras.

ANGELIQUE.

Il faut voir ma Cousine.

FLORINE.

On n'y manquera pas.

ANGELIQUE.

Mais par où plus long-tems, sans te laisser  
confondre,

## 336 LES NOBLES

Crois-tu faire passer Crispin pour Hipocondre ?  
Car je ne comprends point par où Monsieur  
Chiros

A pû le juger fou.

FLORINE.

Je le connois , deux mots  
L'ont convaincu du mal qui nous tire d'affaires ,

C'est un fou , jargonnant sur ce qu'il n'entend  
gueres ,

Et si fort amoureux de ses opinions ,

Qu'il n'y souffre jamais de contradictions.

Ainsi court de science , ainsi que de memoire ,

Il croit facilement tout ce qu'on lui fait croire ,

Et quand on lui soutient , c'est vous qui l'avez  
dit ,

La chose en même tems n'a plus de contredit ,

C'est un arrêt donné.

ANGELIQUE.

Mais quoi qu'il en public ,  
Crispin ne disant rien qui sente la folie....

FLORINE.

Voulez-vous pour Crispin agir en sûreté ,

Confions-nous , Madame , à sa fidelité.

Ce coup , pour votre amour , est un coup d'im-  
portance ;

Et s'il est une fois de notre intelligence....

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Lui découvrir que j'aime ?

FLORINE.

Et pourquoi non ? Par lui  
Vous vous épargnerez mille sujets d'ennui ;  
Il verra votre Amant en secret.

ANGELIQUE.

Mais , Florine ,  
Songes-tu. . ?

FLORINE.

Fais-je rien que je ne l'examine ?  
Crispin m'aime , il suffit.

ANGELIQUE.

Je fais ce que tu veux.  
Tâche à le rendre donc favorable à mes feux.

FLORINE.

Ne craignez rien pour lui ; j'ose tout vous pro-  
mettre ,

Allez, dans son esprit je vais me bien remettre ;  
Et pour y réussir , empêcher au plutôt  
Qu'on ne le saigne.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Songe à faire ce qu'il faut.

FLORINE.

Je vais joindre Crispin, car enfin j'aprehende...  
Quel est cet inconnu ? qu'est-ce qu'il nous de-  
mande ?

## SCENE XI.

LA TOUR, FLORINE,

LA TOUR.

**M**onsieur de Fatencour est-il au logis  
FLORINE.

Oui.

LA TOUR.

Pourrois-je lui parler?

FLORINE.

Il ne tiendra qu'à lui.

Il faut sçavoir s'il peut vous donner audience.

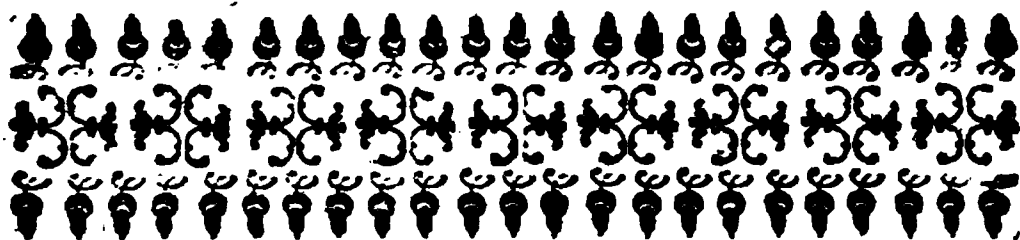
LA TOUR.

Sçachez-le, s'il vous plaît, & j'aurai patience.

FLORINE.

Pour avoir plutôt fait, suivez-moi là-dedans,  
Je vous ferai parler à quelqu'un de ses gens.

*Fin du troisieme Acte.*



# ACTE IV.

---

---

## SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, LA TOUR.

*Ils sortent le chapeau à la main. La Tour faisant mine de prier Fatencour, qui par ses gestes montre qu'il le refuse.*

LA TOUR.



EST vous donner, Monsieur, une  
peine inutile.

Hé! retournez chez vous.

FATENCOUR.

Moi, d'une ame incivile,  
Je pourrois vous laisser sans vous accompagner?

Non, non.

# 340 LES NOBLES

LA TOUR.

Mais de chez vous pourquoi tant s'éloigner ?  
Il suffisoit, Monsieur, de venir en la rue.

FATENCOUR.

Votre commission ne m'est que trop connue,  
Et je dois. . .

LA TOUR.

Qu'avez-vous ? vous êtes interdit,  
Vous changez de couleur.

FATENCOUR.

C'est que voilà Fondnid.

---

## SCENE II.

FONDNID, FATENCOUR,  
LA TOUR.

FONDNID.

**C**'Est moi-même.

LA TOUR à *Fatencour*.

Hé ! Monsieur, retirez-vous de grace !

FATENCOUR.

Quoi, Monsieur, le premier je quitterois la  
place ?

Moi ! plutôt tout ce jour j'occupe le terrain.



FONDNID.

Et moi, j'y resterai plutôt jusqu'à demain,  
Que partir avant lui.

FATENCOUR.

J'y passe la semaine!

FONDNID.

Moi, le mois tout entier.

LA TOUR à *Fondnid*.

Souffrez qu'on vous emmene.

FONDNID.

Non, à moins qu'il ne parte.

FATENCOUR.

Oh! j'y demeure un an,

Un an.

FONDNID.

Et moi, jusqu'au premier arriere-ban,  
N'en dût-il arriver de trente-cinq années.

LA TOUR.

A quoi bon sur un rien ces humeurs obstinées?  
Vous sçavez ce que veut Monsieur le Gouver-  
neur.

FATENCOUR.

On sçait ce qu'on se doit en matiere d'honneur;  
J'enfçais le délicat, au moins il me le semble.

LA TOUR.

Pour finir vos débats partez tous deux en-  
semble.

**342 LES NOBLES**

**FATENCOUR & FONDNID.**

**D'accord.**

**LA TOUR.**

**En même tems faites chacun un pas,  
Ea, commencez. Fort-bien.**

**FATENCOUR.**

**Mais il n'avance pas,  
Les trois pas que j'ai faits valent pour le moins  
quatre  
Des siens.**

**LA TOUR.**

**Mondieu ! sur quoi vous allez-vous débatre ?  
Comme il est plus petit tous les pas sont moins  
grands.**

**FATENCOUR.**

**On ne peut sur l'honneur trop pénétrer les gens.**

**FONDNID.**

**Monsieur voudroit péser jusques à la pensée.**

**FATENCOUR.**

**Je prétens en ce cas qu'elle soit balancée.**

**LA TOUR** *les séparant en  
même tems.*

**Oh c'est trop chicaner ! vous vous séparerez.**

**FATENCOUR.**

**Vous le voulez , je fais ce que vous désirez.  
*se retournant.***

**Mais voyez, il ne bouge.**

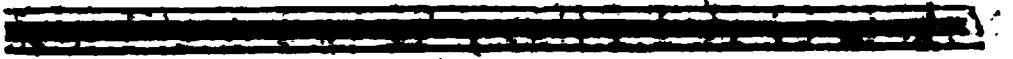
**LA TOUR.**

**Hé, c'est là mon affaire.**

Monsieur, partez.

FONDNIID *regardant Fa-*  
*tencour.*

Je pars, mais c'est pour vous complaire.



## SCENE III.

FATENCOUR, CRISPIN.

FATENCOUR.

**Q**U'est-ce?

CRISPIN *voulant se lever.*

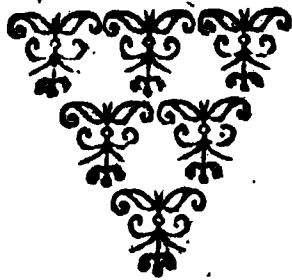
Je me promene.

FATENCOUR *s'en allant.*

Hé-bien, promene-toi.

CRISPIN *seul.*

Belle réponse! oyez.



SCENE IV.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE *en entrant.*

Crispin ?

CRISPIN. *faisant mine de  
s'en aller.*

Va , laisse-moi.

FLORINE.

Arrête : un mot, mon cher. Où donc par cette  
plaine

Adresses-tu tes pas ?

CRISPIN.

Ne t'en mets point en peine ;  
Chac un comme tu sçais à ses divers penchans ;  
Tu veux que je sois fou , les foux courent les  
champs ,

Je m'en acquitte. Adieu.

FLORINE.

J'ai deux mots à te dire.

CRISPIN.

Bonsoir.

FLORINE.

Ecoute-moi.

CRISPIN.

Non.

FLORINE.

Non ?

CRISPIN.

J'entre en délire ;

L'Hipocondre me prend.

FLORINE.

Quoi , ce que j'en ai dit

Te tiendrait au cœur ?

CRISPIN.

Bon ! le moyen.

FLORINE.

Quand on rit ,

Il me semble qu'on doit entendre raillerie.

CRISPIN.

En effet.

FLORINE.

Qu'est-ce à dire en effet ?

CRISPIN.

Jete prie :

Combien vaut la saignée à ton Monsieur Chi-  
ros ?

Je l'y crois fort expert , quand il trouve des  
fots.

FLORINE.

Pour avoir demandé ton bras....

CRISPIN.

La grande affaire !

On veut lier les gens pour leur ouvrir l'artere ;  
C'est une bagatelle ; & qui s'en fâcherait . . .

FLORINE

Se fâcher de cela ?

CRISPIN.

Le grand tort qu'on auroit.

FLORINE.

Mais quand on l'a voulu tout à bon entre-  
prendre ,

J'ai parlé fierement afin de te deffendre ;

On ne t'a point saigné.

CRISPIN.

Tu devois le souffrir ;

Ma folie eut été plus facile à guérir.

FLORINE.

Va , tu te portes bien , ne sois plus en colère.

CRISPIN.

Oh , j'y serai long-temps.

FLORINE.

Tu voudrois me déplaire ;

A moi , Crispin ? à moi , que tu nommois tou-  
jours

Ton bec , ton petit bec , ton toutou , tes a-  
mours . ?

CRISPIN.

Franchement , j'étois fou de ta peau.

FLORINE.

Qui t'empêche

De l'être encore autant ? ai-je l'humeur revêche ?

CRISPIN.

Et non de par le diable, & c'est la mon malheur

FLORINE.

Quoi, tu seroit jaloux !

CRISPIN :

Et ce beau cajoleur ,  
Avec qui je t'ai vû en douce confidence ,  
Pour m'être fait de fête il m'a... Mais patience,

FLORINE.

J'ai donc fait un grand crime à l'avoir écouté ?

CRISPIN.

Non , ce n'est aujourd'hui que curiosité ;  
Mais insensiblement les tendresses se glissent.  
Avec le tems la paille , hom ! les neiges meurissent ,

Dit le proverbe à Rome.

FLORINE.

Il se peut que Crispin  
Après avoir vû Rome ait l'esprit si peu fin. ;  
Il se peut...

CRISPIN.

Que veux tu ? c'est peut-être bêtise,  
De croire ce qu'on voit, mais j'ai cette sottise.

FLORINE.

Un galant avec moi s'est tantôt arrêté ,

348 LES NOBLES

Il est vrai, tu l'as vû.

CRISPIN.

Causa di nienté.

FLORINE.

Si de notre entretien je te dis le mystère,  
Crispin, m'assures-tu que tu te pourras taire;

CRISPIN.

Oui, si tu me dis vrai, mais tu me tromperas.

FLORINE.

Non. Tu n'en diras mot ?

CRISPIN.

Pas un mot.

FLORINE.

Tu sçauras,

Que le jeune blondin pour qui je m'intéresse...  
Fai-moi donc un serment.

CRISPIN.

Suffit de ma promesse,

Parle.

FLORINE.

Hem ! je crains trop...

CRISPIN,

Non, je n'en parlerai pas,  
Ou la peste m'étouffe.

FLORINE.

Hé bien, donc tu sçauras  
Que le jeune blondin pour qui je m'intéresse,  
Brûle pour les appas de ma jeune Maîtresse.



Il adore Angelique,

C R I S P I N.

Angelique ? & pourquoi

Faut-il que cet amour ne soit sçu que de toi ?

Quel besoin si pressant de me faire hipocondre,

Quand j'ai dit. . .

F L O R I N E.

A cela je m'en vais te répondre :

Il faut pour quelquetems tenir leurs feux secrets

Parce que le blondin est Monsieur d'Ismarets.

C R I S P I N.

Quoi ! le fils de Monsieur de Fondnid ?

F L O R I N E.

Lui.

C R I S P I N.

Sans doute.

L'hipocondre est venu fort à propos.

F L O R I N E.

Ecoute.

Il falloit me tirer d'embarras ; & par où

M'en bien tirer à moins que de te rendre fou ?

Plus je te faisois signe & retenois ta langue,

Et plus tu t'égayois à pousser ta harangue ;

Il falloit bien trouver moyen de l'accourcir.

C R I S P I N.

Tout franc , on eût eu peine alors à m'a-  
douceir ,

Les vapeurs du soufflet me montoient à la tête.

FLORINE.

Va, Monsieur d'Ismarets sçait vivre, il est honnête ;

Et si tu l'obligeois, je sçais que du soufflet

On teferoit raison.

CRISPIN.

Touche, cela vaut fait ;

Tu n'as qu'à dire.

FLORINE.

Il faut lui rendre cette lettre.

CRISPIN.

Hé bien, entre ses mains je sçaurai la remettre.

Mais après le soufflet, di-moi, m'assûre-t'on

Que la lettre n'a rien qui sente le bâton ?

C'est d'un pareille emploi le péril ordinaire.

Et si cherchant le Fils je rencontre le Pere,

Il peut être d'humeur à me payer le port,

Car on dit qu'il n'est pas un homme fort accort.

FLORINE.

Quoi ! Crispin au besoin craint de manquer d'adresse ;

Il s'allarme devant. . .

CRISPIN.

Que ton scrupule cesse,

J'ai de l'intelligence, & suis des rafinez

Qu'il n'est pas fort aisé de mener par le nez.

Quand on a comme moi passé six ans à Rome. . .

Enfin s'il faut mentir, fourber, tu vois ton homme ;

J'ai vû plus que le loup .Mais, Florine, di-moi,  
Je suis rapatrié ce me semble avec toi ?  
M'aimes-tu ?

FLORINE.

Si je t'aime , oh !

CRISPIN.

Je t'ai fait connoître ,  
Si j'en'étois jaloux que je pourrois bien l'être ;  
Il faut en m'épousant renoncer aux blondins.

FLORINE.

Là dessus , quand on veut , on trompe les plus  
fins.

Vois-tu , ton meilleur est , si nous vivons en-  
semble ,

De t'en fier à moi ; songes-y , que t'en semble ?

CRISPIN .

Je pense qu'en effet je ne ferois pas mal ,  
Aussi bien la femme est un terrible animal ,  
Et ce qu'elle se met une fois à la tête ,  
S'il n'est executé , le diable est une bête.

FLORINE.

Tu vas moraliser ? Adieu.

CRISPIN.

Jusqu'à tantôt,

FLORINE *s'en allant.*

Songe à donner la lettre, & réponse au plutôt.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

Te baïser. Quand on se raccommode,  
Ne baïse-t-on pas ?

FLORINE

Mais...

CRISPIN.

Tu sçais que c'est la mode,  
Allons donc sans façon, ça le baïser de paix.

FLORINE.

Au retour.

CRISPIN *la regardant aller.*

Souviens t'en. Ah bouchon ! tes attraits  
Sans cesse avec plaisir m'attirent. . . Chut, je  
pense

Voir venir mon blondin, c'est lui-même, il s'a-  
vance.

## SCENE IV.

D'ISLMARETS, FABRICE,

CRISPIN.

D'ISLMARETS.

Ces lettres me font peine, & je suis en  
souci.

FABRICE.

FABRICE.

Est-ce que vous croyez les retrouver ici ?  
Que vous venez. . .

D'ISLMARETS.

J'ignore où je les ai perduës  
Quels malheurs je prévois s'il faut qu'elle  
soyent vuës !

De l'aimable Angelique on connoitra la main.

FABRICE.

Peut-être. . . Mais voyez Crispin.

D'ISLMARETS.

A quel dessein

Nous peut il observer , passons sans lui rien  
dire.

CRISPIN.

Monsieur, comme je sçais que ce n'est que pour  
rire

Qu'il vous plaît quelquefois de souffleter les  
gens,

Si vous vous en voulez donner le passe-temps  
Vous n'aurez qu'à. . .

D'ISLMARETS.

Va-t'en, mon ami.

CRISPIN.

Moi ?

D'ISLMARETS.

Fabrice ?

CRISPIN.

Hé ! Monsieur.

**354 LES NOBLES**

**DISLMARETS.**

Il est fou.

**CRISPIN.**

Fort à votre service ,

Mais je ne laisse pas de sçavoir vos secrets.

**DISLMARETS.**

Tu les sçais ?

**CRISPIN.**

Oui , je parle à Monsieur d'Ismarets.

**DISLMARETS.**

Tu te méprends , mon cher , adieu.

**CRISPIN.**

Pour fille unique

Monsieur de Fatencour a la belle Angelique ,

Vous l'aimez , & Florine est d'accord avec

vous

Pour...

**DISLMARETS.**

Passe ton chemin , autrement je.

**CRISPIN.**

Tout doux

Si ce que je vous dis vous met en défiance ,

Examinez , voyez mes lettres de créance.

**DISLMARETS.**

Que veux-tu dire ?

**CRISPIN.**

Ouvrez. Ah ! vous avez les yeux ;

Voyant cette écriture , un peu plus gracieux.

DISLMARETS *lit.*

**J**E vous écris par Crispin, en qui vous pouvez prendre une entière confiance, & me faire savoir par lui tout ce que vous jugerez à propos.

Vien, mon cher Crispin, vien que je t'embrasse.

CRISPIN.

Au diable,

Je me passerois bien d'une amitié semblable; J'ai les bras tous meurtris, tant vous me ferrez fort.

DISLMARETS.

Dans la joye où je suis pardonne à ce transport.

*Vous avez laissé tomber tantôt des lettres dans le jardin, dont l'une a été reconnue pour être de moi; elles sont dans les mains de ma Mere qui en a formé des soupçons sur lesquels il est bon qu'on vous entretienne. Venez vers le soir au rendez-vous ordinaire, Flerine vous instruira de tout, si je ne puis vous aller trouver avec elle.*

J'avois craint ce malheur, Fabrice.

FABRICE.

Patience,

Peut-être il n'est pas tel que votre amour le pense.

CRISPIN.

Ainsi vous n'aimez point Angélique?

DISLMARETS.

Oui, Crispin.

G. ij.

## 356 LES NOBLES.

Je l'adore, & l'hymen fera tout mon destin :  
Point de bonheur sans elle. Aide-moi, je te prie,  
Dans un amour qui fait tout le bien de ma vie.

CRISPIN.

Vous êtes bien changé : tantôt malcomplaisant  
Vous parliez haut la main, vous priez à présent.

DISLMARETS.

Je suis au désespoir qu'une chaleur trop prompte  
M'ait forcé. . .

CRISPIN.

Ce n'est rien.

DISLMARETS.

Je t'en veux tenir compte,  
Ma main s'est égarée, & pour t'en consoler. . .

CRISPIN.

Bon, & cela vaut-il la peine d'en parler.

DISLMARETS *lui donnant de l'argent.*

J'ai l'ingratitude, & pour peu qu'on m'oblige. . .

CRISPIN.

Oh ?

DISLMARETS.

Prends ces dix Louis. . .

CRISPIN.

Il n'est pas. . .

DISLMARETS.

Prends, te dis-je.

Je le veux. . .



CRISPIN.

Oh Monsieur, je suis votre valet ;  
J'avois bien crû tantôt me venger du soufflet ;  
Mais par bonheur pour vous un autre a pris la  
place.

D'ISLMARETS.

Quoi !

CRISPIN.

Deux mots de douceur ma colere se passe,  
Sur tout quand on en use un peu de bonne foi.  
Car vous ne pensiez pas directement à moi.  
Ainsi je crois, Monsieur, qu'un soufflet qui se  
donne

D'une main attachée à choisir la personne,  
Offense beaucoup plus, que quand le souffletant  
S'emporte à souffleter sans connoître ; & par  
tant ..

Je me tiens obligé d'être toute ma vie ;  
Tres humble serviteur de votre Seigneurie.

D'ISLMARETS.

C'est fort bien raisonner.

CRISPIN.

Oh Monsieur, je reviens. . .

D'ISLMARETS.

On me l'a dit, de Rome.

CRISPIN.

Ah ! quand je me souviens

De ce que j'ai vû là. . .

## D'ISLMARETS.

Ce souvenir doit plaire.

Mais j'ai sur ce billet une réponse à faire ;  
Je cours m'en acquiter , & reviens sur mes pas.  
Demeure ici, Fabrice, & ne le quitte pas.

---

## SCENE IV.

FABRICE, CRISPIN.

FABRICE.

**O**N gagne à le servir, c'est un homme qui  
donne.

CRISPIN.

J'ai connu dès tantôt qu'il avoit la main bonne.

FABRICE.

S'il la laisse échaper, tu vois qu'argent comp-  
tant.

Il paye. . .

CRISPIN.

Autant encore , à la charge d'autant ;  
Je lui tendrai la joue , & n'en ferai point  
chiche.

FABRICE.

Un soufflet tous les jours, tu serois bientôt  
riche.

CRISPIN.

Penses-tu que l'on soit accommodant par tout,  
De tout le monde ainsi l'on ne vient pas à bout,  
Il ne faut qu'aller voir comme on en use  
Rome,

Le plus petit soufflet qu'ait reçu le moindre  
homme,

Fait que s'il peut trouver le frappeur à l'écart,  
Il ne marchandé point, zeste un coup de poi-  
gnard.

FABRICE.

Quel diable de païs.

CRISPIN.

Que veux-tu ? c'est la mode,  
D'y jouer des couteaux.

FABRICE.

Elle n'est pas commode.

CRISPIN.

Pour des choses de rien, de l'Aqua du fuoco.

FABRICE.

Tu parle donc la langue ?

CRISPIN.

Un poco, un poco.

Je sçai cent jolis mots que j'ai pris soin d'écrire  
Tu sei, un forfante, un mato.

FABRICE.

C'est-à-dire ?

CRISPIN.

C'est à dire je suis votre serviteur.

FABRICE.

Bon,

Je retiendrai cela.

CRISPIN.

Mais prend bien garde au ton ;  
 Tu sei, un forfante, un mato. Dans la ruë,  
 Si tu veux aborder quelqu'un qui te saluë,  
 Vorria che fosti impicato.

FABRICE.

J'entends.

CRISPIN.

Pour dire, vivez sain jusqu'à plus de cent ans.

FABRICE.

Ce langage est fort beau, si je pouvois l'ap-  
 prendre.

CRISPIN.

Il n'est peine pour toi que je ne veuille piendre ;  
 Vien me voir quelquefois , je t'y rendrai sça-  
 vant.

FABRICE.

S'il ne tient qu'à cela nous nous verrons sou-  
 vent.

Mais di-moi, puisqu'enfin tu veux servir mon  
 Maître,

Il aime ; que crois-tu, Crispin, qu'il en doive  
 être ?

Pourrons-nous adoucir Monsieur de Fatancour ?

CRISPIN.

Il est bien obstiné,

Tant.

FABRICE.

Tant pis pour notre amour.

CRISPIN.

Ce qui le gâte encore , & lui rend l'ame fiere ,  
C'est un Noble à la rose, un certain Loisonniere.

FABRICE.

Loisonniere! & quel est ce Monsieur aux oisons?

CRISPIN.

C'est un fat qui toujours sur les comparaisons,  
Parlant de tous les gens, ne peut tenir croyable  
Qu'autre qu'un Gentilhomme ait l'ame raison-  
nable :

Il faut pour raisonner être de qualité ,

Dit-il.

FABRICE.

Ah ! là-dessus il a l'esprit gâté:  
Il en est d'aussi fots , avecque leur naissance  
Que dans la bourgeoisie .

CRISPIN.

Hé ! vraiment je le pense ,  
Leur noblesse souvent ne sert qu'à les. . .

FABRICE.

Tai-toi.

Voici notre vieux Maître.

CRISPIN.

Est-ce lui que je voi ;  
Monsieur de Fondnid !

362 LES NOBLES

FABRICE.

Oui.

CRISPIN.

Quel vilain Gentillâtre !

FABRICE.

Tai-toi, te dis-je.

CRISPIN.

Il a la mine acariâtre.

---

## SCENE V.

FONDNID, CRISPIN,

FABRICE.

FONDNID.

**O**U peut être mon Fils, Fabrice ?

FABRICE.

Monsieur.

Je ne sçais.

FONDNID.

Cherche le vite. Entens-tu, dis ?

FABRICE.

J'y vais.

**DE PROVINCE. 363**

**FOND N I D.**

**Il faut que je lui parle, & pour chose importante.**

**Entens tu ?**

**F A B R I C E.**

**Bien, Monsieur.**

**FOND N I D.**

**Toute affaire cessante,**

**Qu'il vienne me trouver chez Monsieur Vale-  
reux.**

**Entens-tu ?**

**F A B R I C E.**

**Oui, Monsieur.**

**FOND N I D.**

**Il nous attend tous deux ;**

**J'y vais toujours, di-lui qu'au plutôt il s'y  
rende.**

**Entens tu ?**

**F A B R I C E.**

**Si j'entens ? Il faut bien que j'entende.**

**FOND N I D.**

**En quelque lieu qu'il soit, quand tu le trouveras,  
Fais qu'il vienne. Entens tu ?**

**F A B R I C E.**

**J'en'y manquerai pas**



## SCENE VI.

CRISPIN, FABRICE.

CRISPIN.

**V**oilà des Entens-tu qui vont drû comme  
mouches.

FABRICE.

Tu t'en lasses ?

CRISPIN.

Je crois, s'il avoit quatre bouches ;  
Qu'il ne les ouvreroit que pour dire: Entens-tu.

FABRICE.

Tu fais le délicat , pour un mot rebatu ;  
Chacun n'en a-t il pas qu'à toute heure il re-  
pete ?

Des véritablement , des sur cette entre-faite.  
Il faut les réformer s'ils te choquent l'esprit.

CRISPIN.

J'avois rarement vû ton Monsieur de Fond-  
nid ,

J'étois si jeune encor lorsque je fus à Rome ...

FABRICE.

Si l'on va là pecore, on reyient habile homme,  
On s'y tourne l'esprit , je le juge par toi.  
Quel Maître avois-tu là ?



DE PROVINCE. 165

CRISPIN.

Quel Maître ?

FABRICE.

Ouy.

CRISPIN.

Moy.

FABRICE.

Qui ?

CRISPIN.

Moi.

Par ce ris scelerat que tu me fais paroître ,  
Tu veux dire en François que j'avois un sot  
maître ,

N'est-ce pas ?

FABRICE.

C'est à tort . . .

CRISPIN.

Ne crois point te moquer ,  
Jamais quand on a vû , l'esprit ne peut man-  
quer.

Les voyages font l'homme , & pour peu qu'on  
s'applique. . .



## SCENE VII.

D'ISLMARETS , CRISPIN,  
FABRICE.

D'ISLMARETS.

**D**onne cette réponse à l'aimable Angeli-  
que ,

Va , cours , mon cher Crispin , mais sur tout  
fais si bien ,

*Madame de Fatencour écoute avec  
Monsieur de Loissonniere.*

Que ce soit en cachette , & qu'on n'en sça-  
che rien.

CRISPIN.

Mettez-vous en repos , je ferai votre affaire,  
Il faut se défier entre autres de la Mere ,  
Elle a l'humeur un peu colerique , & pour  
rien

Gronderoit quatre jours par forme d'entre-  
tien ;

Mais sa complexion étant trop délicate ,  
Elle n'ose crier à cause de sa rate.

# DE PROVINCE. 367

Je ris comme un perdu quand j'entens quelques mots

De ce qu'elle en jargonne avec Monsieur Chiros.

D'ISLMARETS.

Et ce Monsieur Chiros, quel est-il ?

CRISPIN.

Du village

C'est le Chirurgien , très vilain personnage ,  
Qui la voyant facile à se droguer souvent ,  
Lui fait craindre un grand mal , du moindre  
petit vent.

Elle est sa vache à lait.

D'ISLMARETS.

Adieu , sois-moi fidèle ,

Crispin , & je sçaurai reconnoître ton zèle.

CRISPIN.

Serviteur.

FABRICE.

Votre Pere est venu vous chercher ,  
Si vous suivez son ordre , il faut vous dépê-  
cher.

D'ISLMARETS.

Que veut-il ?

FABRICE.

Je ne sçais , mais vous pourrez l'apprendre  
Chez Monsieur Valcreux , il vous y doit  
attendre.

Hh iiij

## SCENE VIII.

CRISPIN *seul.*

UN, deux, trois. . . Ils sont dix, le nombre est bien complet.

Me voilà, dieu-merci, bien payé du soufflet.  
Tandis qu'il y fait bon, par notre complaisance

Tâchons d'en attraper encor quelque finance.

Quand on est amoureux, rien ne coute à donner,

On est liberal; mais s'en faut-il étonner?

Puisque si quelque belle à m'aimer étoit prête  
Je me donneroïis, moi, des pieds jusqu'à la tête.

Profitions du talent & de l'occasion.

Mais que vois-je venir? La laide vision!

Serrons vite la lettre & l'argent.



SCENE IX.

Me F A T E N C O U R , L O I -  
S O N N I E R E , C R I S P I N .

*Loisonniere porte un Fusil sur son épaule.*

Me. F A T E N C O U R .

V i e n , a p r o c h e ,

Q u e f a i s - t u l à ?

C R I S P I N .

M o i , r i e n .

Me F A T E N C O U R .

Q u ' a s - t u m i s d a n s t a p o c h e ?

C R I S P I N .

Q u ' y p o u r r o i s - j e a v o i r m i s ?

Me. F A T E N C O U R .

U n p a p i e r , m o n t r e .

C R I S P I N .

Q u o i ?

U n p a p i e r . Q u e l p a p i e r ?

Me. F A T E N C O U R .

M o n t r e , t e d i s - j e .

170 LES NOBLES.

CRISPIN.

Moi ?

Je ne puis rien montrer , car je n'ai rien.

Me. FATENCOUR.

Infame,

Tu n'as rien. Ça voyons.

CRISPIN.

Oh ! s'il vous plaît , Madame !

Me. FATENCOUR.

Je veux chercher.

CRISPIN.

Parbleu , vous ne chercherez pas.

Me. FATENCOUR.

Tu fuis.

LOISONNIERE *lui présentant le Fusil.*

Demeure-là , si tu fais un seul pas  
Je m'en vaiste sangler mon Fusil dans la tête.

CRISPIN.

A l'aide , je suis mort.

LOISONNIERE.

Ce coquin fait la bête.

CRISPIN *voulant lever le Fusil.*

Un ou deux pieds plus haut.

LOISONNIERE.

Encor ?

CRISPIN.

Quel passe-tems !

Est-ce qu'en dépit d'eux , on doit tuer les gens ?

LOISONNIERE.

Dépêche.

CRISPIN.

Quoi , dépêche ?

LOISONNIERE.

Ah ! tu m'oses répondre.

CRISPIN.

Appuyer le fusil contre un pauvre hypocondre ,

Dont on a de l'esprit bouché tous les conduits.

Me. FATENCOUR.

Tu veux être hypocondre à présent.

CRISPIN.

Je le fais ,

Ou je me donne au diable.

Me. FATENCOUR.

Il ne m'importe gueres ,

Vien icy.

CRISPIN.

Me voilà.

Me. FATENCOUR.

Prends garde à tes affaires.

Si tu me fais chercher , sans vouloir découvrir. . .

CRISPIN.

Ah ! ne me touchez pas, vous me feriez mourir,

Je suis trop chatouilleux.

Me. FATENCOUR.

Donne donc ?

CRISPIN.

Que je donne ?

Je n'ai rien à donner.

LOISONNIERE.

Vous souffrez qu'il raisonne,

Tirerai-je ?

Me. FATENCOUR.

Oui , tirez aux jambes, mon Cousin.

LOISONNIERE.

Tout à l'heure aussi bien j'en dois à ce coquin.

CRISPIN à genoux.

Monsieur, n'en faites rien.

LOISONNIERE.

Il faut que dans le ventre,

Je...

CRISPIN.

N'allez pas lâcher, tête bleu, le plomb  
entre :

Ce n'est pas jeu d'enfant.

LOISONNIERE.

C'est fait , point de quartier,

La Lettre :

CRISPIN.

Quelle Lettre ?



**DÉ PROVINCE. 373**

**LOISONNIERE.**

Ah ! tu te fais prier.

**CRISPIN.**

Hé de grace ! un moment.

**LOISONNIERE.**

Si tu tardes , je tire.

**CRISPIN.**

Hé bien ça, je m'en vais vous la donner à lire.

Me. **FATENCOUR.**

Oui, je me fais droguer au moindre petit vent ;

Et si Monsieur Chiros me visite souvent,  
Je suis sa vache à lait.

**CRISPIN.**

Je suis perdu. Le Diable  
M'a bien mal à propos rendu si charitable,  
De quoi m'être avisé de servir le blondin !

Me. **FATENCOUR.**

Tandis que je lirai , fouillez-le, mon Cousin.  
Cherchez ce qui lui reste encor.

**LOISONNIERE.**

Vuidons les poches.

**CRISPIN** *se retirant.*

Les vuidier !

**LOISONNIERE** *présentant  
le Fusil,*

Par la sang, coquin, si tu n'approches...

**CRISPIN.**

Je suis tout approché, peste de l'instrument,

**374 LES NOBLES**

Là, fouillez à votre aise , allons sans compliment.

**LOISONNIERE** *tirant les Louis.*

Cela n'est pas mauvais.

**CRISPIN.**

Pas mauvais , je le pense.

**LOISONNIERE.**

Encor ? Bon.

**CRISPIN.**

C'est là tout , s'il vous plaît.

**LOISONNIERE.**

*Patience,*

Je veux voir l'autre poche. Il a plusieurs Louis.

**Me. FATENCOUR.**

Prenez-les.

**LOISONNIERE.**

Ca, voyons.

**CRISPIN.**

Elle est vuide.

**LOISONNIERE.**

*Tant pis.*

**CRISPIN.**

Mon argent ?

**LOISONNIERE.**

Le voilà.

CRISPIN.

Je le vois bien ; mais, diable,  
Je ne l'ai pas.

LOISONNIERE.

Suffit que j'en sois responsable,  
Il est en bonne main.

CRISPIN.

Je me ris de cela,  
La mienne est aussi bonne.

LOISONNIERE.

Oh tu le prens par là.  
Je te le veux garder , moi.

CRISPIN.

Combien , je vous prie ?

LOISONNIERE.

Autant qu'il me plaira.

CRISPIN.

Quoi garder...

LOISONNIERE.

Comme il crie.

Me. FATENCOUR *le prenant  
au collet.*

Il faut que je t'étrangle.

CRISPIN.

Ah!

Me. FATENCOUR.

Scelerat !

LOISONNIERE.

Faut-il ,

Pour avoir plutôt fait , lui lâcher le Fusil ?

Me. FATENCOUR.

Il le meritoit puisqu'il me deshonore , !

Mais il n'est pas le seul, ma Fille en est encore.

Elle aime d'Ismarets, &amp; ce billet m'apprend

Qu'un rendez-vous ce soir.... Ah !

LOISONNIERE.

Cela me surprend.

Ma cousine Angelique auroit de la tendresse

Pour le fils. . . .

Me. FATENCOUR.

Comme moi ce procedé vous blesse.

Mais j'en aurai raison ; il faut n'en dire mot ,

Sur tout à mon Mari.

LOISONNIERE.

Suffit.

Me. FATENCOUR.

Chien de magot.

Coquin , tu me trahis.

CRISPIN.

Hé Madame , Madame....

Me. FATENCOUR.

Dis - moi tout , autrement ,...

SCENE

SCENE X.

Me. FATENCOUR, LOI-  
SONNIERE, CRISPIN,  
CHIROS.

CHIROS.

**Q**uel courroux vous enflâme ?  
Rien n'est pire pour vous que de vous empor-  
ter ,  
Et votre mal de rate en pourroit augmenter .  
Qu'est - ce donc , dans vos yeux je vois un  
trouble extrême ?

Me. FATENCOUR.

Helas , Monsieur Chiros , je suis hors de moi-  
même !

CHIROS.

J'allois voir un fiévreux dont le mal est pressé ;  
Et vous appercevant je me suis avancé.

Me. FATENCOUR.

J'avois cru comme vous , qui m'en vouliez ré-  
pondre ,

Que Crispin tout de bon devenoit hipocondre.

CHIROS.

Il ne le devient pas , car il l'est tout-à-fait.

Me F A T E N C O U R.

Il l'est , Monsieur Chiras ?

CHIROS.

Hipocondre parfait ,  
Il est fou. Qui dira qu'il ne l'est pas, le flatte ;  
Et par l'autorité du sçavant Hypocrate ,  
Du fameux Avicenne , & du grand Galien ,  
Je m'en vais vous prouver....

Me F A T E N C O U R.

Hé ne nous prouvez rien ,  
Qu'il soit ce qu'il voudra , j'ai sur une autre  
affaire

Quelques discussions plus pressantes à faire.

Adieu jusqu'au revoir , sui-moi , viens. Mon  
Cousin ,

Ne m'abandonnez pas.

LOISONNIERE *lui présentant*

*le Fusil.*

Marche devant , coquin.



## SCENE XI.

CHIROS *seul.*

**Q**U'une femme obstinée est un cruel martire !

Sur elle la raison ne garde aucun empire ,  
Ne vouloir pas qu'il soit Hipocondre , j'ai dit  
Dès l'abord qu'il l'étoit, il l'est sans contredit ;  
J'en suis sûr , & n'aurai jamais la complai-  
sance

De parler lâchement contre ce que je pense.  
Quand j'ai sur quelque mal connu la vérité ,  
Je tiens ferme , & je suis toujours de son côté.  
Que d'autres en flattant amassent des richesses ,

Si je n'amasse rien, du moins point de bassesses,  
Oh ! que cet Ancien fut de l'honneur jaloux !  
Par qui cet axiome est venu jusqu'à nous :  
La pierre éprouve l'or , l'or éprouve les hommes.

Belle moralité pour tous tant que nous sommes !

Quant à moi , l'on pourroit m'offrir mille trésors ,

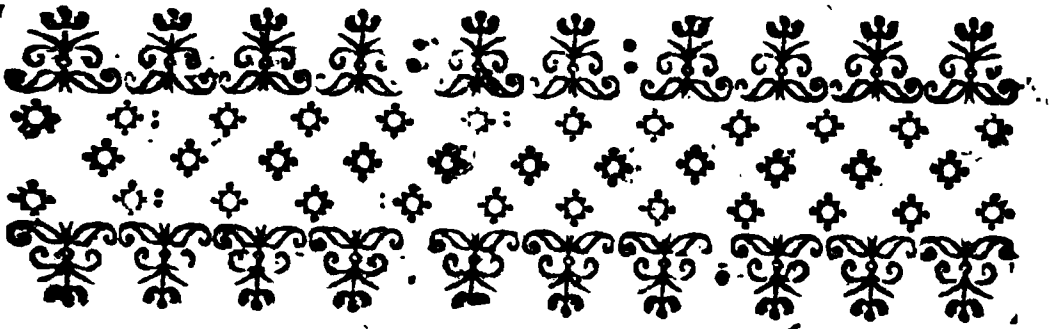
*Fin.*

Quand j'ai dit mon avis jamais je n'en démors ;  
On a beau me parler , rien ne me persuade.  
Mais je m'arrête , il faut aller voir mon Ma-  
lade ,

Et leur faire sentir ce que c'est que les foux ,  
En leur laissant le tems d'avoir besoin de-  
nous.

*Fin du quatrième Acte..*





# ACTE V.

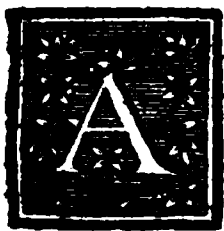
---

## SCENE PREMIERE.

LA TOUR, CRISPIN.

*Ils entrent de different côté.*

LA TOUR.



H ! c'est Monsieur Crispin.

CRISPIN.

C'est ainsi qu'on me nomme.

LA TOUR.

Ne vous souvient-il plus de m'avoir vû dans  
Rome ?

Hem !

CRISPIN *l'embrassant.*

Monsieur de la Tour, par quel rare

Bonheur

Vous vois-je en ce pais.

LA TOUR.

Monsieur le Gouverneur,

A qui l'on a mandé qu'en ces lieux la Noblesse

Pour un sot demêlé, s'anime & s'intéresse,  
M'envoie exprés ici pour calmer ces transports.

CRISPIN.

Peut-être y ferez-vous d'inutiles efforts ;  
Ce n'est pas, ce me semble, une chose facile.  
Ces Messieurs, la plupart sont fort chargés  
de bile.

Le salpêtre chez eux se rencontre à foison,  
Et d'abord ils ont peine à goûter la raison ;  
Mais leur fougue passée, ils sont bien raisonnables.

LA TOUR.

J'ai déjà reconnu ces choses véritables.

CRISPIN.

Entre autres il en est qui sont très-campagnards,

Gens aimant leurs foyers, & qu'on nomme  
cagnards,

Qui n'ont que rarement sorti de la Province,  
Qui sur le point d'honneur souffrent peu qu'on  
les pince,

Braves à toute outrance, & qu'on voit pour  
un rien

## DE PROVINCE. 383

Mettre la bratte à l'air & s'en excrimer bien.  
D'ailleurs grands discoureurs sur toutes les ma-  
tieres ,

Et des francs hobereaux conservant les ma-  
nieres :

Quand ils sont une fois à vanter leurs com-  
bats ,

Leur maison... là dessus ils ne finissent pas ,  
Ils en fatiguent ceux qui veulent les enten-  
dre ;

Mais , du reste , assez bons à qui sçait bien  
les prendre.

Pour Monsieur de Fondnid , & Monsieur  
Fatencour ,

Sont à peu près tout comme & fais au mê-  
me tour ,

Adieu : nous nous verrons , j'ai quelque chose  
à dire

A Monsieur Valereux.

LA TOUR.

Le seul bien où j'aspire.  
C'est de boire avec vous.

CRISPIN.

Je serai toujours prêt...

LA TOUR. *appercevant Ange-  
lique.*

Que vois-je ?

Suivez-moi, vous sçavez ce que c'est.

---

## SCENE II.

ANGELIQUE, FLORINE.

FLORINE.

**S**ans doute il est facheux qu'on ait surpris  
la lettre,

Que dans vos seules mains Crispin devoit remettre,

L'accident ne pouvoit être plus malheureux;  
Mais enfin nous voilà chez Monsieur Vale-  
reux,

Qui sur le rendez-vous, sçaura de votre Mere,  
Avant qu'elle nous voye, apaiser la colere.  
C'est un homme estimé dans tout le Vivarets,  
Sa Fille est votre amie, & Monsieur d'Al-  
marets,

Dès long-tems comme vous, joint à lui d'al-  
liance,

Lui fera de vos feux embrasser la deffense.

ANGELIQUE.

Quand à les soutenir il prendroit intérêt;

C'est

## DE PROVINCE. 385

C'est toujours de l'éclat, & l'éclat me déplaît.  
Que dira-t'on de moi d'avoir, malgré nos Pères,

Pris pour un jeune Amant des chaînes volontaires,

Et de m'être avec lui fait un engagement,  
Qui peut-être jamais n'aura leur agrément ?

FLORINE.

Cela peut arriver ; mais qu'y faire, Madame ?

Il faut ici montrer une fermeté d'ame,

Ne point se rebuter, & croire que le sort

Par des chemins fâcheux peut vous conduire  
au port.

En faveur des Amans souvent les destinées,

Des jours infortunés, font d'heureuses journées ;

Et par elles on voit aux plus grands embarras,  
Survenir des bonheurs qu'on ne prévoyoit  
pas.

ANGELIQUE.

Tu veux trop espérer.

FLORINE.

J'ai toujours bon courage ;

Sur tout quand je me trouve à couvert de  
l'orage.

Car nous courrions hazard d'un regal fort mal  
sain,

Si sur nous votre Mere eut pû mettre la main.

Elle a dans certain tems , la bile dange-  
reuse.

ANGELIQUE.

Il est vrai , sa colere est trop impetueuse ;  
Et si nous n'eussions fui , je crois que toutes  
deux....

*à Crispin.*

Hé bien , parlerons - nous à Monsieur Vale-  
reux ?

---

---

## SCENE III.

ANGELIQUE FLORINE,

CRISPIN.

CRISPIN.

**O**N l'est allé chercher , il viendra tout à  
l'heure.

FLORINE.

Crispin , tu dois mourir de regret.

CRISPIN.

Que j'en meure !

Que peut-il m'arriver de pis , que de mourir ?

FLORINE.

Mais cependant c'est toi qui nous fais tant courir.

ANGELIQUE.

N'avoir eu qu'une lettre , & ne pas...

CRISPIN.

Comment faire ?

Franchement vous avez une diable de Mere ,  
Qui se soucieroit moins de mettre un homme à bas ,

Que de tuer un Lièvre. On ne m'y retient pas ;  
Et s'il me faut jamais paroître en sa presence ,  
Je n'en approche point , tout au moins qu'à distance

Du coup de Canon.

FLORINE.

Va , va , tu n'as point de cœur ;  
Et tu devois plutôt endurer....

CRISPIN.

Serviteur.

Tu parles à ton aise , & ce Fusil d'une aune ,  
Toujours prêt à lâcher. Peste on a le bec jaune ,

Quand on en voit le bout près de son nez , pour moi

J'ai tout abandonné , tant j'en avois d'effroi.  
La Lettre & mes Louïs ensemble , ont fait naufrage.

# 388 LES NOBLES

FLORINE.

Quels Louïs ?

CRISPIN.

Des Louïs beaux , pimpans..... C'est  
dommage ;

On eut dit à les voir qu'ils venoient d'être  
faits.

---

## SCENE IV.

ANGELIQUE, VALEREUX,

CRISPIN, FLORINE.

ANGELIQUE.

**A** H Monsieur Valereux ! c'est en vous  
que je mets  
Toute mon esperance

VALEREUX.

A quoi , belle Angelique ,  
Voulez-vous m'employer ?

ANGELIQUE.

Avant que je m'explique ,  
Entrons dans un lieu sûr , où je puisse à loisir ,  
Vous dire sans témoin quel est mon déplaisir.



VALEREUX.

Ma Fille est dans sa chambre, & vous pouvez sans crainte

M'y découvrir l'ennui dont votre ame est atteinte.

ANGELIQUE.

Je veux bien comme à vous lui conter mon chagrin.

VALEREUX.

Allons donc la trouver.

*à Crispin.*

Retourne - t'en , Crispin.

ANGELIQUE.

Tu m'as conduite ici, c'est assez :

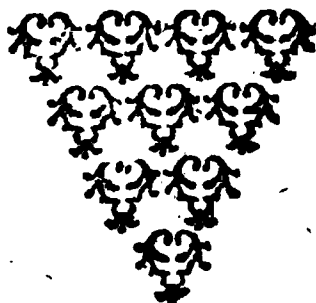
CRISPIN.

Votre Mere

Pourra vous demander..... quelle réponse faire ?

ANGELIQUE.

Quelle? que tu ne sçais où je suis.



## SCENE V.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

**N**E fais pas  
Ainsi que de la Lettre.

CRISPIN.

Oh! c'est un autre cas.

FLORINE.

Visses-tu le poignard levé, mets tout au pire,  
Et te laisses tuer plutôt que de rien dire.

---

## SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

**B**Eau conseil à donner quand on aime  
les gens!

Laisser faire au poignard. J'aurois perdu le  
sens,

Et c'est bien à ce coup , si j'en souffrois l'attaque ,

Que je me montrerois plus qu'hypocondriaque.

Elle m'aime pourtant , aussi sans vanité

Je suis assez bien fait , droit , bien pris , bien planté ,

L'œil fin quoique petit , le nez de bonne sorte ,

La bouche un peu trop grande , il est vrai , mais qu'importe ;

J'en mange mieux d'ailleurs... Mais trêve de raisons ,

Notre Maître , suivi du cousin aux Oysons ,

Vient ici , ce sera pour mes pechez peut-être.

## SCENE VII.

FATENCOUR , LOISON-

NIERE , CRISPIN.

FATENCOUR.

**Q**ue fais-tu là , Coquin ?

CRISPIN.

Vous le pouvez connoître.

K k iiij

Je n'y fais rien, voyez.

FATENCOUR.

Et qu'y viens-tu chercher ?

CRISPIN.

Personne.

FATENCOUR.

C'est en vain que tu le crois cacher :  
Je veux sçavoir d'où vient qu'ici je te rencon-  
tre.

CRISPIN.

D'où vient ? C'est que j'y suis, ma présence le  
montre.

LOISONNIERE.

Comment à ce maraut ne pas donner cent  
coups !

Il est assez hardy....

FATENCOUR.

Redoute mon courroux ,  
Ou, quoi que nous soyons en maison étran-  
gere,

Je vais t'apprendre....

CRISPIN.

Hé bien, puisqu'il ne faut rien taire ,  
J'étois venu parler à Monsieur Valereux

FATENCOUR.

Que lui peux-tu vouloir, di.

CRISPIN.

Ce que je lui veux ?

Lui faire l'importante & tres-humble priere,  
De mettre à la raison Monsieur de Loison-  
niere :

Il m'a pris vingt Louis.

LOISONNIERE.

Vingt Louis ! par la mort ,  
Infame.....

CRISPIN.

Combien donc ? pourquoi crier si fort.

LOISONNIERE.

Vingt Louis !

CRISPIN.

Rendez m'en la moitié , je vous quitte.

FATENCOUR.

Mon Cousin, c'est un fou, que son accès agite.

LOISONNIERE.

Le pendard me feroit passer pour un Voleur.

FATENCOUR.

Tout le monde vous sçait Gentil-homme  
d'honneur.

LOISONNIERE.

Vingt Louis ?

CRISPIN.

Et bien dix , rendez-les moi, de grace.

FATENCOUR.

Cequin, si tu ne sors....

CRISPIN.

Mettez-vous en ma place,

Dix Loüis.

FATENCOUR.

Sors, te dis-je, ou tu pourras sentir....

CRISPIN.

Je sors puisqu'on le veut; mais avant que sortir,

Je veux dire trois mots. C'est Crispin qu'on me nomme,

Monfieur, je ne suis point, Dieu mercy, Gentil-homme,

Je suis tout simplement fils de votre Fermier;

Mais je ne voudrois pas pour un bras tout entier,

En faire autant que fait, sans nulle conscience, Ce Noble a vingt Carrats.

( Il sort. )

LOISONNIERE *allant après lui.*

Ah ! pour tant d'insolence,

Il faut.....



SCENE VIII.

FATENCOUR, LOI-

SONNIERE.

FATENCOUR.

**H**E mon Cousin, vous vous fâchez en vain,  
Laissez-le s'échapper, il n'a pas l'esprit sain.

LOISONNIERE.

Il faut que vous sçachiez, mon Cousin. ....

FATENCOUR.

Qu'est-ce à dire ?

Ai-je rien à sçavoir ? Mon Cousin, il faut rire,  
Des sottises d'un fou.

LOISONNIERE.

J'en prends peu de souci.



---

---

## SCENE IX.

FATENCOUR, LOISON-  
NIERE, LA TOUR.

FATENCOUR.

**V**Oici Monsieur l'Exempt. Vous me  
voyez ici,  
Monsieur, fort ponctuel à tenir ma parole.

LA TOUR.

Un vrai Noble jamais n'en donne de frivole ;  
Et repondant de vous, je n'avois pas douté  
Que vous n'eussiez beaucoup de ponctualité.

FATENCOUR.

C'est être connoisseur. Je vous suis redevable  
D'un pareil jugement ; & si j'étois capable  
De vous marquer, Monsieur.....

LA TOUR.

Laissons le compliment.

FATENCOUR.

Au reste, vous voyez Monsieur, qui sûre-  
ment  
Est un de mes Cousins, & brave Gentil-hom-  
me.



LA TOUR.

Il suffit de le voir pour le croire.

FATENCOUR.

Il se nomme

Monsieur de Loisonniere, homme rempli de cœur.

LA TOUR.

Ah! je n'en doute point.

FATENCOUR.

Délicat sur l'honneur.

LA TOUR.

Je le crois.

FATENCOUR.

Fort civil; mais d'humeur un peu fiere.

LA TOUR.

Je....

FATENCOUR.

Qui sert ses amis d'une rude maniere ;  
Et qui quand une fois il s'est déterminé ,  
Verroit vingt Mousquetons sans en être  
étonné.

LA TOUR.

C'est par la fermeté qu'une grande ame éclate.

LOISONNIERE.

Monsieur , n'en croyez pas mon Cousin, il me  
flatte.

# 398 LES NOBLES

FATENCOUR.

Non je ne vous dis pas tout ce que j'en con-  
noy,

Et vous pouvez, Monsieur, vous en fier à moy.

LA TOUR.

Tres-volontiers.

FATENCOUR.

Je veux vous le faire connoître.

LA TOUR.

Ce me feroit honneur.

LOISONNIERE.

Bon , à moi ; mais peut-être ,  
Si vous me connoissiez....

LA TOUR.

Je m'en tiendrois heureux ,  
Mais il est tems de dire à Monsieur Vale-  
reux

Que vous êtes ici , je m'en vais....

FATENCOUR.

Quoi vous-même ?

Non ma confusion, Monsieur, feroit extrême,  
S'il me falloit permettre....

LA TOUR.

Hé, Monsieur ! laissez moi ,  
C'est un soin de ma Charge.

FATENCOUR *voulant s'en aller.*

Ah ! Monsieur, je vous doi

Trop d'honneur pour souffrir que vous pre-  
niez la peine....

LA TOUR.

Demeurez, tout à l'heure ici je vous l'amène.

FATENCOUR:

Non, je l'irai chercher, Monsieur, plutôt que  
vous.

LA TOUR.

Mais....

FATENCOUR.

La civilité regne trop parmi nous,  
Et ses loix....

LA TOUR.

Mais ses loix....

FATENCOUR.

Si j'osois les enfreindre,  
Monsieur le Gouverneur auroit lieu de s'en  
plaindre,  
Vous le représentez, & nous sçavons trop  
bien....

LA TOUR.

Quelles gens ! Mais....

LOISONNIERE.

Monsieur, vous n'y gagnerez rien,  
Mon Cousin a de l'âge, & trop de connois-  
sance,  
De ce que lui prescrit l'exacte bienfaisance,  
Pour ne pas supposer....

# 400 LES NOBLES

FATENCOUR.

Il faut vous rendre enfin ;  
Voyez , nous voilà deux contre vous ; mon  
Cousin

Se declare , & par là la dispute est finie.

LA TOUR

Mais, Messieurs, à quoi bon cette ceremonie ?  
Puisqu'on est convenu de Monsieur Vale-  
reux ,

Pour votre arbitre....

FATENCOUR.

Il est clervoyant , vigoureux ;  
Dans ce qu'il entreprend , homme de poids.

LA TOUR.

Sans doute.

FATENCOUR.

De bon sens.

LA TOUR.

Pour parler , il faut qu'il vous écoute ,  
Tout ce que vous direz sans lui , ne sert de  
rien ;

Le voici qu'il paroît heureusement.



SCENE

SCENE X.

VALEREUX, FATENCOUR,

LOISONNIERE,

LA TOUR

VALEREUX.

**H**E bien,

Vous avez sçu, Monsieur, que de votre quer-  
relle,

Monsieur le Gouverneur ayant eu la nou-  
velle

A depêché Monsieur, avec un ordre exprès  
De rendre enfin le calme à tout le Vivarez.

FATENCOUR.

Oui, j'ai sçu de Monsieur quel est cet ordre ;  
& comme

Ce qu'à ses volontés doit un vrai Gentil-  
homme,

Lui fait toujours honneur dans l'exécution,  
J'accepte le parti sans contestation :

Tome I.

Lk

## 402 LES NOBLES

Et d'autant plus, Monsieur, que je vois avec  
joye,

Qu'à finir nos débats c'est vous que l'on  
emploie.

Mais est-on assuré que Monsieur de Fond-  
aid.....

### LA TOUR.

Oùi, Monsieur, là dessus je sçais ce qu'il m'a  
dit;

Il m'a, quand de mon ordre il a pris connois-  
sance,

Marqué pour cet accord beaucoup d'impat-  
tience,

Il est dans le Jardin avec Monsieur son Fils.  
Les ferai-je appeller?

### VALEREUX.

Faites, j'en suis d'avis:.

Car dans peu nous aurons les gens qui doi-  
vent être

Presens à cet accord.

### FATENCOUR.

Ah! c'est mal vous connoître,  
Il fuffisoit de vous pour l'accommodement.  
Vous êtes, & chacun le sçait assurément,  
Gentil-homme d'honneur qui jamais ne re-  
cale.....

VALEREUX.

Pour ne m'en pas trop croire, & m'ôter tout scrupule,

J'ai mandé des amis communs à tous les deux,  
Monsieur de Cham-courtait, Monsieur de  
Moulinpreux.

Messieurs de Rond-chemin, & de la Casaniere.

LOISONNIERE.

Ces Messieurs sont....

VALEREUX.

Qu'en dit Monsieur de Loisonniere?

LOISONNIERE.

Je dis qu'ils sçavent tous par cent evenemens,  
Et le foible & le fort des accommodemens,  
Que la raison chez vous est toujours péné-  
trante.

VALEREUX.

Hé Monsieur....

FATENCOUR.

Mon Cousin ne dit rien qu'il ne sente.

VALEREUX.

Quoi! vous vous unissez tous deux pour me  
flatter.

La partie est trop forte, on n'y peut résister.

LOISONNIERE.

La louange étant juste, on ne peut s'en dé-  
fendre.

FIN.

VALEREUX.

Je crois que tout de bon vous voulez m'entreprendre ?

LOISONNIERE.

Nous sommes sûrement trop bien persuadés.  
Que vous sçavez le fin de tous les procédés.

VALEREUX.

De grace, épargnez-moi.

LOISONNIERE.

Je parle sans jactance ;  
Dix combats faits par vous en font l'expérience.

FATENCOUR.

On y peut ajouter seize éclaircissemens.

LOISONNIERE.

Ce sont de la bravoure, autant de truchemens.

VALEREUX.

Hé Messieurs !

LOISONNIERE.

Nous parlons de vous sans complaisance.

VALEREUX.

Monsieur de Loisonniere, un peu plus d'indulgence,

Ces sentimens pour moi peuvent être douteux.

FATENCOUR.

On rencontre bien peu de Monsieur Valereux.



# DE PROVINCE. 403

VALEREUX.

Laissons ces complimens, encore un coup, de  
grace

Finissez, autrement je vous quitte la place.

Bon, Monsieur de Fondnid arrive....

LOISONNIERE.

C'est à vous,

Monsieur, à prendre ici la parole pour tous.

---

## SCENE XI.

FATENCOUR, LOISON-

NIERE, VALEREUX,

FONDNID,

LA TOUR.

VALEREUX.

**M**essieurs ; chacun connoît quelle est vo-  
tre querelle ;

Et sans qu'il soit besoin que j'explique &  
rappelle

Les divers incidens qu'elle a déjà causés,

Il nous faut réunir nos esprits divisés.

## 406 LES NOBLES.

J'en ai trouvé , je pense , une voye assez sûre ,  
Elle est dans ce papier , & c'est par sa lecture  
Que vous me connoîtrez dépouillé d'interêt ;  
En attendant les gens, lisez-le, s'il vous plaît.  
( à la Tour. )

LA TOUR.

Vous n'avez qu'à donner vos ordres , j'y dé-  
fere ,  
C'est ce qu'expressément m'a commandé de  
faire  
Monsieur le Gouverneur.

FATENCOUR.

Je suis son serviteur.

LA TOUR.

Oh ! qu'il n'en doute pas....

FATENCOUR.

Et le vôtre, Monsieur.

LA TOUR après avoir fait une  
reverence , lit.

**P**rojet pour l'accommodement à faire entre  
Messieurs de Fatencour & de Fondnid , ou  
Messieurs de Fondnid & de Fatencour , qu'ils  
signeront s'ils en sont satisfaits.

LOISONNIERE.

Il est aisé de voir que la judiciaire  
Vous fait à pas réglés marcher dans cette  
affaire :

Tous deux nommés devant l'un l'autre tour  
à tour,

Fatencour & Fondnid, Fondnid & Faterri-  
cour.

FONDNID.

Cela se doit ainsi.

FATENCOUR.

Cela se doit ? peut-être.

FONDNID.

Ce peut-être est sans doute à qui sçait nous  
connoître,

Et Monsieur Valereux qui connoît ma Mai-  
son,

Croit qu'en user ainsi, c'est suivre la raison,  
Ma Maison vaut la vôtre.

FATENCOUR.

Oh ! c'est ce que je nie.

FONDNID *mettant la main  
sur son épée.*

Comment, me dementir ?

VALEREUX *les arrêtant.*

Hé, Messieurs, je vous prie,

Un peu plus de douceur, & moins d'empor-  
tement,

Et ne traversez point votre accommodement.

FONDNID.

Il ne sera pas dit que je souffre une offense.

De grace, l'un pour l'autre un peu de tol-  
rence.

---

---

SCENE XII.

FATENCOUR, FONDROID,  
VALEREUX, LOISONNIERE,  
LA TOUR, CRISPIN.

CRISPIN.

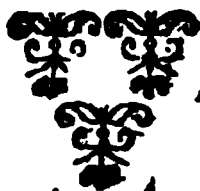
**M**onsieur.....

FATENCOUR.

Qu'a ce fou ? Sors.

CRISPIN.

Monsieur, c'est fait de moi,  
Madame Fatencour.... la Nièce..... je les  
voi.



SCENE

SCENE XIII.

Mr. & Me. DE FATENCOUR,  
FONDNID, CRISPIN,  
VALEREUX, D'ISLMAR-  
RETS, ARPALIS, LA  
TOUR.

FATENCOUR.

**P**ourquoi venir ici ? quel sujet vous y me-  
ne ?

Me. FATENCOUR.

Votre Fille , Monsieur , dont je suis fort en  
peine.

On dit qu'elle est ceans , & je viens le sçavoir.

FATENCOUR.

Ce n'est pas un grand mal.

Me. FATENCOUR.

Non , mais je veux la voir ;  
J'ay raison pour cela.

FATENCOUR.

Je ne la puis comprendre.

# 410 LES NOBLES

Me. F A T E N C O U R.

Ce n'est pas en ce lieu que je dois vous l'apprendre ;

Car.... sortons, qu'au plutôt je vous parle en secret.

V A L E R E U X *l'arrêtant.*

Hé, Madame, dans peu leur accord sera fait ;  
Après tout à loisir vous le pourrez instruire....

Me. F A T E N C O U R.

Il faut qu'il sçache avant ce que je lui veux dire.

F A T E N C O U R.

Mais qu'est-il arrivé qui vous mette en souci ?

Me. F A T E N C O U R.

Vous le sçauvez ailleurs.

A R P A L I S.

Hé sans sortir d'ici.

Ma Tante, expliquez vous. Pourquoi tant de mystère ?

Déchargez votre cœur, songez que la colere  
N'est utile chez vous, que pour Monsieur  
Chiros.

Me. F A T E N C O U R.

Hé, ma Nièce....

A R P A L I S.

Je vais dire tout en deux mots ;

La chose peut servir, il faut que je l'explique,

## DE PROVINCE. 415

Monsieur aime ardemment ma Cousine Angelique ,

Je sçais même de plus , qu'elle ne le hait pas .  
On peut , les unissant , terminer leurs débats ;  
Et si l'on m'en veut croire , un heureux mariage ,

De la paix faite entre eux , dans peu sera le gage.

Voilà le grand secret qu'on veut dissimuler.

VALEREUX.

J'aurois pris la-dessus mon tems , pour vous parler ,

Mais puisqu'elle a tout dit , c'est par leur hy-  
menée

Que la haine entre vous doit être terminée.

Tous deux également , l'un de l'autre char-  
més ,

Malgré vos differens se sont toujours aimés ,

Peut-on mieux réunir l'une & l'autre famille ?

ARPA LIS.

Ça mon Oncle & ma Tante , agrécz....

FATENCOUR.

Quoi ! ma Fille

Auroit pris de l'amour pour Monsieur d'Is-  
marets ?

VALEREUX.

Oùi , Monsieur , j'en suis sûr , & ce sont des  
secrets

M m ij

412      **LES NOBLES**

Que vous pouvez sur l'heure apprendre d'elle-même :

*à Crispin.*

Va la faire venir. . . .

**ARPA LIS.**

Puisque ma Cousine aime,  
Ne vous opposez plus à l'heureuse union,  
Qui finit pour jamais votre division.  
Votre gloire par là ne sera point blessée.

**FATENCOUR.**

Non , non , ma Nièce ; non , ce n'est pas ma  
pensée.

**ARPA LIS.**

Oh ! je n'en doute pas. Mais il faut aujourd'hui

Qu'en faveur de leurs feux, vous nous disiez  
un oui.

**D'ISLMARETS.**

Daignez me pardonner un amour temeraire,  
Qu'un malheur imprévu m'a forcé de vous  
taire.

Cent fois, je vous aurois déclaré cet amour ;  
Mais pour nous votre haine augmentoit cha-  
que jour.

Oubliez la , Madame , & donnez à ma flâme,  
Pour finir vos discords , Angelique pour fem-  
me,

Et n'aidez point au sort, à m'être rigoureux.



# DE PROVINCE. 413

Quand il ne tient qu'à vous , que je ne sois  
heureux.

ARPA LIS.

Qui ne dit mot consent , je répons pour ma  
Tante.

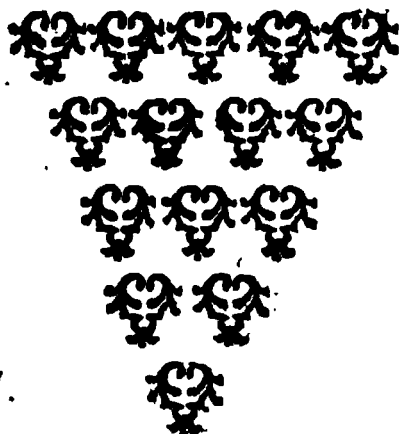
Me. F A T E N C O U R.

Hé ! ma Nièce....

ARPA LIS.

Mon Dieu , vous en êtes contente ,  
Je le vois dans vos yeux , pourquoi tant résis-  
ter ?

Ah ! voici ma Cousine , il la faut écouter.



---

---

## SCÈNE DERNIERE.

Mr. ÉT Mc. FATENCOUR,  
FONDNID, D'ISLMARETS,  
ANGELIQUE, ARPALIS,  
VALEREUX, LOISON-  
NIERE, CRISPIN, FLORI-  
NE, LA TOUR.

FATENCOUR.

**A** Pprochez. Est-il vrai ce qu'on me fait  
entendre,  
Aimez vous, Monsieur?

ANGELIQUE.

Oùi, je n'ai pû m'en défendre,  
Mon cœur malgré mes soins m' a fait y con-  
sentir,  
Mais à vos volontés je sçai l'assujettir,  
Ordonnez là dessus ce qu'il faut que je fasse,  
J'obéis & me tais.

# DE PROVINCE. 415

## ARPALIS.

Hé ! mon Oncle de grace.  
Répondez en bon Pere à ces beaux senti-  
mens,  
Et rendez par deux mots, la joye à ces  
Amans.

FATENCOUR à d'Islemarets.  
Venez embrassez nous, je vous reçois pour  
Gendre.

FOND NID *les embrassant après.*  
Quelle grace pour lui, ne dois-je point vous  
rendre.  
Vivons en vrais Parens.

## Me. FATENCOUR.

C'est mon plus fort desir.

## D'ISLEMARETS.

De quel charmant transport, mon cœur se  
sent saisir.

## VALEREUX.

L'Hymen, qui va vous joindre à l'aimable  
Angelique.

Va rendre en même tems l'allegresse publi-  
que,  
Nos plaisirs trop long-tems avoient été trou-  
blez.

## CRISPIN.

Messieurs, tandis qu'ici vous êtes assemblez,

M m.iiiij.

416 , LES NOBLES ,

Je cite devant vous Monsieur de Loisson-  
niere.

V A L E R E U X.

Fais ta plainte, & voyons quelle en est la  
matiere.

C R I S P I N.

C'est pour dix Louis.

V A L E R E U X.

Dix ? Que répond à cela  
Monsieur de Loissonniere ?

L O I S O N N I E R E.

Il répond les voilà ,  
Tien.

C R I S P I N.

Fort bien , serviteur. Il faut encore Flo-  
rine ,  
Je vous la redemande.

F A T E N C O U R.

Il est bon , qu'elle opine  
Là dessus , car ton mal...

C R I S P I N.

Hé ! mon mal est guéri .  
Je suis sain comme il faut , pour être son mari.

F A T E N C O U R.

J'y consens. Qu'en distu ?

F L O R I N E.

L'obéis avec joye.

VALEREUX.

Jouissez du bonheur que le Ciel vous envoie,  
Et conservant toujours la paix où vous voilà,  
C'est le moyen. ....

UN LAQUAIS à *Valereux*.

Monsieur, tous ces Messieurs sont là.

VALEREUX.

Nous allons les trouver ; va cours vite leur  
dire.

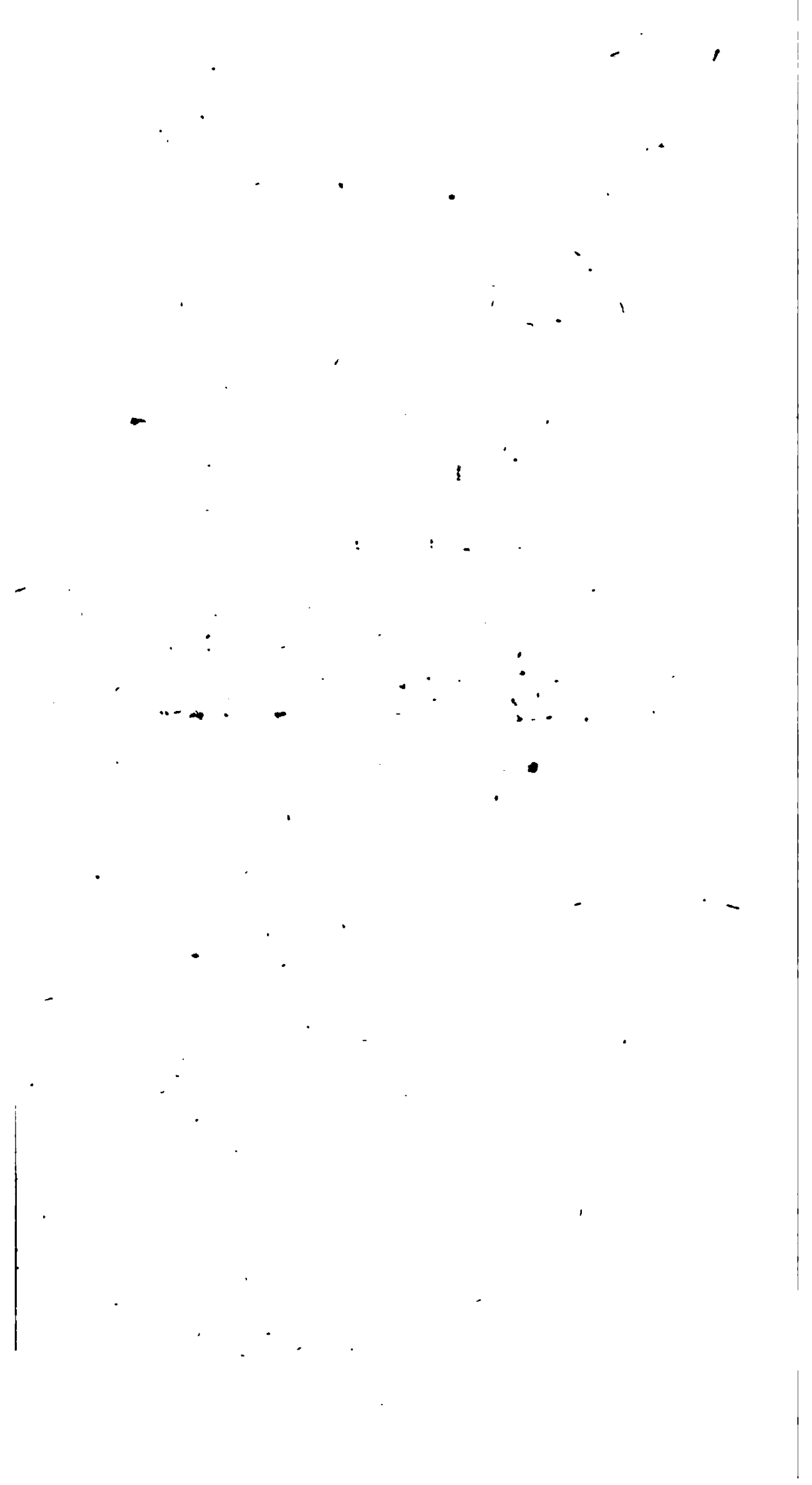
Je vous regale tous, allons songer à rire,  
Et noyer dans le vin l'importun souvenir  
Des fâcheux démêlés, qui viennent de finir.

FIN.



LE  
DEUIL.

*COMEDIE.*





A MESSIRE  
ANDRÉ-GIRARD  
LE CAMUS,

CHEVALIER , CONSEILLER  
Ordinaire du Roi en ses Conseils  
d'Etat, Privé, & Direction de ses  
Finances , ci-devant Procureur  
Général de Sa Majesté en la Cour  
des Aydes.



MONSIEUR,

*Vous trouverez bon , s'il vous plaît , que  
votre Nom paroisse au devant de cette Co-*

médie ; & qu'après en avoir dédié une autre à Madame votre charmante Eponse , je vous demande votre protection pour celle-ci. Je sçai que suivant l'ordre des choses ; je devois commencer par vous , & que le Mari doit toujours passer devant la Femme ; mais je ne sçauois m'imaginer que vous soyez fâché de cette préférence : Je veux croire que vous êtes content de mon procédé , & que loin de m'en sçavoir mauvais gré , vous m'en applaudissez en vous-même. Sçavez-vous sur quoi je fonde cette croyance ? C'est que je suis persuadé , MONSIEUR , que vous avez l'ame belle , l'esprit bien tourné , & que vous ne haïssez pas le beau Sexe. C'est le panchant de tous les honnêtes gens , & j'ose avancer que ce panchant ne leur est pas désavantageux : c'est par là qu'on a vû les plus grands Hommes faire souvent des actions qui surpassoient leurs attentes , & que les plus foibles & les plus stupides se sont quelquefois tirés de l'obscurité où ils étoient ensevelis. Pour moi , MONSIEUR , j'ai toujours crû

que quelque principe d'honnêteté qu'on rput avoir, on ne faisoit rien d'extraordinaire sans cette inclination; mais que par le désir de se rendre agréable au beau Sexe, on cherchoit avec soin les occasions de faire bruit dans le monde, & de s'acquiescer une réputation qui ne fût pas commune. En vérité, MONSIEUR, il faut demeurer d'accord que nous lui sommes fort obligés, puisqu'il fait naître en nous des sentimens dont peut-être ne serions-nous point capables sans cette envie de lui plaire. Je sçais bien que ce n'est pas ici le lieu de faire son éloge, & qu'en vous présentant cette Comédie; je ne devois penser qu'à vous entretenir des glorieux avantages qu'elle aura de se voir honorée de votre protection: mais sans que je m'explique là-dessus, qui ne sçait pas que c'est une chose incontestable? Je n'ignore pas aussi que je devois prendre l'occasion de m'étendre sur ce beau génie & ce profond sçavoir qui vous ont fait admirer dans la Charge éminente de Procureur Général en la Cour des Aydes; & que

*vous avez exercée avec tant de succès , que lorsque vous parlâtes de vous en défaire , toute cette illustre Compagnie en eut un regret si sensible , qu'elle fit ses efforts pour tâcher à vous détourner de cette pensée.*

*Mais , MONSIEUR , quand j'aurai fait un détail de ces perçantes lumières qui vous ont fait pénétrer les affaires les plus obscures , & résoudre les difficultés les plus embarrassantes ; quand j'aurai fait un tableau de cette intégrité qui vous a rendu recommandable à tous ceux qui ont eu besoin de votre Justice ; quand je me serai épuisé à faire un long discours sur cette grande vivacité d'esprit , qui dans les Conseils de Sa Majesté , vous faisoit regarder comme un Homme digne des Emplois les plus considérables ; quand je me serai étendu sur cette manière engageante & cette bonté naturelle qui vous gagnent les cœurs de tous ceux qui vous approchent ; Enfin , MONSIEUR , quand j'aurai pris le soin d'exagerer toutes ces rares qualités , qu'aurai-je*

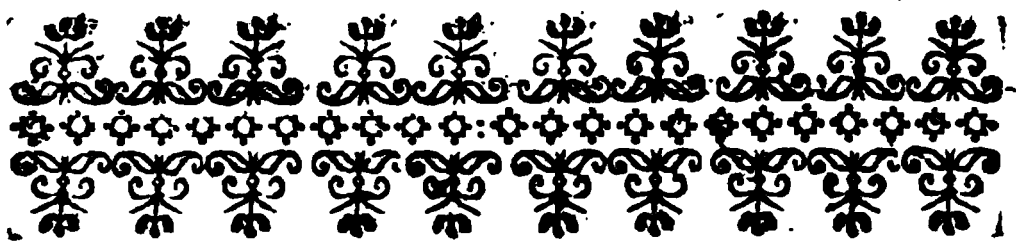
rai-je dit , ou qu'aurai-je fait connoître qu'on ne sçache beaucoup mieux que moi ? Puis-  
qu'il est constamment vrai , MONSIEUR ;  
que je ne pourrois rien dire dont chacun n'ait une entiere connoissance , je n. ferai pas mal de me taire , & de vous prier seulement d'agrèer le Deüil que je vous présente. Je ne vous dirai point que lorsqu'on sçaura que cette Piece vous est dédiée , cela doit arrêter en quelque façon les traits malicieux d'une Critique envieuse ; car à vous parler franchement , je n'ai point encore vû que le nom des Puissances qui paroît à la tête des Ouvrage , ni celui des beaux Esprits , ayent empêché les Censeurs de profession , de se déchaîner contre eux , quand ils se sont imaginés qu'il y avoit dequoi mordre. Ils diront tout ce qu'il leur plaira de cette Comedie sans que je m'en mette en peine ; il suffit pour moi qu'elle vous ait plu & quelle ait réussi en Public. Je suis sûr que ces Messieurs auront peine à paroître devant vous pour l'admirer , particulièrement quand ils sçauront

N. B.

que vous lui faites la grace de l'honorer de  
votre estime, & que vous me permettez de  
me dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,  
DE HAUTEROCHE.



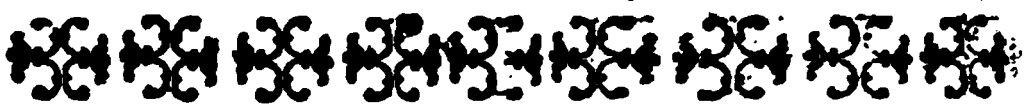
## AV LECTEUR.

**O**N sçaura que j'ai tiré le sujet de cette Comedie, des Contes d'Eutrapel ; mais quand on prendra la peine de les lire , on verra que je n'en ai pris que fort peu de chose , & qu'il y a beaucoup de mon invention. Je veux pourtant bien qu'on sçache que ce Livre m'en a fourni les premieres idées, & que je me ferois un scrupule de n'en pas avvertir le Lecteur. J'aurois pu mettre cette Piece en trois Actes , & il ne m'en auroit pas coûté cinquante vers , mais j'ai mieux aimé préférer un peu les incidens , & donner de la chaleur à l'action , que de la rallentir par le tems qu'il auroit fallu pour les entres Actes. Qui peut renfermer dans un seul Acte un Sur-

jet avec tous les agrémens, n'est pas moins ingénieux que celui qui le fait en trois ou en cinq. Un petit Tableau doit avoir ses beautés & ses perfections de même qu'un grand, & l'Art doit être également observé en l'un & en l'autre. J'entens parler de ces Tableaux dignes d'une approbation solide, & non pas de ceux qui surprennent à l'abord par quelque faux éclat. Ces manieres de Tableaux produisent souvent l'effet de ces monstres, qui par une nouveauté extraordinaire arrêtent les yeux à leur premier aspect ; mais qui étant considérés de plus près, causent du dégoût dans l'ame des personnes qui les regardent. Il en est de même des Comedies, & je tiens que l'Art n'est pas moins nécessaire pour une petite Piece que pour une grande. Les Pieces d'un Acte ou de trois Actes un peu bien faites, doivent avoir comme celles de cinq, l'exposition, le nœud, le dénouement, la vrai-semblance, l'unité de lieu,



de tems & d'action ; la liaison des Scenes, les sentimens suivant la condition des Personnages, les expressions qui leur soient convenables, les bienséances, & les caracteres naturels : enfin toutes les parties utiles à la perfection de ces sortes d'Ouvrages. Je ne sçaurois approuver l'obstination de ceux qui soutiennent que la connoissance des Sciences & des Arts ne sert à rien pour faire une Piece de Theatre. On voit bien par leur raisonnement qu'ils en ignorent l'excellence, & j'ai peine à croire que sans leur secours on puisse tourner les choses dans ce bon goût qui satisfait les gens connoissans comme ceux qui ne le sont pas. Si quelqu'un s'avise de dire qu'il semble que je veuille prendre ici le parti des petites Comedies contre les grandes, j'ai à lui répondre que j'en sçais bien faire la difference, & que j'en ai fait d'un Acte, de trois Actes & de cinq Actes, qui ont été représentées avec assez de réussite.



## ACTEURS.

PIRANTE , Père de Timante.

TIMANTE . son Fils ,

JAUQUEMIN , Fermier & Receveur  
de Pirante.

BABET , Fille de Jaquemin.

PERRETTE , Servante de Jaquemin.

CRISPIN , Valet de Timante.

NICODÈME , Serviteur de Jaquemin.

*La Scene est à un Village à deux  
lieues de Sens.*

# LE DEUIL,

COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

TIMANTE & CRISPIN

*en grand deuil.*

CRISPIN.



À R ma , foi nous voilà plaisam-  
ment équipés,  
Noirs du bas jusqu'en haut , & des  
mieux encrepés.

Seriez-vous bien Parent d'un . . . Faut-il que  
j'acheve ,

Là , d'un de ces Messieurs que l'on rotait en  
Grève.

432 LE DEUIL;

Le jour qu'il vous a plu de partir de Paris?

TIMANTE.

Maraut.

CRISPIN.

A dire vrai, Monsieur, je suis surpris,  
Votre Pere, votre Oncle, enfin tout le li-  
gnage

Regorge de santé, rien ne meurt, dont j'en-  
rage,

Pas un Neveu, pas même un arriere-Cousin,  
Et le grand Deuil vous plaît à porter.

TIMANTE *riant*.

Oui, Crispin.

CRISPIN.

Vous riez? Cet habit peut donner de la joye,  
Quand une tête à bas laisse force monnoye;  
Bon pour lors. Mais à moins d'une mort de  
profit,

L'équipage est lugubre & me choque l'esprit.

TIMANTE.

En d'autres cas encore il peut réjouir l'ame.

CRISPIN.

D'accord, quand un Mari fait enterrer sa  
Femme:

Comme en se mariant on se met en danger

D'avoir pendant ce nœud tout le tems d'en-  
rager,

Je crois que pour guerir cette sorte de rage,  
Il n'est rien de meilleur qu'un prompt & doux  
veuvage.

Mais

Mais sans moraliser , Monsieur , venons au point.

Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point,  
Vous poussez jusqu'au lieu de votre Métairie,  
D'abord vous descendez dans une Hôtellerie,  
Vous y prenez le Deuil ; vous m'en équipez  
moi ,

Qui ne pleure personne , & qui ne sçais pour-  
quoi.

Si j'ose demander à quoi tend ce mystère ,  
Vous riez , vous chantez , & vous me faites  
taire ;

Et sans m'expliquer rien , toujours la joye au  
cœur ,

Vous entrez dans la cour de votre Receveur.  
Ce noir déguisement cache au moins quelque  
chose :

Pour la dernière fois j'en demande la cause.

*Timante sourit.*

Allez-vous rire encor ? Bon-soir, je n'en suis  
plus.

T I M A N T E.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

C R I S P I N.

Deux mille écus ?

T I M A N T E.

Où.

*Tome I.*

O

CRISPIN.

Peste ! Et combien en aurai-je ?  
 Equipé comme vous , j'ai même privilege ;  
 Et je ne prétens pas porter le Deuil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits !  
 Mais déguisez ainsi , dans le bois le plus pro-  
 che ,  
 N'auriez-vous point dessein de voler quelque  
 Coche ?  
 Qu'en est-il ?

TIMANTE.

Moi voler ! C'est perdre la raison ,  
 Que ...

CRISPIN.

J'entens. Mais, Monsieur, je crains la pen-  
 daison.  
 Pour toucher cet argent , ça que faut-il donc  
 faire ?

TIMANTE.

Pleurer. Sçais-tu pleurer ?

CRISPIN.

Moi ? Non ; mais je sçais braire ,  
 Cela suffira-t'il ?

TIMANTE.

Tu feras de ton mieux ;

Et quand je pleurerai. . . .

CRISPIN.

J'ai de terribles yeux ,  
Commencez seulement, pour venir à la charge  
Je vous réponds , Monsieur , d'une bouche  
aussi large.

Il ne faut qu'essayer, voyez : Him, him, him...

TIMANTE.

Bon.

CRISPIN.

L'accord est musical , est-ce là votre ton ?

TIMANTE.

Fort-bien.

CRISPIN.

Mais de ces pleurs , à quoi tend le mystere ?

TIMANTE.

A duper Jaquemin , Receveur de mon Pere ;  
A qui par ce faux Deuil ; appuyant mon rap-  
port ,

Je persuaderai que le Bon-homme est mort ,  
Et que depuis huit jours , surpris d'apopléxie,  
Tout d'un coup sans parler il a fini sa vie.

J'en suis seul heritier , & Jaquemin , je croi ,  
Pretendant n'avoir plus à compter qu'avec  
moi ,

Ne refusera pas de me payer la somme  
Que pour le premier ordre il tient prête au  
Bon-homme.

Oo ij

CRISPIN.

Vous êtes Fils unique , & votre Receveur ,  
 S'il plaisoit à la mort de vous faire l'honneur  
 De saisir au collet votre avare de Pere ,  
 Auroit avecque vous quelques comptes à faire:  
 Mais surquoi s'assurer qu'il doit deux mille  
 écus ?

TIMANTE.

Six cens Louïs, Crispin, tous payemens rabatus,  
 De monPere pour lui j'ai surpris cette Lettre.  
 Ecoute , & tu verras ce qu'on peut s'en promettre.

Il lit.

*M*onsieur Jaquemin, votre compte est bon. Les diverses sommes que vous m'avez fait toucher ici , & dont vous n'avez point de quittance , montent à huit cens écus ; ainsi reste de six mille six cens livres. Ne vous embarrassez pas à chercher une voye sûre pour me les faire tenir , j'irai moi-même les recevoir sur les lieux dans quinze jours ou trois semaines , & nous aviserons ensemble à regler les clauses du nouveau Bail que vous demandez. Je ne vous écrirai point davantage là-dessus , ne me faites point de réponse. Votre meilleur Ami,

PIRANTE.



En prenant les devants , comme il est bon  
payeur ...

CRISPIN.

J'entens , plus fin que vous n'est pas bête ,  
Monsieur ;

Et pour un nouveau Bail sans trop songer aux  
clauses ,

Je vous crois déjà voir accommoder les choses.  
Pour bien faire , il faudroit que Monsieur Ja-  
quemin

Obtenant du rabais grossit le Pot-de-vin :  
Il en demandera , signez tout.

TIMANTE.

Moi ?

CRISPIN.

Qu'importe.

La piece en vaudra mieux plus elle sera forte,  
Votre Pere a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raison :

Quel Pere ! Il faut aller joindre ma Garnison :  
Je pars , & pour tout fruit à mes belles pa-  
roles ,

Ayant à m'équiper , j'emporte vingt Pistoles ;  
Me voilà bien.

CRISPIN.

Aussi pour vous en consoler ,  
Sans façon en bon Fils vous venez le voler ;  
Mais quoiqu'en ce dessein , Monsieur , je vous  
admire ,

O o iij

## 438 LE DEUIL,

Si votre Pere , enfin , s'est avisé d'écrire ,  
Sa Lettre & vos discours n'auront aucun rap-  
port ,

Et nous serons tondus sur cette feinte mort.

T I M A N T E.

Au commerce d'écrire avec joye il renonce ,  
Il plaint trois mois entiers le port d'une ré-  
ponse :

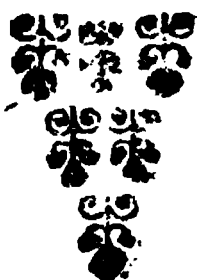
Tu vois que par sa Lettre il mande à Jaquemin  
De ne lui point récrire ; outre cela , Crispin ,  
J'ai sçu... Mais taisons-nous, quelqu'un vient.

C R I S P I N.

C'est Perrette ,  
Et Madame Babet. La friponne est bien faite,  
Monsieur , & vaudroit bien, soit dit sans  
faire tort...

T I M A N T E.

Songe à l'apopléxie , & que mon Pere est  
mort.



---

---

## SCENE II.

PERRETTE, BABET,  
TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE à Babet en-  
trant, regardant  
Timante.

**J**E ne me trompe point, c'est notre jeune  
Maître.

B A B E T.

Dans un pareil habit j'ai pû le méconnoître.  
Quoi, Timante, c'est vous ! d'où vient donc  
ce grand Deuil ?

T I M A N T E *pleurant.*

Ah Babet !

B A B E T.

Crispin ?

C R I S P I N *pleurant.*

Ah !

B A B E T.

Tous deux la larme à l'œil.

T I M A N T E *pleurant.*

Quel malheur !

PERRETTE à Crispin.

Apprens-nous quelle perte il a faite.

CRISPIN *pleurant.*

Son Pere...

PERRETTE.

Hé bien son Pere?

CRISPIN *pleurant.*

Il est gité, Perrette.

Le pauvre homme, il m'aimoit comme si...

Mais enfin

Dieu veuille avoir son ame.

PERRETTE.

Il est mort!

BABET.

Quoi, Crispin,

Pirante est mort!

CRISPIN *pleurant.*

Malgré tout ce qu'on a pû faire,

Il est... Ah!

BABET.

Je l'aimois comme mon propre Pere.

Soutiens-moi.

*Elle s'appuye sur Perrette.*

PERRETTE.

Ce malheur est touchant; mais...

BABET.

Hélas!

CRISPIN *bas à Timante.*

Que ne la prenez-vous, Monsieur, entre vos bras?

Ses ennuis passeroient plutôt.

TIMANTE.

Ils m'embarrassent.

CRISPIN.

Voilà que c'est d'avoir des Peres qui trépassent.

PERRETTE.

Là, revenez à vous, puisque le Mort est mort,  
Quel remède, & pourquoi s'en affliger si fort ?

CRISPIN à Babet.

Perrette le prend bien, point de mélancolie:  
Les morts ne vivent plus, les pleurer c'est folie.

BABET *pleurant.*

Il étoit mon Parrain, & j'aurois peu de cœur...

TIMANTE *larmoyant.*

Suffit, Babet, c'est trop partager ma douleur.

BABET *larmoyant.*

Si mes larmes ...

PERRETTE.

Par-là qu'est-ce que l'on avance;  
Voyez Monsieur, il prend son mal en patience.

CRISPIN.

C'est qu'il sçait vivre, Diable...

TIMANTE.

Et Monsieur Jaquemin,  
Que fait-il ?

PERRETTE.

Tout à l'heure il étoit au Jardin.  
Je m'en vais le chercher, consolez-vous en-  
semble.

# SCENE III.

TIMANTE, BABET,  
CRISPIN.

TIMANTE *riant.*

**H**E'-bien , Babet ?

B A B E T.

Hé quoi vous riez ?

T I M A N T E.

Que t'en semble ?

Le Deuil me sied-il bien ?

B A B E T.

Je ne sçais où j'en suis.

Oubliez-vous déjà . . .

T I M A N T E.

Babet, trêve d'ennuis,

Mon Pere n'est pas mort.

B A B E T.

Ah ! j'ai lieu de me plaindre,

Vous me trompez.

T I M A N T E.

Il m'est important de le feindre ;

Ayant besoin d'argent , je n'imagine rien

De plus propre à duper & ton Pere & le mien.

B A B E T.

Mais comment pensez-vous...

T I M A N T E.

Ne t'en mets point en peine,  
Avec moi seulement souffre que je t'emmène ;  
Si tu veux éclater , il faut prendre ce tems.

B A B E T.

Je pars à l'heure même , & vais coucher à Sens..

T I M A N T E.

Seule ?

B A B E T.

Seule , & je dois par l'ordre de mon Pere,  
Avec certain Parent terminer quelque affaire:  
Rendez-vous-y , j'y couche , & là nous résou-  
drons  
Touchant votre dessein quel parti nous pren-  
drons.

T I M A N T E.

Deux heures de chemin sans que l'on t'accom-  
pagne !

Je crains...

B A B E T.

Tout est rempli de gens dans la Campagne ;  
Il est jour de marché ; je vous quitte , à tantôt.

T I M A N T E.

Je ferai mon pouvoir pour te joindre au plutôt.

B A B E T.

Je vais partir avant que mon Pere survienne.

## SCENE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN *montrant du doigt  
l'endroit où Babet  
est rentrée.*

**M**onsieur , hem ?

TIMANTE.

Qu'est-ce ?

CRISPIN.

Il n'est qu'en dira-t'on qui tienne,  
La Babet est traitable , & se rend sans façon.

TIMANTE.

Son honneur avec moi ne court point hazard.

CRISPIN.

Bon ,

Le moyen .

TIMANTE.

Elle peut . . .

CRISPIN.

J'entens ; dans le Voyage,  
La Belle en tout honneur aura soin du ba-  
gage .

Quand vous en serez las pour le moins . . .



# COMEDIE.

445

TIMANTE.

Maître Sot.

CRISPIN.

Souffrez-moi la Servante , & je ne dirai mot.

A ces conditions c'est une affaire faite :

Vous emmenez Babet , j'emmènerai Perrette.

TIMANTE.

Ah ! ce n'est pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non , je croi  
Qu'en esprit , beaux discours, vous l'empor-  
tez sur moi ;

Mais où l'esprit n'est pas tout-à-fait néces-  
saire ,

Monfieur , fans vanité je fuis affez bon frere ,  
Et...

TIMANTE.

Pour faire cesser tes fots raisonnemens ,  
Apprens qu'à tort tu fais de mauvais juge-  
mens ,

Et qu'au fort de Babet les noeuds de l'Hy-  
menée ,

Au déçû de mon Pere ont joint ma destinée.

CRISPIN.

Vous l'avez épousée ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes Mari ?

TIMANTE.

Depuis plus de six mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point mari ?

TIMANTE.

Moi ! point du tout.

CRISPIN.

Miracle ! Il ne s'en trouve guere  
De si contens que vous de ces sortes d'affai-  
res ;

Aussi n'êtes-vous pas encore bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la chose on n'a rien oublié :  
J'ai pour Babet....

CRISPIN.

D'accord ; Ne pouvant voir la Belle  
Qu'en secret rendez-vous , vous n'aimez rien  
tant qu'elle ;

Mais Babet aujourd'hui vos plus cheres  
amours ,

Ne sera plus Babet quand vous l'aurez tou-  
jours.

TIMANTE.

Il faut incessamment que ta langue s'égaye.

**CRISPIN.**

**Hazard ; Gageons, Monsieur, & si je pers  
je paye.**

**Mais son Pere sçait - il que. ....**

**TIMANTE**

**Non, il n'en sçait rien ;  
Car comme en avarice il surpasse le mien,  
Et qu'un fou débourcé lui semble arracher  
l'ame,  
Sans doute il eut tout fait pour traverser ma  
flâme;  
Mais l'Hymen déclaré, tout lui parlant pour  
moi.  
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il dise pour-  
quoi.**

**CRISPIN.**

**Mais, Monsieur, étant Noble & de bonne  
Famille ,  
D'un simple Receveur vous épousez la Fille.  
Que dira votre Pere ?**

**TIMANTE.**

**Il s'estomaquera ,  
Fera le difficile , & puis s'apaisera.  
Après tout, Jaquemin, quoiqu'il soit sans nais-  
sance ,  
A l'avarice près, est homme d'importance ;**

Il est le Cocq du Bourg , connu pour un Cré-  
fus ,

Et possède du moins cinquante mille écus ;  
Cela répare assez le défaut du rang.

CRISPIN,

Peste !

Puisqu'il a tant de bien , il est Noble de reste.  
Combien de soi-disans Chevaliers & Mar-  
quis ,

Se targuent sottement de Noblesse à Paris ,  
Dont en s'emmarquissant la plus haute No-  
blesse

A seulement pour titre une grande richesse !  
Sans cela leur naissance est basse & sans éclat ,  
Et leur bien en un mot , fait tout leur Mar-  
quisat :

Ces Gens au tems qui court ont beaucoup de  
Confreres.

Mais la chere Babet , elle n'a Sœurs ni Freres.

TIMANTE.

Babet est fille unique ; & bien d'autres que  
moi. . . .

CRISPIN.

Bien d'autres ? Quantité tiennent leur quant-  
à-moi ,

Qui loin de refuser une affaire semblable ,  
Moyennant force écus épouseroient le Dia-  
ble.

Le

Le Diable cependant doit être roturier ,  
Qu'en croyez-vous ?

**T I M A N T E.**

Badin !

**C R I S P I N.**

Je ne suis pas Sorcier ;  
Ce que j'en dis , Monsieur , n'est que par con-  
jecture.

Mais être grand trompeur sent beaucoup la  
roture :

On dit que c'est du Diable une perfection.

*Timante sourit.*

D'ailleurs comme le Monde est plein d'am-  
bition ,

Et suivant que chacun par l'argent se gou-  
verne ,

Si le Diable en ces lieux venoit tenir Ta-  
verne ,

Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez  
lui ,

La foule seroit grande.

**T I M A N T E.**

Il est vrai qu'aujourd'hui ,

Passât-on en vertu les vieux Héros de Rome ,

Si l'on n'a de l'argent on n'est pas honnête-  
homme ,

Il en faut pour paroître.

*Tome I.*

**P F.**

CRISPIN.

Aussi pour en avoir ,  
 Il n'est ressort honteux qu'on ne fasse mouvoir.  
 Loix , justice , équité , pudeur , vertu severe ,  
 Par tout au plus offrant on n'attend que l'en-  
 chere ;

Et je ne scache point d'honneur si bien placé ,  
 Dont on ne vienne à bout dès qu'on a financé.

TIMANTE.

Tu crois donc....

CRISPIN *montrant Jaquemin.*

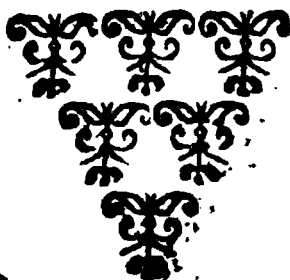
St.

TIMANTE.

J'entens ce que tu me veux dire ,

CRISPIN *bas à son Maître.*

Soyez à larmoyer , il n'est plus tems de  
 rire.



## SCENE V.

JAUQUEMIN , TIMANTE ,  
CRISPIN , PERRETTE.

JAUQUEMIN à *Timante*.

**M**onsieur, que m'apprend-t'on ?

TIMANTE *pleurant*.

Ah ! Monsieur Jaquemin....

JAUQUEMIN *pleurant*.

Mon pauvre Maître, ah ! ah !

TIMANTE *pleurant*.

Ah !

CRISPIN *pleurant*.

Hon, hon.

PERRETTE *pleurant*.

Hin , hin , hin.

CRISPIN à *Timante*.

Hé, Monsieur, un esprit de la trempe du  
vôtre....

TIMANTE

J'ai tout perdu , Crispin, tu le sçais mieux  
qu'un autre.

## CRISPIN.

Oùi, vous perdez beaucoup ; mais dans un tel malheur

On doit patiemment supporter sa douleur.

Le Ciel le veut ainsi : Lui faire résistance ,

C'est l'offenser , Monsieur , & c'est lui faire offense.

Il est vrai votre Pere auroit couru hazard

De vivre plus long-tems, s'il étoit mort plus tard ;

Mais quand par la rigueur. . . . des ordres qu'il faut suivre ,

On est mort tout-à-fait. . . . on ne sçauroit plus vivre.

Confiderez d'ailleurs. . . . que le tems vous fait voir ,

Que la raison. . . . Monsieur, prêtez-moi ce mouchoir ,

Je n'y pense point , sans. . . .

*En arrachant le mouchoir de Timante qui le tient à ses yeux.*

J A Q U E M I N *pleurant.*

Crispin me perce l'ame.

C R I S P I N *à Jaquemin.*

Monsieur. . . . ah-

T I M A N T E-

Ah !



PERRETTE.

Hin, hin.

JAQUEMIN *pleurant.*

Quand je perdis ma Femme,  
Il m'en souvient encor....

CRISPIN.

Hé, Monsieur Jaquemin,  
Laissez-là votre Femme, elle est bien morte.

JAQUEMIN *pleurant.*

Enfin,  
Il nous faut tous mourir, je suis vieux, &  
peut-être....

CRISPIN.

Voulez-vous par vos pleurs desesperer mon  
Maître?

Comme il sanglotte! Au lieu de le ragaillardir,

Vous augmentez son mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Crispin a raison, &....

JAQUEMIN.

Je le sçais; mais Perrette,  
Quand je sentirois moins la perte que j'ai  
faite,

Il faudroit quand d'un Maître on apprend le  
trépas ,

N'avoir guere d'honneur pour ne s'affliger  
pas. . . .

Monfieur Pirante étoit un Ami. . . .

CRISPIN.

Laissez faire ,

Monfieur eft honnête homme , & vaudra  
bien fon Pere ,

Vous verrez.

J A Q U E M I N .

Dieu le veuille.

P E R R E T T E à *Jaquemin*.

Hé là-donc , parlez-lui.

J A Q U E M I N à *Timanie*.

Nous avons tous les deux un grand fujet  
d'ennui ,

Et tous deux nous perdons fans y pouvoir  
que faire ,

Moi , Monfieur , un bon Maître , & vous un  
brave Pere ;

Mais pour m'en confoler , j'efpere en ce mal-  
heur.

Que vous vous fouviendrez de votre Servi-  
teur.

J'ai foixante & deux ans , & dès mon plus bas  
âge.

J'étois de la Maison.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.

Je pers un Pere à qui vous rendiez bien des  
soins ,

Il étoit votre ami , je ne le suis pas moins.

J A Q U E M I N .

Il est mort , quelle perte ! à tous momens  
j'y pense ,

Et tant que je vivrai j'en aurai souvenance.

Voyant qu'en l'autre Monde il lui falloit  
aller ,

Ne vous a-t'il pas dit....

TIMANTE.

Il est mort sans parler.

J A Q U E M I N .

Sans parler!

TIMANTE.

Le moyen , quand il eut eu cent vies....

C R I S P I N .

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

J A Q U E M I N *redoublant sa*  
*tristesse.*

Ah !

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend si const-  
terné ?

JAQUEMIN *se desesperant.*

Ah Ciel!

TIMANTE.

Q'avez-vous donc ?

JAQUEMIN.

Me voilà ruiné.

TIMANTE.

Comment ?

JAQUEMIN.

C'est qu'en trois fois, Monsieur, j'ai par  
avance :

Donné....

CRISPIN.

Vous avez fait des payemens sans quit-  
tance !

JAQUEMIN.

Hélas ! oui.

CRISPIN.

Ces payemens nous ont bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Est-ce que....

CRISPIN.

De frayeur j'en ai pensé mourir.

Allez ne craignez rien, on vous en tiendra  
compte.

JAQUEMIN.

On sçait donc....

CRISPIN.

CRISPIN.

Je prenois les Esprits pour un conte ;  
Mais je suis détrompé , car pour vos interêts  
Le pauvre Mort nous est apparu tout exprès.

J A Q U E M I N .

Apparu !

CRISPIN *montrant son Maître.*  
Demandez.

T I M A N T E .

Sans doute.

J A Q U E M I N .

Est-il croyable ?

CRISPIN.

Il nous a lutinés six jours comme le Diable ;  
Tantôt en Pigeon blanc , tantôt en Chien  
Barbet ,

Tant enfin qu'ennuyé de s'être contrefait ,  
Sous sa propre figure il s'est fait reconnoître ;  
Et me ferrant le bras. Crispin , connois ton  
Maître ,

M'a-t'il dit : Vous , mon Fils , n'ayez aucune  
peur ,

A-t'il continué , s'adressant à Monsieur ;  
Du Seigneur Jaquemîn je viens vous dire  
comme

J'ai reçu sans quittance en plusieurs fois la  
somme.....

*Tome I.*

Q q

JAQUEMIN.

Combien ? N'a-t'il pas dit, Monsieur, huit  
cents écus ?

TIMANTE.

Autant.

JAQUEMIN.

J'ai fait tenir quelque chose de plus,  
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît,  
me déduire.

TIMANTE.

Il suffit que le Mort soit venu m'en instruire,  
Cela vaut fait.

JAQUEMIN.

Voyez, avec les gens de bien,  
On a beau hazarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le Defunt, quoiqu'avare, avoit l'ame aussi  
ronde. . . .

JAQUEMIN.

Le pauvre Homme ! Etre exprès venu de l'autre  
monde !

Quelle peine !

CRISPIN.

Pour vous, s'il eût été besoin,  
Il seroit bien encor revenu de plus loin.  
Possible s'il voyoit, s'agissant de finance,

Que mon Maître n'eût pas fort bonne conscience,

Il pourroit , pour ôter tout sujet d'embarras ,  
Venir jusques chez vous.

J A Q U E M I N.

Ah ! qu'il n'y vienne pas.

C R I S P I N.

Il vous apporteroit un acquit.

J A Q U E M I N.

Je l'en quitte.

P E R R E T T E.

Il est assez de Morts à qui rendre visite ;  
Qu'il les voye , & pour nous qu'il nous laisse  
en repos.

T I M A N T E.

Non , il n'y viendra pas ; mais changeons de  
propos.

Vos payemens sans acquit n'ont rien que je  
conteste.

J A Q U E M I N.

Cela déduit , je dois six cens Louis de reste ;  
Il vous les faut compter. Mais , Monsieur ,  
tous les ans

Je paye à jour nommé jusqu'à neuf mille  
francs ,

C'est trop ; le Bail finit, il en faudroit rabattre.

Q q ij

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JAQUEMIN.

Monfieur , depuis foixante - quatre ;  
C'eft mifere , & les grains font de nulle va-  
leur.

CRISPIN à Timante.

L'avarice ne peut que vous porter malheur ,  
Il faut que chacun vive , & . . .

JAQUEMIN *bas à Crispin.*

Parle , & jete donne . . .

CRISPIN à Timante *haut.*

Monfieur le Receveur ne veut tromper per-  
fonne ;

S'il y trouvoit fon compte , il ne le diroit pas.

JAQUEMIN.

Si vous fçaviez , Monfieur , comme on fait  
peu de cas . . .

TIMANTE.

On ne refufe guere une premiere grace.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non , pour la moitié paffe ,  
Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner , mon cœur va le galop.



**JAQUEMIN.**

Monfieur , les mille francs n'auroient point  
été trop ;

Mais fi j'y perds encore, ayant un fi bon Maî-  
tre ,

J'efpere...

**TIMANTE.**

Avec le tems je me ferai connoître ;  
Mais je veux cent Louïs de Pot de Vin.

**JAQUEMIN.**

Comment ,

Cent Louïs !

**TIMANTE.**

Vous peut-on traiter plus doucement ?

**JAQUEMIN.**

Mais...

**CRISPIN.**

Monfieur Jaquemin , là.

**JAQUEMIN.**

Quoi ?

**CRISPIN.**

Point de querelle.

Voulez-vous disputer pour une bagatelle ?

Monfieur eft raifonnable , il vous aime , en  
neuf ans

Songez qu'il vous remet près de cinq mille  
francs :

Qqij

Tant pour la Garnison que pour d'autres affaires,  
Il a besoin d'argent.

J A Q U E M I N.

Voyons donc les Notaires.  
Monfieur, vous voulez bien que nous allions  
à Sens.

T I M A N T E.

Quoi, pour renouveler votre Bail ? J'y consens ;

Mais la mort de mon Pere à tant de soins  
m'engage,

Que ne pouvant tarder ici de ce voyage,  
Je vous vais seulement signer que je promets  
De vous faire par an cinq cens francs de rabais.

Il ne faut qu'au vieux Bail ajouter cette  
clause.

J A Q U E M I N.

Je vais querir l'argent, entrez.

T I M A N T E.

Non, & pour cause :  
Nous sommes pour cela fort bien dans cette  
Cour.

Du Defunt autrefois ces lieux étoient l'amour,

Et dans l'accablement où la perte me plonge,

Jè n'y sçaurois entrer sans. . .

**JAQUEMIN** *s'affligeant.*

Monsieur, quand j'y songe. . .

**CRISPIN.**

Que c'étoit un brave homme !

**JAQUEMIN**

Oui sans doute, Crispin.

**CRISPIN** *montrant son Maître.*

Ne pleurez plus. Songez. . .

**JAQUEMIN** *s'en allant*

J'entens; Oh, Maturin !

Perrete, promptement qu'il apporte une  
Table.

*Perrette rentre.*

**CRISPIN** *allant après Ja-  
quemin.*

Monsieur le Receveur, je suis un pauvre  
Diable ;

Souvenez-vous de moi, j'ai parlé comme il  
faut,  
à Timante.

Tout va bien, Monsieur.



---

---

## SCENE VI.

TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE.

**O** Ui, délogeons au plutôt,  
Cours à l'Hôtellerie ; & pour partir sur  
l'heure,  
Fai brider nos Chevaux.

CRISPIN.

Mais si je ne demeure,  
Ma part du Pot de Vin....

TIMANTE.

Tu reviendras après.

PERRETTE *faisant apporter par  
Maturin une Table  
& un Siege, du pa-  
pier & une écritoire.*

Je m'en vais avoir peur de tous les Chiens  
Barbets ;

Je viens d'en voir un là plus grand qu'à l'or-  
dinaire ,

Que je croyois qui fût l'ame de votre Pere :  
Le sang m'a remué jusqu'au fin bout des doigts.  
Vous est-il apparu de jour ?

TIMANTE.

Cinq ou six fois.

PERRETTE.

De quel poil ?

CRISPIN.

Il étoit roux gris.

PERRETTE.

C'est lui peut-être.

Va voir si tu pourras, Crispin, le recon-  
noître ;

Il est dans la Cuisine.

CRISPIN.

A-t'il le nez camus ?

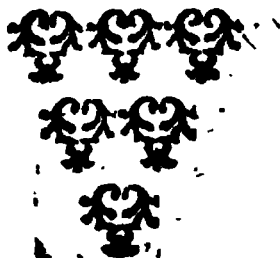
PERRETTE.

Hé....

TIMANTE.

Cours où je t'envoie, & ne raisonne plus.

*Il rentre.*



---

---

## SCENE VII.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

**B** Abet est donc partie ?

PERRETTE.

Oui , Monsieur , & son Pere  
Lui fait faire un voyage assez peu necessaire.  
Je crois qu'elle en enrage.

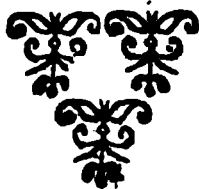
TIMANTE.

Et d'où vient ?

PERRETTE.

Entre nous ,  
Il faut qu'elle ait , Monsieur , quelque chose  
pour vous.

Elle me dit souvent que vous êtes si sage ;  
Si rempli de bonté , si discret , que je gage...



---

---

## SCENE VIII.

J A Q U E M I N *entrant* ,  
P E R R E T T E , T I M A N T E .

J A Q U E M I N *une Bourse à la main.*

**C**ette Bourse a, Monsieur , de quoi vous  
contenter.

Sept cens Louis.... Voyons si....

T I M A N T E .

Je prens sans compter.

J A Q U E M I N .

Ils sont en petits lots roulés tous par cin-  
quante ,

Hors ceux du Pot de Vin , qui contre mon  
attente ,

Vont en vous les donnant me réduire à l'em-  
prunt.

Je les tenois tout prêts pour le pauvre Defunt.

T I M A N T E .

Hé vous n'en manquez pas.

J A Q U E M I N .

Chacun sçait ses affaires ;

468 LE DEUIL ,

Monfieur au tems qu'il eft on n'en amaffe  
guere.

Voici le Bail.

TIMANTE.

Donnez , Quatre lignes au bas ,  
Attendant mon retour vaudront mille Con-  
trats.

*Pendant que Timante écrit fur la Table , Jaque-  
min & Perrette difent ces quatre Vers.*

J A Q U E M I N.

Perrette , que je perds à la mort de Pirante !  
Eftre mort fans le voir !

P E R R E T T E.

Oui , la chofe eft touchante ;  
Mais , Monfieur , je crains bien qu'il revien-  
ne ceans.

Un certain grand Barbet que j'ai vû là de-  
dans.....

TIMANTE *les interrompant en  
achevant d'écrire.*

Fait ce 1673.

TIMANTE.

J A Q U E M I N lit haut.

*J'Ay fouffigné confefse avoir reçu de Monfieur  
Jaquemin , la fomme de fix mille fix cens  
livres , qui joints à deux mille quatre cens livres  
qu'il avoit payés à feu mon Pere fans quitan-*



*ce, l'acquient de l'année échûe à Pâques dernier. Plus, j'ai reçu cent Loüis d'or pour le Port de Vin du nouveau Bail que je m'oblige de lui passer devant les Notaires toutesfois & quantes; aux mêmes clauses & conditions de celui-ci, à la reserve du prix qui ne sera à l'avenir que de huit mille cinq cens livres. Fais ce mil sept cens soixante & treize*

**TIMANTE.**

**TIMANTE à Jaquemin.**

En est-ce assez?

**JAQUEMIN.**

C'est plus qu'il n'étoit nécessaire;  
Chacun ainsi que vous n'est pas Fils de son  
Pere.

De l'air dont sur le champ vous dressez un  
Acquit,

On voit bien qu'il vous a fait part de son es-  
prit.

J'ai peine à croire encore qu'il soit mort.

**TIMANTE.**

Je vous quitte;

Plus je suis avec vous, plus ma douleur s'ir-  
rite.

Adieu, vous me verrez avant qu'il soit un  
mois :

Toi, Perrette, vien çà; Songe à moi quelquefois.

Tien; Et si Nicodeme un jour te prend pour Femme,

*Lui donnant deux pistoles.*

Crois. . .

PERRETTE.

Vous aurez, Monsieur, tout pouvoir,

JAQUEMIN.

La bonne ame!

Au moins ne partez pas sans m'envoyer Crispin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JAQUEMIN.

Qu'il vienne; car enfin

Il est bon que chacun soit content.



## SCENE IX.

PÉRRETTE , JAQUEMIN.

PÉRRETTE.

**N**otre Maître ,  
Le brave jeune-homme ! Ah ! quand je l'ai vu  
paroître ,  
J'ai bien crû qu'il avoit pour nous un bon  
dessein.

JAQUEMIN.

C'est son Pere tout fait.

PÉRRETTE.

Fi , c'étoit un vilain ,  
Un ladre.

JAQUEMIN.

Il ne faut pas appeller vilainie ,  
Ce que les gens sensés nomment économie ;  
La difference est grande , & quiconque dira  
Que Pirante....

PÉRRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira ;  
Mais il ne m'a jamais donné la moindre chose.

A propos de donner ( car il faut que je cause ;  
Et qu'au moins une fois je décharge mon  
cœur-)

Quand il faut desserrer vous avez belle peur ;  
Depuis six ans entiers que votre Femme est  
morte ,

Le faix est lourd , & c'est Perrette qui le  
porte :

Aux Champs comme à la Ville , ai-je quel-  
que repos ?

Je ne recule à rien , tout tombe sur mon dos ,  
Quels biens m'avez-vous faits ?

J A Q U E M I N.

Perrette ; patience ,  
Tout vient avec le tems , j'ai de la conscience ,  
Et dans mon Testament tu verras....

P E R R E T T E.

Justement.  
Me voilà bien chanceuse avec son Testament :  
Des avaricieux c'est l'excuse ordinaire ,  
Ils donnent tout leur bien quand ils n'en ont  
que faire.

Vos écus dont l'amas vous est eneor si doux ,  
Voulez - vous point les faire enterrer avec  
vous ?

Franchement je m'en lasse , & pour toutes  
mes peines

Je

Je mériterois bien qu'aux Foires, aux Etrei-  
nes,

Vous ouvrissiez la bourse. Un homme veuf à  
Sens

Me fait, pour le servir, presser depuis long-  
tems.

Si je vous veux quitter il m'offre de bons ga-  
ges.

J A Q U E M I N.

Tai-toi, je t'aurois fait de plus grands avan-  
tages,

Si je n'avois pas craint de faire babiller.

Mais Babet au plutôt se doit faire habiller ;

En achetant pour elle, il faut qu'elle te don-  
ne....

Car vois-tu, j'aime mieux de peur qu'on me  
soupçonne....

P E R R E T T E.

Que soupçonneroit-on à soixante & cinq ans ?

J A Q U E M I N.

Il s'en faut quelque chose, &....

P E R R E T T E.

Chacun a son tems,

Le vôtre est fait. Pour elle un Mari, ce m'  
semble,

Lui viendrait bien à point, ils vivroient bien  
ensemble.

## LE DEUIL,

JAQUEMIN.

A son âge un Mari !

PERRETTE.

Quoi ? vous vous effrayez !

JAQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans, c'est un enfant.

PERRETTE.

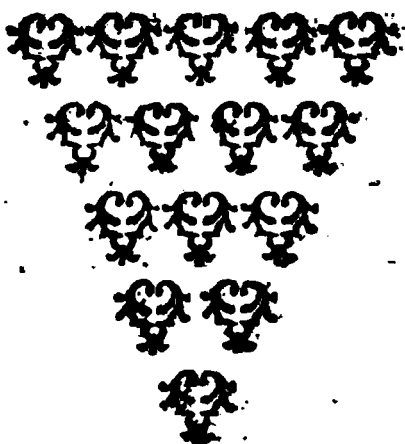
Voyez,

Qu'il en meurt tous les jours faute d'âge.

JAQUEMIN.

Es-tu folle ?

La marier ?



## SCENE X.

PERRETTE, JAQUEMIN,

PIRANTE.

PERRETTE *appercevant Pirante ;  
 et tirant Jaquemin  
 par le bras voulant  
 fuir.*

**M**onsieur ! Ah je perds la parole.

Misericorde.

JAQUEMIN.

Qu'est-ce, où vas-tu ?

PERRETTE.

*En s'enfuyant.*

Le Lutin.

Ah !

JAQUEMIN *revenant sur le bord  
 du Theatre.*

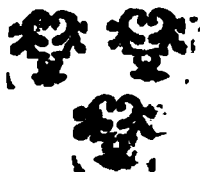
Que veut-elle dire ?



R. r. r.

---

---

**SCENE XI.****JAQUEMIN, PIRANTE.****PIRANTE** *frappant sur l'épaule  
de Jaquemin.***H**O! Monsieur Jaquemin.**JAQUEMIN** *s'enfuyant avec  
précipitation.***A l'aide!****PIRANTE.****En me voyant , s'écrier de la sorte!  
Fuis sans vouloir m'entendre, & me fermer  
la porte!****Suis-je pestiféré, que veut dire ceci?****Mais quelqu'un de ses Gens m'en peut rendre  
éclairci;****L'un d'eux vient à propos.**



## SCENE XII.

PIRANTE, NICODEME.

NICODEME *venant avec  
une grande fourche  
de bois sur son épaule,  
& chantant cette  
Chanson sur le  
Chant :*

Une & deux & trois & quatre & cinq & six,  
Sept & huit & neuf & dix,  
Onze & douze & treize,  
Quatorze & quinze & seize.

**B** *Laise en revenant des Champs,  
Tour dandinant ;  
Il trouva la Femme à Jean,  
Et puis ils s'en furent,  
Dans une mesure.*

*Un Vigneron près de là  
Voyant cela,  
Leur dit : Que faites-vous là ?  
A quoi répond Blaise,  
Le nous fons bien aise.*

PIRANTE *abordant Nicodeme.*

**D**ieu te gard, Nicodeme.  
N I C O D E M E.

Bon-jour Mr. Pirante. Ah ! c'est donc vous ?

P I R A N T E.

Moi-même.

N I C O D E M E.

Vous me voyez joyeux , toujours de bon appetit.

P I R A N T E.

L'appétit & la joye entretiennent l'esprit.

N I C O D E M E.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carrière,  
Et j'ai toujours été bâti de la maniere.  
Vous êtes bien gaillard ?

P I R A N T E.

Oui, je me porte bien.

N I C O D E M E.

Quand j'avons la santé, je ne manquons de rien;

Morgué c'est un gran point.

P I R A N T E.

Il est vrai ; mais ton Maître,  
Comment est-il ?

N I C O D E M E.

Comment, il est comme il doit être,

COMEDIE. 479

Toujours bien essoufflé quand il marche.

PIRANTE.

A-t'il eu

Quelque mal violent ?

NICODÈME.

Pourquoi ?

PIRANTE.

Quand il m'a vu,

Il s'est mis à crier d'un ton épouvantable,

Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vu le  
Diable.

Est-il devenu fou ?

NICODÈME.

Peste, il n'est pas si sot.

Tout vieux barbon qu'il est, il dit encor le mot.

C'est un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance,

— Criant tout haut à l'aide, a-t'il fui ma présence ?

N'est donc possédé ?

NICODÈME.

Vous vous gaussez de nous,

Bon s'enfuir ! hier encor il nous parloit de vous,

But à votre santé jusqu'à parte d'haleine,

Nous dit que vous viendriez possible dans  
quinzaine.

PIRANTE.

Oui, je l'avois écrit.

NICODEME.

Hé-bien, donc.

PIRANTE.

Mais depuis.

J'ai changé de dessein.

NICODEME.

Je vas faire ouvrir l'huis,

Et quand il vous varra...

PIRANTE.

Je te dis, Nicodeme,

Qu'il m'a vû, reconnu.

NICODEME.

C'est queuque stratagome;

Car il n'étoit pas fou quand j'avons déjeuné:

Lui-même dans ces Champs il m'a là-bas mené,

Depuis je ne dis pas; mais j'allons voir. Par-  
rette ?*Frappant à la porte.*PERRETTE *en dedans*

Qui frappe?

NICODEME.

Nicodeme: Ouvre.

PERRETTE *ouvrant la por-**te, & voyant**Pirante la re-**ferme en di-**sant:*

Ah!

NICODEME.

# COMEDIE.

481

NICODEME.

Comme on nous traite!

Alle a le Diable au corps.

PIRANTE.

Tu vois si j'ai raison.

NICODEME.

Oh pargué j'entrerons pourtant dans la Maison;

Ouvre.

*Frappant.*

PIRANTE.

Le mal du Maître a gagné la Servante.

PERRETTE *en dedans.*

Qui heurte?

NICODEME.

Nicodeme, avec Monsieur Pirante :  
Il vient voir notre Maître.

PERRETTE *en dedans.*

Helas! c'est fait de toi.

Nicodeme, s'il faut qu'il te touche.

NICODEME.

Et pourquoi?

PERRETTE *en dedans.*

Monsieur Pirante est mort, on en a la nouvelle,

Ce n'est que son Esprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle?

*Tome I.*

S f

NICODEME.

Al dit qu'ous êtes mort, & que c'est votre esprit

Qui me parle; Pourquoi ne me l'avoir pas dit ?  
Vous avez tort.

PIRANTE.

Jamais fut-il rien de semblable ?

Quoi, Nicodeme, on veut. . .

NICODEME.

Vous êtes mort, au Diable.

PIRANTE.

Mais si. . .

NICODEME *lui présentant  
sa fourche.*

N'approchez pas; pâlangué voyez-vous,  
Je vous enfourcherions par le chignon du cou.  
Adieu.

PIRANTE.

Tu ne vois pas la piece qui t'est faite  
Je serois mort.

NICODEME.

Qui, vous. N'est-il pas vrai, Parrette,  
Que tu dis qu'il est mort ?

PERRETTE *en dedans.*

Il l'est plus de six fois.

Ce n'est que son fantôme à present que tu vois ;  
Garde qu'il ne t'approche, & qu'il ne te secoue.  
Le moindre de ses doigts. . .

# COMEDIE.

483

NICODEME *lui montrant  
sa fourche.*

Ah, margué qu'il s'y joue.

Il varra.

PIRANTE.

Nicodeme ?

NICODEME.

Oh je ne voulons point  
Etre avec les Fantoms : on sçait, s'il vient à  
point ,

Comme ils traitont les gens quand ils trouvent  
leur belle,

Tatigué qu'eus malins !

PIRANTE.

La folie est nouvelle.

NICODEME.

Je ne vous charchons point, laissez-nous en  
repos.

PIRANTE.

Laisse-moi seulement te dire quatre mots,  
C'est peu de chose.

NICODEME.

Hé bien, si votre ame est en peine,  
Parlez, j'irons pour vous courir la préten-  
taine ;

Mais morgué, sans façon, n'approchez que  
de loin.

Sf ij

P I R A N T E.

Le jugement peut-il te manquer au besoin ?  
 Jen'ai rien de changé , tu le vois , Nicodeme,  
 Je parle , marche , agis. Les Morts font-ils de  
 même ?

Jamais. . .

N I C O D E M E.

Oh palsangué vous m'en contez bien là,  
 Avons-je été morts , nous , pour sçavoir tout  
 cela

C'est bien philosophé.

P I R A N T E.

Du moins fais que ton Maître ,  
 Pour m'entendre un moment se mette à la fe-  
 nêtre ,  
 Je ferai satisfait.

N I C O D E M E.

Il y venra fort bien ;  
 Pourquoi non , quand on a du cœur on ne craint  
 rien.

Parrette ?

P E R R E T T E *en dedans.*

Est-il parti , Nicodeme ?

N I C O D E M E.

Lui , voire ,  
 Je lui dis qu'il est mort , mais il n'en veut rien  
 croire ,  
 Et je ne li sçaurois faire entendre raison.



Notre Maître est-il là ? Morgué je tiendrai bon :

Qu'il vienne à la fenêtre, avec ma fourche seule,

Si l'Esprit fait un pas , je li sangle la gueule.

PIRANTE.

Mais tu me crois donc mort ?

NICODEME.

Oui pargué, je le croi.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir, approche, touche-moi.

NICODEME.

Tatigué je n'ai garde , on voit à votre face ,  
Que d'un homme entarré vous avez la grimace.

## SCENE XIII.

JAQUEMIN, PIRANTE,

NICODEME.

JAQUEMIN *à la fenêtre.*

**I**L faut me hazarder. On me l'avoit bien dit ,

Que vous pourriez venir m'apporter un Acquit ,

S. iij.

Mais des huit cens écus je ne suis plus en peine,  
On m'en a tenu compte , & votre crainte est  
vaine.

Allez , puisse votre ame avoir un plein repos.

PIRANTE.

Dequoi me parlez-vous ? Je suis de chair &  
d'os !

Voyez-moi bien , je vis. Qui vous rend si  
credule ,

Que de vous entêter d'un conte ridicule ?

A votre âge êtes-vous de si legere foi ,

Et voit-on bien des Morts qui parlent comme  
moi ?

J A Q U E M I N.

On diroit en effet que vous êtes en vie.

Seriez-vous échappé de votre apoplexie ,

Ou si quand on est mort on peut ressusciter ?

Car Monsieur votre Fils que je viens de quit-  
ter ,

Et qui porte un grand Deuil , lui-même a pris  
la peine

De venir m'annoncer . . .

PIRANTE *s'avancant.*

Quoi , mon Fils . . .

N I C O D E M E *lui présentant  
sa fourche.*

Ah morguenne ,

N'avancez point.

JAQUEMIN.

Tout beau , Nicodeme , j'entens  
Qu'on respecte Monsieur.

NICODEME.

Morgué c'est perdre tems ,  
Descendez sans rien craindre , ou bien qu'il  
se retire.

Son fantôme n'est pas si Diable qu'on veut dire ;  
Je ne vois rien en lui qu'on ne voye à chacun :  
S'il fait trop le méchant , je ferons deux  
contre un.

PIRANTE.

Nicodeme a raison , pourquoi tant de foi-  
blesse ?

JAQUEMIN.

Enfin j'ouvre les yeux , & vois qu'on m'a fait  
piece.

Je descens.

NICODEME *à Pirante.*

Vous voyez qu'ous êtes satisfait.  
Mais point de trahison ; car franchement ,  
tout net ,  
Fussiez-vous un Satan . . . .

PIRANTE.

Ne crain rien , Nicodeme.

JAQUEMIN *sortant.*

Ah Monsieur !

NICODEME.

Point de peur , &amp; ne foyez point blême.

Sf iij

488      LE DEUIL,

J A Q U E M I N.

Votre Fils par son Deuil a trop sçu me duper,  
Et n'a feint votre mort qu'afin de m'attraper.  
Comme à votre heritier après ce coup funeste,  
Trouvant que je devois six cens Louis de reste,  
Je viens presentement de les compter...

P I R A N T E.

A lui ?

J A Q U E M I N.

A lui-même. Voyez son acquit d'aujourd'hui

P I R A N T E.

Nous fourber l'un & l'autre avec tant d'impudence !

Peut-être il n'est pas loin. Vite allons...

J A Q U E M I N.

Patience,

Nous en aurons raison , j'attens ici Crispin.

Entrez pour un moment là-dedans.

P I R A N T E.

Le Coquin !

P E R R E T T E *sortant.*

Vous n'êtes donc pas mort , Monsieur ?

P I R A N T E.

L'effronterie !

Prendre le Deuil ?

N I C O D E M E.

Voyez avec leur poléxie !

PERRETTE.

Ils ne se doutoient pas qu'il en fût revenu.

## SCENE DERNIERE.

PERRETTE, NICODEME,  
CRISPIN, JAQUEMIN.

NICODEME *approchant*  
*Crispin, & allant*  
*au devant.*

**M**Orgué com te vla fait ! Qui tairer  
reconnu ?  
Queul habit !

CRISPIN.

Tout un an il faut être de même ;  
Notre vieux Maître est mort , mon pauvre  
Nicodeme.

NICODEME.

Hé ne devoit-il pas s'empêcher de mourir ?  
En sa place , morgué , je m'aurois fait gua-  
rir.

CRISPIN.

Mais tu sçais qu'à la mort il n'est point de  
remède.

490      **LE DEUIL.**

**NICODEME.**

Morgué j'appellerois vingt Sorciers à mon  
aide,

Plutôt que de mourir.

**CRISPIN.**

Fort bien , mais il est mort.

**NICODEME.**

Tant pis pour lui.

**JAQUEMIN.**

Crispin, vien-ça, je craignois fort  
Qu'on ne te fît partir sans que je te reville.

**CRISPIN.**

Ah ! je suis pour cela trop à votre service.

**JAQUEMIN.**

C'est à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait ,  
Il étoit juste aussi de m'en faire.

**CRISPIN.**

En effet ,

Payer neuf mille francs , c'étoit trop.

**JAQUEMIN.**

Ton salaire

Est tout prêt.

**CRISPIN.**

Oh , Monsieur.

**JAQUEMIN.**

Mais si tu pouvois faire ,  
Que de huit mille francs toujours prêts à  
compter.

# COMEDIE. 491

Ton Maître à l'avenir voulût se contenter ,  
Je donnerois encor cent Louïs tout à l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui proposer , attendez-moi.

J A Q U E M I N.

Demeure.

Puisqu'il n'est pas parti , je veux t'accompagner.

CRISPIN.

Venez ; avecque lui vous pouvez tout gagner.  
Il ne ressemble point à son vilain de Pere ;  
C'étoit un franc avare , un vrai prône-misere ;

Et s'il ne se fût point avisé de mourir ,  
Sa lezinante humeur nous eût bien fait souffrir.

J A Q U E M I N.

Tu le pleurois pourtant tout à l'heure.

CRISPIN.

Sans doute :

Il falloit bien pleurer, qu'est-ce que cela coûte ?  
Quoique pour notre joye il soit mort un peu tard ,

C'est toujours être mort.

P I R A N T E *qui écoute.*

Ah ! je te tiens, pendart.

492 LE DEUIL,

CRISPIN *feignant d'avoir*  
*peur.*

Au secours-

PIRANTE.

Tu me crains, je suis donc mort ?

PERRETTE.

Courage.

Dí que c'est son esprit qui revient.

CRISPIN.

Ah j'enrage.

NICODEME.

As-tu peur du Fantôme, & n'oses-tu parler ?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir afin de me voler,  
Scelerat ?

NICODEME.

Là, réponds.

PIRANTE.

Ah je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monsieur, n'en faites rien, je vais vous tout  
apprendre.

Pour tirer votre argent de Monsieur Jaque-  
min,

Votre Fils avec lui m'a fait jouer au fin ;

Mais j'ai plus à vous dire. Il s'est à la fourdine.

Marié depuis peu.



PIRANTE.

Le traître me ruine,  
Quelque gueuse l'aura fait prendre sur le fait !  
Qu'a-t'il donc épousé ? Qui ?

CRISPIN.

Madame Babet.

JAQUEMIN.

Ma Fille ?

CRISPIN.

Votre Fille.

JAQUEMIN.

Au desçù de son Pere ?

L'effrontée !

PERRETTE.

Il l'aimoit , il l'épouse , que faire ?

JAQUEMIN.

Tu l'as donc sçu ?

PERRETTE.

Moi ? Non. Mais enfin quand les gens..

PIRANTE.

Qu'on la fasse venir.

CRISPIN.

Elle est allée à Sens.

Mon Maître l'y doit joindre : & de là, ce me  
semble ,

Il se sont dit le mot pour s'en aller ensemble.

JAQUEMIN à Pirante.

Monsieur, je suis fâché..

# 494 LE DEUIL ;

PIRANTE.

Non , Monsieur Jacquemin ;  
Ce peut être une fourbe , il en faut voir la fin.  
Mon Fils t'attend ?

CRISPIN.

Monsieur , il est au Mouton rouge ;  
Je m'en vais l'avertir si vous voulez.

PIRANTE.

Ne bouge.

Il faut l'aller surprendre ; & s'il est marié ,  
Babet est ma Filleule , il est justifié.  
Elle mérite assez d'entrer dans ma Famille.  
Allons.

J A Q U E M I N .

Ah ! c'est , Monsieur , trop d'honneur pour  
ma Fille.

N I C O D E M E à Jacquemin.

Comme vous êtes riche , il faut . . .

J A Q U E M I N .

Moi riche ? abus,  
Je n'ai rien.

N I C O D E M E .

Et morgué dégainiez vos écus ,  
A-vous peur sous vos pieds que la tarre vous  
faille ?

J A Q U E M I N .

Il faut me laisser vivre , après vaille que vaille ;  
Si j'ai quelque pistole , on me la trouvera.

**P I M A N T E.****Hé Monsieur Jaquemin on s'accommodera.****Je voudrois seulement que Babet elle-même ...****P E R R E T T E.****Elle vient de partir ; cours après , Nicodeme,  
Tu la ratraperas.****N I C O D E M E.****Je vais prendre un cheval ,  
Laisse-moi faire.****C R I S P I N.****Enfin cela ne va pas mal.****P E R R E T T E.****Tu fais donc trépasser le gens sans qu'ils le  
sçachent.****P I R A N T E.****Souvent dans leurs desseins les jeunes gens se  
cachent.****Allons tout éclaircir , & si l'Hymen est fait ,  
Je pardonne à mon Fils , pardonnez à Babet.****F I N.**

2941

~~509~~

3 ml

8099





